

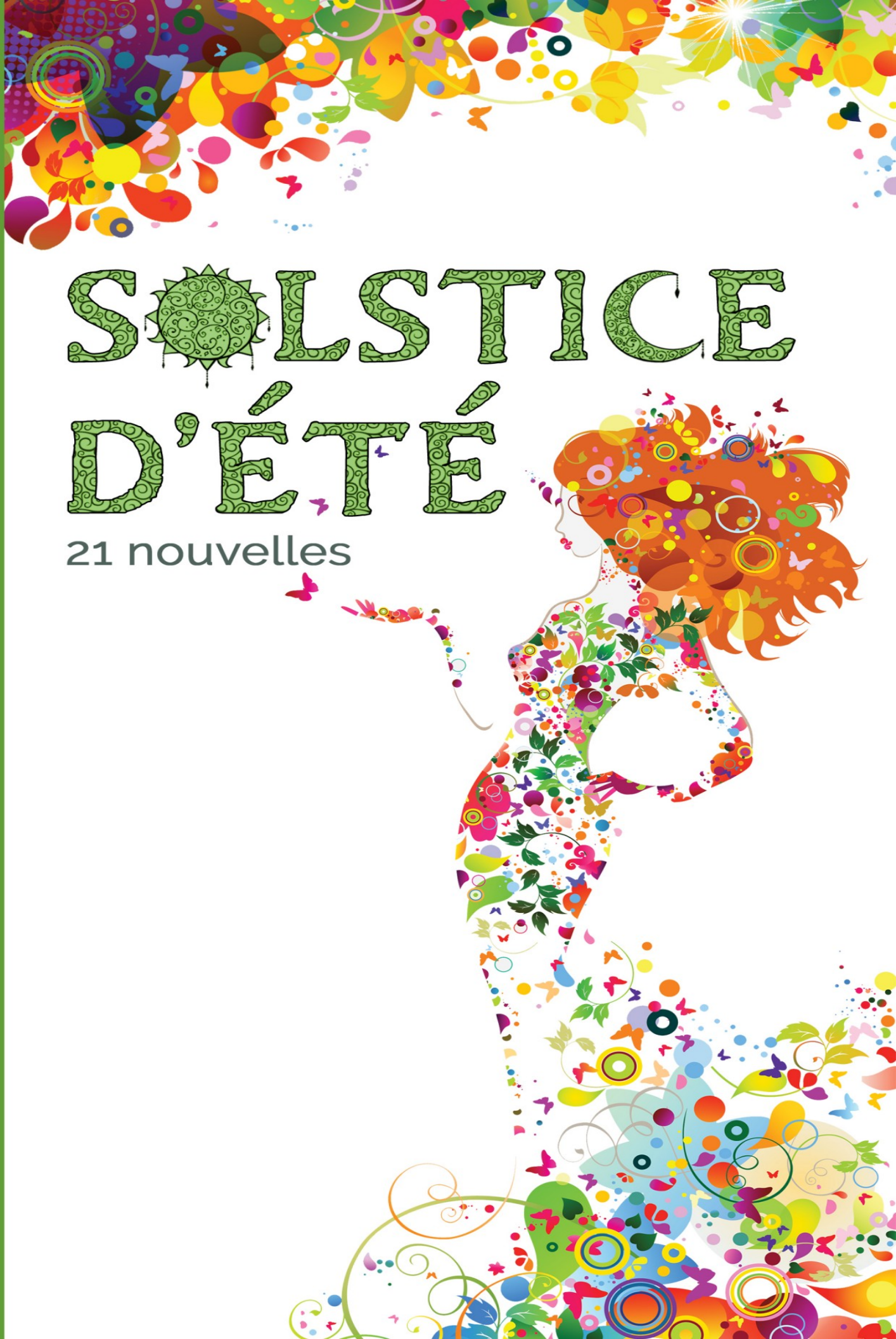
Collectif d'auteurs

Nouvelles fantastiques



SOLSTICE D'ÉTÉ

21 nouvelles



SOLSTICE D'ÉTÉ

NOUVELLES FANTASTIQUES

Collectif d'auteurs



© 2021 Éditions Inusitées

Solstice d'été - Nouvelles fantastiques

Collectif d'auteurs

Juin 2021

Tous droits réservés. Aucune partie du présent document ne peut être reproduite, stockée dans un système électronique d'extraction, ni transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, par photocopie, sous forme enregistrée ou autre) sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Publié par : Éditions Inusitées

Design du texte par : Isabelle Boutin

Design de la couverture par : Isabelle Boutin

Image de la couverture : ©Antart

Révision linguistique : Stéphanie Brière

ISBN-13 : 978 2 925137 06 1

Dépôt légal 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Jean Mabire Les Solstices, Histoire et actualité,
éditions Le Flambeau, 1991

Nos ancêtres croyaient que le soleil n'abandonne pas les hommes et qu'il
revient chaque année au rendez-vous du printemps.

Nous croyons avec eux, que la vie ne meurt pas et que par-delà la mort des
individus, la vie collective continue.

Qu'importe ce que sera demain. C'est en nous dressant aujourd'hui, en
affirmant que nous voulons rester ce que nous sommes, que demain pourra
venir.

Avant-propos

Publier un recueil de nouvelles avec 21 auteurs participants était un défi audacieux pour lancer les opérations des Éditions Inusitées. Plein de questions restaient sans réponse au moment de diffuser l'appel de textes. Qui participera ? Réussirons-nous à réunir autant d'auteurs autour du thème de la nuit du solstice d'été ?

Nos attentes ont été plus que comblées et le processus qui s'en est suivi a été positif et riche en découvertes et nous a permis d'inaugurer de façon parfaite notre nouvelle maison d'édition.

Les nouvelles présentées dans ce recueil ont été minutieusement choisies pour toucher un large éventail de traditions, croyances et activités insolites reliées au solstice d'été. Nous espérons qu'elles vous feront vivre toutes sortes d'émotions et éveilleront votre réflexion sur les liens de l'humain avec la nature qui l'entoure.

Isabelle D Boutin, directrice artistique du projet

LUNE



La légende des créatures hybrides

Mathieu Bonneau

— Non, grand-père ! Continue ! Je t'en supplie ! Je veux une autre histoire !

— Il se fait tard, Olzéar, es-tu certain que c'est une bonne idée que je t'en raconte une autre ? demanda le vieillard sur un ton taquin.

L'enfant s'était levé d'un bond sur son lit et sautillait autour de son grand-père :

— Oui ! Encore ! J'en veux encore ! J'en veux encore une autre, suppliait-il à toute vitesse.

— Recouche-toi, je t'en prie, si tu t'énerves, j'arrête tout, j'éteins la chandelle et c'est terminé pour ce soir, répondit son grand-père en l'agrippant doucement par le poignet pour l'inviter à s'arrêter.

Olzéar s'était recouché sous les couvertures aussi vite qu'il s'était levé, les avait remontées par-dessus ses épaules, la tête sur son oreiller, le regard brillant tourné vers son aïeul, les oreilles grandes ouvertes.

— Laquelle aimerais-tu que je te raconte ?

— Une nouvelle ! Une que tu ne m'as encore jamais racontée !

— Je te raconte au moins cinq histoires par soir et tu me demandes toujours la même chose ! Un jour, je ne pourrai plus te raconter de nouvelles histoires, tu les connaîtras toutes.

— Même quand je les aurai toutes entendues, je voudrai encore les écouter ! Tu me les répéteras, c'est tout.

— Un jour, tu seras grand.

— Oui, mais je te promets que je ne grandirai jamais et que je

voudrai que tu m'en racontes encore !

L'homme plissa les lèvres, le cœur rempli de regrets, mais se força à poursuivre la conversation qu'il entretenait avec son petit-fils.

— D'accord, allons, voyons voir, dit l'homme en se frottant le menton avec son pouce et son index. Quelle histoire pourrais-je bien te raconter ?

— La légende de la naissance des créatures hybrides !

Voyant que son grand-père n'avait pas compris, Olzéar reformula sa requête :

— Celle qui raconte comment nous avons été créés, nous, les faunes, mais aussi les centaures, les harpies, les nagas, et toutes les autres demi-créatures comme nous.

Les oreilles de l'aïeul se raidirent sur sa tête, il plissa son front, son regard devint sérieux. Il regarda son petit-fils droit dans les yeux et prit un ton ferme. Il n'entendait pas à rire. Quel hasard qu'Olzéar lui demande, particulièrement, cette histoire en cette exacte nuit funeste.

— Je ne crois pas que cette histoire soit adéquate pour un petit faune de ton âge.

Mais Olzéar, comme tous les gamins, recommença à s'agiter en suppliant son grand-père de la lui raconter, jusqu'à ce que le vieillard cède.

— Bon d'accord, d'accord mais, je t'avertis, pas un mot à ta mère, elle me tuera si elle apprend que je t'ai raconté cette histoire, lui dit-il d'un air sévère.

L'homme prit une grande inspiration et expira lourdement, tandis que l'enfant s'était réinstallé confortablement, la tête appuyée sur son bras replié sous lui. Ses oreilles frétilaient tant il était excité d'entendre cette histoire. Son grand père faisait toujours quelques

simagrées avant de raconter une histoire : il se faisait désirer, simulait de ne plus connaître d'histoire ou de souffler sur la bougie, mais jamais auparavant, Olzéar n'avait vu son grand-père prendre un air si grave avant de débiter un récit.

— Cela va comme suit. Un jour...

— Il faut que tu commences par « Il était une fois », l'interrompt l'enfant.

Le vieillard fit mine de souffler sur la bougie, mais Olzéar tira sur son avant-bras.

— Je t'écoute, je t'écoute !

Le grand-père soupira avant d'accéder à la demande de l'enfant, mais d'abord, il le mit en garde :

— N'oublie pas, Olzéar, avec ce genre d'histoire, il faut apprendre à faire la part des choses. Il y a peut-être du vrai, mais il y a surtout du faux ! C'est le genre d'histoire qu'on invente pour donner du sens à notre existence. Tu comprends ?

— Oui, grand-père, c'est comme une légende.

— Exactement, c'est comme une légende, une légende qui, justement, a pris naissance dans notre grande région, mais surtout dans notre forêt.

Le gamin frémit, mais le grand-père fit mine de ne pas s'en apercevoir. Le vieillard avait peine à croire qu'il s'apprêtait à raconter cette histoire à Olzéar.

— Il était une fois, l'histoire des hommes. Ils avaient tout. Notre région regorgeait de paysages à n'en plus finir : des vastes prés, des vallées entourées de magnifiques montagnes, des lagons à couper le souffle, et surtout, notre majestueuse forêt. Ils avaient des richesses innombrables : les récoltes étaient bonnes chaque année, l'élevage des animaux leur était facile. Ils avaient absolument tout ce qu'ils désiraient : de merveilleuses épouses,

des enfants brillants, comme toi. Ils avaient la paix, la sérénité, la douceur, la joie, l'amour. Je te le répète, ils avaient tout. Or, chaque année, les dieux les obligeaient à sacrifier deux enfants, un garçon et une fille, à chaque début de saison. La vie paisible était menacée, parce qu'à chaque solstice et à chaque équinoxe, des parents devaient laisser partir leurs enfants. Personne ne voulait que son enfant soit choisi. Les gens se disputaient alors pendant des semaines pour décider quel enfant irait sur l'autel sacrificiel. Les gens étaient en colère, ils en venaient parfois aux poings. Ceux qui avaient offert leur enfant en sacrifice vivaient de la haine, de l'incompréhension, du regret, de la honte même. Si, un jour, toi-même tu as des enfants, tu sauras à quel point tout ce qui nous est cher dans la vie peut devenir futile, comparativement à l'amour que l'on peut avoir pour son enfant. Alors, imagine, amener son enfant, ce qu'on aime le plus au monde, sur une table sacrificielle, afin qu'il soit tué et offert aux dieux pour la prospérité et l'équilibre du monde. Une horreur. La paix était menacée, parce qu'aucun parent ne voulait donner son enfant en sacrifice.

Les oreilles d'Olzéar étaient retombées, ce que son grand-père lui racontait était affreux. Pourquoi quelqu'un voudrait tuer un pauvre enfant sans défense pour l'offrir aux dieux, peu importe ce qui leur était donné en échange ?

— Par une nuit de solstice d'été, comme aujourd'hui, les hommes se rebellèrent et ils décidèrent de ne plus jamais offrir d'enfants aux dieux. Tous les humains se couchèrent sains et saufs ce soir-là, les enfants blottis dans les bras de leurs parents aimants. Le lendemain, la vie poursuivit son cours et le surlendemain aussi et l'autre d'après... Quelques décennies passèrent. Les hommes n'avaient plus donné leurs enfants en sacrifice aux dieux et s'en félicitaient, ayant l'impression que, pour eux, rien n'avait changé. Pourtant, plusieurs générations plus tard, les champs donnaient de moins bonnes récoltes, les animaux de ferme perdaient leur progéniture, les océans et les lacs offraient moins de poissons aux pêcheurs. Vois-tu où je veux en venir ?

Le petit, tout ouïe, hocha la tête, mais ne dit rien.

— La vie n'était pas aussi belle qu'avant. Mais les nouvelles générations ne savaient pas à quel point leurs aïeux avaient eu la vie facile avant eux, car ils n'avaient pas connu la prospérité. Ils n'avaient pas connu la générosité des terres, ni la richesse, ni l'amour. Plus de cent ans plus tard, les sacrifices avaient été oubliés depuis longtemps déjà.

— Comment ? Ils ne connaissaient pas l'amour ?

— Oui, mais pas comme celui d'autrefois ou celui que nous connaissons d'aujourd'hui. Ils croyaient qu'ils savaient ce qu'était l'amour, pourtant, le leur était teinté de difficultés : la chicane, la bouderie, le mensonge, la vengeance, la tromperie, la trahison, la séparation. Ils vivaient aussi des batailles et même des guerres. Les générations qui suivirent connurent des problèmes qui n'existaient pas dans le monde auparavant, particulièrement dans notre région, comme l'infertilité des femmes. Parce qu'à ce moment-là, les femmes n'arrivaient plus à enfanter aussi facilement qu'avant. Plusieurs enfants mourraient avant leur naissance ou naissaient mort-nés.

Olzéar fixait son grand-père dans les yeux, l'air perplexe. Il ne dénota pas l'air triste du vieillard.

— Tu dois te demander ce qui s'est passé par la suite ?

Le garçonnet hocha vivement la tête.

— Un jour, après plus de deux-cent-cinquante ans de malheur, un homme tomba, par hasard, sur de vieux écrits qui racontaient la vie d'avant. Cette époque révolue où l'homme vivait en harmonie, dans la profusion de la nature et dans l'amour. Le coût de ce bonheur ?

— Le sacrifice de deux enfants, un garçon et une fille, à chaque début de saison aux équinoxes et aux solstices.

Le vieillard fit un sourire forcé.

— C'est exact, le sacrifice de deux enfants, au début de chaque saison, un garçon et une fille, ramènerait un équilibre dans la vie des hommes. S'ils cessaient d'offenser les dieux, en les privant de sacrifices, et qu'ils reprenaient les habitudes de leurs ancêtres, la vie serait plus harmonieuse pour eux. Ils pourraient vivre aussi aisément que leurs ancêtres. Ces hommes habitués aux disputes et à l'argumentation s'engagèrent dans un combat moral déchirant. Mais qu'est-ce que le sacrifice de huit enfants par année pour la prospérité de l'entièreté de la race humaine ? C'est ce que se demandaient certains, tandis que d'autres affirmaient que c'était cruel d'enlever la vie à huit enfants pour satisfaire l'égo des dieux et que, finalement, ils n'avaient pas la certitude qu'ils leur rendraient l'abondance d'antan. Deux saisons passèrent tandis que les plus grands penseurs, venus des quatre coins du monde, se réunissaient chaque soir pour débattre sur la meilleure décision à prendre. Dis-moi, y avait-il vraiment une solution possible dans ce cas ?

Le petit secoua la tête, en signe de négation. Il dévisageait son grand-père, le regard perplexe.

— Le monde a quatre coins ? Comme la pièce ?

— Non, c'est une façon de parler. Toute personne sensée sait que le monde n'est pas plat, Olzéar.

— Il me semblait aussi ! Seul un fou peut penser le contraire, hein, grand-père ?

L'ainé sourit, ébouriffa la tignasse d'Olzéar et poursuivit son récit :

— Ils décidèrent, la veille du jour le plus long de l'année...

— Un jour comme aujourd'hui.

— Exact, un jour comme aujourd'hui, ils décidèrent que le

lendemain, ils tenteraient de berner les dieux. Deux bébés mâles et femelles de plusieurs animaux seraient offerts pour le solstice d'été : des poissons, des chevaux, des ânes, des cervidés, des taureaux, des serpents, des oiseaux et même des poissons. Ils amenèrent des animaux par centaines, croyant rattraper les deux derniers siècles qui s'étaient écoulés sans que les hommes n'eussent offert le sang de leurs enfants pour apaiser les dieux. Ils croyaient aussi pouvoir remplacer les sacrifices futurs de leurs enfants par celui de bêtes.

— Peut-on réellement berner les dieux ?

— Rien ne t'échappe, n'est-ce pas ? demanda le grand-père en frottant les oreilles pointues de son petit-fils.

Le garçon fit non de la tête.

— Je ne sais pas, mon garçon. Les dieux sont omniscients, ça veut dire qu'ils voient et entendent tout.

Son petit-fils semblant comprendre le principe, le grand-père poursuivit son histoire :

— Ce soir-là, les hommes, chargés de cages dans lesquelles étaient enfermées une multitude de variétés d'animaux, se sont rassemblés par centaines, voire par milliers autour de la table sacrificielle qui était installée dans la forêt, près de la chute des géants.

— Grand-père, tu m'as toujours dit que c'était un banc pour les géants ! La table sacrificielle, c'est une table où l'on...tranche la gorge des sacrifiés ?

Le vieillard frissonna en entendant Olzéar énoncer cette vérité avec sa candeur d'enfant.

— Exact, où l'on tranche la gorge de ceux qu'on veut offrir aux dieux. Ensuite, leur sang coule directement dans la chute d'eau. Alors, comme je disais, ce soir-là, ils s'étaient rassemblés par

centaines. Les hommes et les femmes s'avancèrent tour à tour avec les animaux qu'ils avaient apportés de partout, pour les offrir aux dieux. Jamais autant de sacrifices n'avaient été faits en une seule nuit. La foule sacrifia ainsi des animaux de la tombée de la nuit, jusqu'aux premières lueurs de l'aube. C'est au jour naissant, alors que le Soleil se pointait à l'horizon et que ses rayons peignaient le ciel de multiples teintes orangées, que la dernière bête fut égorgée.

Le gamin déglutit.

— À peine les dernières gouttes de sang eurent cessé de couler dans la chute que le ciel se chargea d'une nuée blanche. Les yeux plissés, la main en visière, la foule regarda au loin, une horde d'oiseaux qui venait dans leur direction à grande vitesse. Ils se rendirent rapidement compte que le ciel était rempli de magnifiques cigognes qui transportaient des paquets légèrement enveloppés de grands morceaux de tissu blanc.

— Grand-père, non ! Tu ne vas pas me faire le coup des bébés qui sont livrés par la cigogne ?

— Certainement ! Les gens présents durent s'écarter pour laisser toutes les cigognes se poser. Elles délivraient leurs paquets, noués au-dessus de leur bec, en les déposant doucement sur le sol. Elles repartaient aussitôt sans demander leur reste, tandis que d'autres se posaient à leur tour. Une seule d'entre elles retenait dans son bec une missive. Un homme l'attrapa et lut à haute voix. Elle disait que les dieux étaient mécontents de la fourberie qu'ils leur avaient préparée, même s'ils étaient satisfaits que les hommes se soient enfin raisonnés et qu'ils aient recommencé à leur offrir des sacrifices. De prendre garde, parce que de là où ils se trouvaient, ils voyaient et entendaient tout. Cependant, la missive disait aussi qu'exceptionnellement, pour cette fois, ils accepteraient le sacrifice des animaux qui leur avaient été offerts et qu'ils leur offriraient une belle saison, mais que la prochaine fois, ils s'attendaient à recevoir un petit garçon et une petite fille.

Ils exigeaient aussi des humains, s'ils ne voulaient pas subir leur courroux, de s'occuper avec grand soin des cadeaux qu'ils leur avaient fait parvenir en échange.

Olzéar, stupéfait, regardait son grand-père avec les yeux ronds, la bouche grande ouverte.

— Que penses-tu qu'il y avait dans les colis ?

— Des hybrides ? !

— Par milliers. Dans chacun des bouts de tissu qu'avaient livrés les cigognes, il y avait deux bébés hybrides. C'est ce jour-là que sont nés, non seulement les faunes, mais aussi toutes les créatures mi-hommes que tu connais.

— Alors, c'est ce que nous sommes ? Une punition des dieux ?

L'homme opina de la tête

— En quelque sorte. Mais n'oublie pas que l'histoire que je t'ai racontée n'est qu'une légende. Même si tout ça était la vérité, ça ne nous empêche pas d'être heureux, non ?

Après un court moment de réflexion, Olzéar, dont les yeux commençaient à se fermer tous seuls, demanda :

— Grand-père ? Est-ce qu'il y a encore des sacrifices aujourd'hui ?

— Non, ce fut la dernière fois que des sacrifices furent offerts aux dieux, les gens ont finalement décidé de se satisfaire de ce qu'ils avaient et voulaient éviter de tuer leurs enfants. Ils trouvaient qu'ils avaient beaucoup plus à perdre qu'à gagner en procédant avec les sacrifices, lui mentit-il pour ne pas l'effrayer. Il est temps de dormir maintenant. Termine ton gobelet d'eau et couche-toi.

Olzéar, habituellement infatigable, était arrivé au bout de ses énergies. Il obéit prestement à son grand-père, sans tenter

d'argumenter davantage pour entendre une autre histoire. Il vida son gobelet d'un simple trait, déposa sa tête sur son oreiller et s'endormit rapidement, pendant que son grand-père lui caressait doucement les cheveux.

— En fait, c'est la dernière fois que des animaux furent offerts en sacrifice, corrigea-t-il pour lui-même, avant d'éclater en sanglots, qu'il tenta d'étouffer entre ses mains.

Il venait tout juste d'essuyer ses yeux remplis de larmes quand son beau-fils, le père d'Olzéar, entra dans la chambre, la mine basse.

— Dort-il ?

— Comme une buche.

— Il a tout bu le gobelet ?

Le vieil homme opina de la tête, se leva et quitta la chambre en sanglots. Le papa d'Olzéar, les yeux vitreux, prit son fils unique dans ses bras et, le serrant le plus fort qu'il le pouvait, huma pour la dernière fois l'odeur de ses cheveux fraîchement lavés, tout en le portant au loin dans la forêt...

Fyrir Bohi

Marianne Fortier

— Je t'avais dit que ça ne fonctionnerait pas !

— Laisse-moi terminer, Litàh !

En soupirant, la jeune adolescente tourna le dos à son petit frère. Les mains sur ses hanches robustes, elle commença à taper du pied, impatiente. Elle plissa un peu ses yeux bleus et contempla le paysage. La plaine était d'un jaune doré dans le pâle soleil près de l'horizon, quelques arbres faisant ombrage en bordure de l'étroit chemin.

— Dépêche-toi ! dit-elle les dents serrées en se retournant vers son frère. Je ne voudrais pas que quelqu'un approche !

— Arrête de me déconcentrer, tu ne vois pas que je fais du plus vite que je peux ? dit-il, repoussant une mèche de cheveux blonds qui s'était attardée sur son petit front bombé.

La jeune fille jeta un coup d'œil au sentier, se penchant soudainement pour se cacher un peu derrière un petit arbuste. Elle avait peur qu'on l'aperçoive, même si elle savait que tout le monde dormait encore à cette heure.

— Voilà ! cria triomphalement son jeune frère.

— Tais-toi ! chuchota-t-elle. Tu es certain que ça va fonctionner ?

— Mais oui ! Je te garantis que les feux de ce soir seront absolument désastreux !

— Bien ! Maintenant, filons d'ici, papa ne doit pas savoir que nous sommes sortis de la maison avant le matin. Allez ! Dépêche-toi !

La jeune fille prit la main de son frère et ils détaillèrent dans le petit bosquet bordant la rivière. En courant de si bon matin, les

pieds dans la rosée abondante, un sourire se dessina sur ses lèvres, suivi de larmes qui lui égratignèrent les yeux. C'était le dernier matin avec son frère. Son dernier matin libre. Elle chassa ses idées sombres, elle devait rester concentrée : ils devaient encore retourner dans leur chambre sans se faire remarquer. Le petit sac en bandoulière de son frère rebondissait dans le creux de son dos en de joyeux cliquetis d'outils utiles pour saboter à peu près n'importe quoi, surtout un mécanisme inventé par leur père. Ce dernier avait pris près d'une semaine à l'installer, de sorte que la nuit où le Soleil brillerait sur place, immobile, les feux de joie s'allumeraient les uns après les autres, comme par magie.

Ces feux. Ceux qu'elle redoutait depuis plusieurs semaines. Ces feux où son corps serait offert aux hommes choisis par son père.

Ces feux qui brûleraient pendant qu'elle deviendrait une Fyrir Bohi.

Du haut de ses dix-neuf ans, malgré son allure rebelle et son mépris des convenances, elle craignait cette nuit prochaine. Cette nuit où le Soleil ne faisait que rebondir interminablement, sans jamais se coucher.

Sa mère lui avait souvent parlé des femmes Fyrir Bohi, celles qui étaient choisies pour devenir oracles. Selon ce qu'on lui avait raconté, ces femmes devaient se faire posséder par les rayons de l'Esprit Soleil, à partir de minuit, lors de la journée la plus longue de l'année. Après la cérémonie où tout le village se réunissait, la femme choisie devait s'isoler aux limites des terres, près de la forêt rabougrie et devait être assez loin pour ne pas entendre la mer. Jamais elle ne s'était imaginée qu'elle ferait partie de ces légendes. Jamais elle ne s'était imaginée se donner à treize hommes dans la même nuit. Se donner pour la première fois.

Elle avait donc décidé de pallier ce plan. Son père lui avait pourtant expliqué que c'était un honneur de devenir oracle, car elle serait la première du village, et ce, depuis près d'un siècle. Mais elle, elle voulait un mari aimant, des enfants, faire des

conserves à l'automne et de la broderie durant les longues journées sombres d'hiver. Les visions macabres et les réveils en pleine forêt sans en connaître la raison ne l'intéressaient pas. Elle n'avait aucune envie d'être oracle. Malgré tout ce que ses parents pouvaient bien lui dire. Malgré tous les honneurs. Leur honneur.

Elle voulait offrir son corps à l'homme qu'elle aimerait. Pas à la moitié des hommes du village dans la même nuit ! Son père lui avait aussi expliqué que la cérémonie pour la future Fyrir Bohi devait débiter par un grand feu de joie, suivi par d'autres qui seraient allumés au fur et à mesure de la nuit, tout autour de l'abri. La cérémonie aurait lieu, qu'elle soit consentante ou pas. Son père avait vivement insisté sur ce point sur cette dernière phrase.

Edvin, son petit frère, n'était pas au courant de tous les détails, mais il avait accepté de l'aider. Elle lui avait simplement dit que le mécanisme pour allumer les feux ne devait pas fonctionner et qu'elle le couvrirait devant les parents s'ils se faisaient prendre. Avec ses dix ans, presque onze, il avait accepté sur-le-champ.

Essouffés tous deux de leur course matinale, ils se glissèrent sous les draps, espérant que personne ne les avait vus. Edvin se rendormit presque aussitôt, mais Litàh eut du mal à fermer l'œil, s'imaginant bien naïvement que le seul fait de saboter des feux de joie pouvait tout faire annuler et ressassant dans sa tête la soirée à venir si son plan ne fonctionnait pas.

Malgré les rideaux opaques et la respiration apaisante de son petit frère, elle était encore éveillée quand sa mère entra dans la pièce, un châle gris entourant ses frêles épaules. La pâleur de sa peau contrastait avec la couleur sombre de sa tunique qui drapait son corps long et mince. Quelques mèches d'un orange brûlé pendaient mollement, encadrant son visage si doux, faisant ressortir ses yeux verts entourés d'à peine quelques rides moqueuses.

— Litàh ! chuchota-t-elle en lui tapotant l'épaule. Réveille-toi ! C'est la journée du Soleil immobile ! Allez !

Elle remua, grognant, déjà frustrée. Sa mère tira complètement les couvertures et Litàh se recroquevilla instantanément.

— Suffit, jeune fille ! Si je te demande de te lever, tu te lèves, sans rouspéter !

L'adolescente se déplia, rompue par son manque de sommeil. Elle descendit ses pieds au sol et remarqua qu'ils étaient affreusement sales. Ses parents ne devaient pas s'en rendre compte. Elle enfila de gros bas de laine rapidement, tandis que sa mère vérifiait si Edvin dormait encore. Elle se retourna face au lit de sa fille, les bras croisés.

— C'est mieux, soupira-t-elle, le front barré par l'inquiétude. Tu dois être prête pour ce soir. Ne déçois pas ton père, tu sais comment il est.

— Je n'ai pas l'intention de décevoir qui que ce soit, marmonna malhonnêtement la jeune fille, regardant au sol, remontant ses cheveux blonds derrière ses oreilles.

— Bien. Débarbouille-toi, je t'attends à la cuisine.

— Je ne devais pas jeûner ?

— Oui, mais seulement après le repas du matin. Ensuite, tu ne pourras manger que lorsque l'horizon coupera le Soleil, dans quelques nuits, à la cabane. Alors dépêche-toi et viens manger.

Litàh se leva bien malgré elle. Après que sa mère eut disparu derrière la porte de la cuisine, elle se dirigea vers le puits à l'extérieur. Les oiseaux chantaient aussi fort qu'à l'habitude et la pompe couina de la même façon. Malgré tout, elle se sentait mal. Elle avait l'impression que sa tête flottait au-dessus de ses épaules. Que ses mains, répétant les mêmes gestes habituels, ne lui appartenaient plus. Son estomac se noua lorsqu'elle s'imagina couchée, un homme sur elle.

Les mains autour d'un bol de lait chaud, Litàh regardait les

petites bulles qui s'y étaient formées, flottant, bougeant au gré de sa respiration. Elle n'avait grignoté qu'un bout de pain rassis, les œufs cuits dur étaient restés intacts.

— Tu m'écoutes ? questionna sa mère, posant ses doigts maigres sur l'avant-bras de sa fille.

— Oui. Je t'écoute. Le premier devra prouver qu'il a été le premier. Ensuite, le banquet pourra débuter dehors, tandis que moi je devrai rester sous la tente jusqu'à ce que tout soit terminé.

— Oui. Tu verras, ce n'est pas si terrible, dit sa mère dans une tentative pour la rassurer. Si quelqu'un t'offre à boire, ne rechigne pas.

— Pas si terrible ? hurla presque Litàh. Je ne veux pas devenir Fyrir Bohi, maman ! Je veux des enfants ! Je veux épouser un homme que j'aime !

— Tu n'as pas le choix, tonitrua une voix derrière elle. Tu as été choisie, ma fille. Et c'est un honneur d'appartenir au Soleil et aux étoiles.

Son père venait d'entrer dans la pièce. Ses larges épaules semblaient porter tout le poids du monde, sachant très bien qu'il allait perdre sa fille le soir même. Sachant qu'elle ne serait plus jamais la même après cette nuit-là.

Litàh se leva brusquement, baissant le regard devant son père.

— Et si je refuse ? tenta-t-elle en remontant son menton.

— Tu n'as pas le choix, répéta-t-il. Va t'habiller, tu dois venir avec moi.

— Tout de suite ? Déjà ? demanda l'adolescente, d'une toute petite voix.

Son père tourna les talons et elle regarda sa mère, la suppliant silencieusement de trouver une solution pour la sortir de ce

dessein. La dame, sage, baissa la tête et d'un geste de la main, enjoignit sa fille de faire ce que le maître de maison avait demandé.

La tunique blanche était tout de même soyeuse. Les longues manches couvraient ses bras complètement. Sa mère lui avait aussi laissé une longue jupe blanche, décorée de perles dorées. Edvin la regardait comme si elle était une fée tout droit sortie d'une nuée d'argent au-dessus d'un étang magique.

— Tu vas te marier ? s'enquit-il innocemment.

— En quelque sorte, oui.

— Avec qui ?

— L'Esprit Soleil, petit frère. Je vais épouser ses rayons, devenir mère des treize pleines lunes de l'année et pouvoir lire dans les nuages et les vagues de la mer.

— Oh ! fit-il, écarquillant les yeux un peu plus qu'ils ne l'étaient déjà, souriant à l'idée que sa sœur devienne si importante.

Elle se détourna en cachant ses yeux rougis. Ses larmes roulaient sur ses joues, ses mains tremblaient et son cœur battait la chamade. Elle soupira et boucla sous son menton une longue cape rouge rubis, brodée avec des fils d'argent. Sa mère l'avait cousue expressément pour la cérémonie de ce soir. Son père avait dû y mettre le reste de ses économies. Avant de quitter sa chambre, pour la dernière fois, elle prit Edvin dans ses bras, l'ébouriffant, le serrant fort. Avant de franchir le seuil de la pièce, elle posa sa main sur le cadre en bois et respira profondément.

— Attends ! lui dit alors Edvin. J'ai quelque chose pour toi !

Elle se retourna lentement. Il lui tendit un paquet enroulé dans un linge et noué d'une petite corde rêche. Déballant le petit cadeau, elle huma tout de suite la fleur blanche d'un trèfle et les arômes un peu plus subtils du millepertuis. Une grande

marguerite dissimulait la fleur d'un orpin, toute jaune. Souriant et fier, Edwin lui avoua, avant même qu'elle le remarque, qu'il avait réussi à trouver un trèfle à quatre feuilles. Il avait fait un petit bouquet, rafistolé avec des racines, bien attaché.

— C'est magnifique ! pleura Litàh, incapable de cacher ses larmes, cette fois.

— C'est pour que tu puisses avoir toute la chance que tu mérites et pour chasser les démons, expliqua-t-il. Je les ai cueillis ce matin, pendant que tu montais la garde. J'ai même mis un peu de menthe, pour ne pas que tu tombes malade, toute seule dans la cabane. N'oublie pas de tourner dans la fumée des feux, ce soir, si tu veux réellement éloigner les mauvais sorts.

— Je n'y manquerai pas, petit frère. Je le ferai, sois-en certain. Je vais le garder précieusement.

Elle sortit de la pièce, le cœur en miettes, serrant le petit bouquet contre son sein, comme s'il s'agissait de fleurs mortuaires. Ses pas la menèrent au cœur du village où son père l'attendait, accompagné de quelques-uns de ses amis et de ses frères. Elle souhaita en silence que les hommes qu'elle connaîtrait n'étaient pas de ceux-là. Ses bras tremblaient sous la grande cape, mais personne ne s'en rendit compte. Son père la regardait d'un œil sévère, les dents serrées. Litàh voyait ses mâchoires se contracter sous sa fine barbe poivre et sel.

— Suis-nous, décréta-t-il subitement en se tournant.

Sur le haut de la petite colline où elle était allée le matin même, des gens se rassemblaient déjà, érigeant un grand abri de toile. Son abri. Rien que pour elle. Pour la future Fyrir Bohi des environs et pour les treize rayons. Elle risqua un coup d'œil vers la droite, mais elle ne put voir la cabane où elle irait vivre dès la fin de la nuit prochaine.

En passant devant les installations des feux de joie, son père fit

une pause. Chacun était resté silencieux depuis le début. Un des hommes lui prit le bras et l'attira vers son père, qui faisait face à son mécanisme si ingénieux.

— Edvin est tellement jeune, commença-t-il tout doucement. Il ne comprend pas la portée de tous ses gestes. Mais toi. Oh ! Litàh, comme tu me déçois. Mais ta naïveté est remarquable. Ce ne sont pas les feux qui font la cérémonie. Tu as cru qu'en empêchant une partie du rituel, tu t'en sauverais, peut-être ?

Il pivota vers elle. Le regard empreint de compassion. Une chose qu'elle n'avait jamais aperçue dans les yeux de son père.

— J'ai été sotte, père.

— Tu as bien parlé, ma fille. Abhcan a tôt fait de réparer tout ça. Maintenant, il est l'heure. Tu resteras dans la tente jusqu'à ce que quelqu'un vienne te chercher. Essaie de te reposer. La nuit sera longue.

Ses pas étaient lourds sous la cape écarlate. Une dame âgée vint à sa rencontre, toute souriante, et lui prit les mains. Elle la remercia pour son sacrifice et lui assura que les légendes parleraient d'elle jusque tard dans la nuit de la vie. Elle installa un petit bijou fait de coquilles et de fleurs séchées dans ses cheveux blonds.

L'intérieur de la tente était somme toute joli. Des drapés couvraient tout de la grisaille de la toile brute. Une odeur de lavande s'échappait d'un petit bol à même le sol près de l'entrée. Au centre, des dizaines de coussins qui semblaient plus moelleux les uns que les autres avaient été déposés, disparates. Il y avait aussi une petite table avec une carafe et une coupe. Ne sachant pas si elle pouvait en prendre, elle n'y fit pas attention, déposant tout près le petit bouquet d'Edvin. Derrière les coussins, il y avait une chaise à haut dossier. Elle s'y affala, voulut enlever sa cape et se mettre à l'aise, mais elle arrêta brusquement son geste. Elle devait faire honneur à la parole de son père et se présenter aux

gens du village sous son meilleur jour.

L'attente fut interminable. Litàh avait sommeillé. Tantôt réveillée par des éclats de rire à l'extérieur, tantôt par un cauchemar où l'Esprit Soleil lui-même venait pour lui brûler l'intérieur en la piquant de ses rayons. Lorsque le soleil fut au plus bas à l'horizon, une femme entra dans la tente. Elle portait un masque sur les yeux, imitant une pleine lune. Litàh tenta de l'identifier tandis qu'elles sortaient toutes les deux devant la foule amassée au pied de l'abri temporaire. Plusieurs personnes avaient ces masques de lune, mais également, quelques-uns avec des soleils, cachant le haut de leur visage. Quelques torches étaient allumées, dans la pénombre, mais le Soleil, tout rougi, déployait encore un peu de force, avant de remonter vers le matin. Tous les enfants étaient déjà couchés et la jeune fille s'en réjouit, ne voulant pas que son petit frère assiste à toutes ces cérémonies.

Le silence se fit encore plus oppressant. La jeune femme, mal à l'aise, tentait de repérer un visage familier, en vain. La vieille dame qui lui avait donné les breloques dans la journée vint vers elle, portant un gobelet qu'elle lui tendit. Elle en but le contenu amer pendant que des mains enlevaient sa cape. La fraîcheur lui donna la chair de poule, faisant frémir son cuir chevelu. Sans qu'elle ne s'y en attende, quelqu'un dénoua sa tunique et le tissu glissa le long de ses reins, dévoilant sa poitrine. D'un geste brusque, elle lâcha le gobelet pour se couvrir de ses bras, mais la vieille dame se plaça devant elle et étendit ses bras le long de son corps, souriante. Ne portant que la jupe, elle sentit ses pieds nus dans les herbes hautes. Elle remarqua la chaleur de la terre sous ses pieds, le bruit des grillons du crépuscule interminable. Un hullement. Quelqu'un toussa, ce qui la fit revenir à la réalité de la foule devant elle, patiente. La regardant.

Son père s'approcha.

— Que ce corps, en parfaite harmonie avec notre mère la Terre, soit porteur d'espoir. Que ce corps puisse accueillir les treize

enfants de l'Esprit Soleil, donnant vie aux visions. Que ce corps devienne Fyrir Bohi ! Que le vent de l'Est et Sirius lui soufflent la sagesse. Que la pénombre du Nord et Rigel lui fassent ressortir les lumières divines. Que les vagues de l'Ouest et Aldébaran lui ouvrent les yeux. Que les rayons du Sud et l'Esprit Soleil la traversent, lui révélant les secrets des anciens.

La foule resta silencieuse, chacun baissant la tête. Litàh regarda son père droit dans les yeux. Il lui fit un petit signe de tête, absent de toute émotion. Elle aurait voulu voir sa mère, mais elle ne la trouvait nulle part.

La vieille dame lui prit la main et la fit pivoter vers l'abri. Litàh la remercia silencieusement d'un regard triste et elle retourna dans la tente.

La voix de son père lui parvint, étouffée, derrière la toile, demandant aux esprits d'allumer le premier feu de joie. Litàh entendit une clameur respectueuse et vit la lueur du premier feu. Plantée dos à la porte, elle sentit une brise sur ses reins lorsque la toile se souleva, laissant entrer le premier des treize. Elle ferma les yeux, soudain prise d'un vertige et d'une peine innommable : elle ne pourrait pas aller tournoyer dans la fumée des feux avec le bouquet d'Edvin, comme elle l'avait promis. Des larmes roulèrent jusqu'à son menton, se jetant dans le vide pour atterrir avec un petit « clop » sur ses seins. Les sons extérieurs lui semblaient si loin. Elle entendait son cœur battre dans ses oreilles, elle sentait le sang circuler jusqu'au bout de ses doigts. Ses épaules se raidirent lorsqu'elle sentit une main la prendre par la taille.

L'homme, portant un masque soleil sur les yeux, lui tendit un petit gobelet qu'elle but sans se questionner, tandis que lui, vida d'un trait ce qui était dans la petite coupe sur la table. Il la remplit une seconde fois, mais n'y toucha pas. Elle l'observait, essayant de deviner qui c'était. L'homme se dédoubla, un léger mal de tête l'envahit.

S'approchant d'elle, il l'embrassa tendrement sur les joues,

essuyant ses larmes de ses lèvres. Elle eut un petit hoquet de surprise lorsqu'il prit ses seins dans ses mains. Elle ferma les yeux et se laissa guider jusqu'au sol, tremblante. Il retroussa sa jupe. Enveloppée dans une brume qu'elle ne s'expliquait pas, elle se surprit à se laisser faire, comme si tous ses gestes étaient ralentis. Comme si toutes ses sensations prenaient un temps fou à se rendre à son âme. Elle ne se rendit même pas compte que le premier des treize s'était dévêtu.

Une douleur vive la transperça, en même temps que l'homme s'affala sur elle, à bout de souffle, souriant. Toujours en elle, il prit ses habits et y trouva un petit mouchoir de lin avec lequel il essuya le sang. Son sang. Son premier sang.

Il quitta la tente, la laissant là, nue. Abasourdie. Rompue. Brisée.

Elle vit son ombre derrière la toile qui brandissait le morceau de tissu comme un trophée de chasse. La foule applaudit, cria et le deuxième feu s'alluma.

Lorsque le deuxième des treize entra dans la tente quelques minutes plus tard, elle se rendit compte qu'elle n'avait même pas la force de se lever. Il but la coupe sous son masque soleil. S'agenouillant devant elle, il enleva sa tunique et fondit sur elle.

Étourdie, nauséuse, elle n'eut d'autre choix que d'écouter les respirations haletantes, une après l'autre. De sentir chaque odeur. De goûter chaque peau. De voir chaque lueur des feux s'allumer. D'entendre la foule faire la fête, pendant qu'elle se faisait posséder par les treize rayons de l'Esprit Soleil. La piquant. La brûlant.

Au treizième, ses yeux restèrent fermés. Son esprit n'était plus dans son corps, il avait abandonné. Lorsque le plaisir le submergea, elle eut sa première vision. Son corps s'arqua, faisant gémir l'homme sur elle. Derrière ses yeux, des vagues houleuses. Un petit bateau dans l'aube. Des filets de pêcheurs. Trois morts. Une tempête plus forte que la corne de brume. Elle cria, faisant se

relever le dernier des treize. Remarquant les yeux révulsés de la jeune Litàh, il sortit aussi vite qu'il le put en reprenant ses habits.

Elle demeura couchée sur le dos, les bras le long de son corps meurtri. Les larmes coulaient sans qu'elle ne puisse rien y faire. Tous ses sens soudain en alerte. L'odeur des feux de joie, de la viande qui cuisait, du vin, mais tous les sons s'étaient arrêtés. La foule ne riait plus. Ne dansait plus. L'adolescente entendait seulement le treizième raconter ce qu'il venait de vivre. L'horreur qu'il avait vue sur le visage de la Fyrir Bohi. Il se réjouissait qu'elle ait eu sa première vision tandis qu'il était encore en elle. Il fut applaudi, malgré la peur qui lui tirait les entrailles.

La vieille dame entra dans la tente, portant la cape de Litàh sur ses bras maigres. Elle vint près d'elle, et l'aida à s'asseoir sur la grande chaise. Un bol d'eau fut aussi amené près de la porte et elle fut lavée. Partout. On lui donna ses vêtements, la recouvrit de la cape et tous sortirent de la tente. Incapable d'ouvrir les yeux, la jeune fille se laissa guider dans une petite carriole. Elle savait que le temps de quitter les gens était venu. Le temps d'aller dans la cabane. Elle aurait voulu embrasser sa mère une dernière fois. Mais elle n'y voyait rien. Il n'y avait que les lueurs des feux, la fumée. Elle voulut descendre et aller tourner comme elle l'avait promis. Éloigner les mauvais sorts. Éloigner la maladie. Mais elle n'entendait que des murmures. Et le bruit des vagues percutant le petit bateau résonnant dans sa tête.

Le trajet fut chaotique. Tout son corps semblait s'être embrasé. Pas un centimètre de sa peau ne lui faisait pas mal. La vieille dame l'accompagnait, caressant sa main, réconfortante. Lorsqu'ils furent arrivés à la cabane, Litàh descendit, l'esprit encore embrumé.

— Raconte-moi, dit alors la dame. Dis-moi ce que tu as vu.

— Trois morts. À l'aube dans deux semaines, près de Rifstangi. C'est le bateau de mon oncle Sindri.

— Bien. Repose-toi maintenant.

Litah entra dans la petite chaumière où l'âtre était allumé, réchauffant son corps épuisé. Elle se coucha sur la petite paille et s'endormit.

Trois jours plus tard, elle trouva un panier rempli de victuailles au pas de sa porte. Elle remercia les silhouettes au loin d'un signe de la main, croyant avoir reconnu sa mère et son petit frère. Sa nouvelle vie était commencée.

Depuis qu'elle était dans la cabane, la même vision revenait toutes les fois qu'elle fermait les yeux. Elle avait beaucoup à apprendre sur elle-même et sur les rouages de son nouveau rôle. Contrairement à ce qu'elle avait cru, elle n'avait aucunement l'intention de quitter cet endroit. Elle s'y sentait bien, malgré tout. Elle se sentait en communion avec tout ce qui l'entourait. Son corps était connecté à la forêt à proximité, au Soleil, à la Lune discrète.

Elle s'asseyait souvent à l'extérieur, sur un petit promontoire rocheux et tentait de se remémorer la nuit où l'Esprit Soleil l'avait possédée. Elle tentait de trouver qui avaient été les treize. Mais tout s'embrouillait. La brume l'envahissait et le bruit des vagues revenait en force dans ses oreilles. Les respirations. Le frottement des filets sur l'embarcation. Les gémissements. La corne de brume au loin.

La tempête était maintenant en elle, violente et calme. Elle était à la fois le Soleil et la Lune. L'été et l'hiver. Elle n'appartenait plus au monde des vivants. Ni à celui des morts.

Elle était Fyrir Bohi.

Fortune

Boris Parmeland

Un masque noir de Brighella sur le visage, le seigneur Zannoni se dirigeait d'un pas vif vers la fontaine au narval. Il était rarissime qu'il se déplace sans être entouré de valets et autres serviteurs mais, en cette soirée, il n'avait eu d'autre choix que de les congédier. Les ruelles étaient bondées et devoir se frayer un passage entre ces manants travestis le répugnait au plus haut point. D'autant que, compte tenu de sa forte corpulence, l'entreprise n'avait rien d'aisée. Alors qu'il tentait de s'insinuer dans une brèche le long d'un attroupement, une bousculade teintée de rires gras éclata. Brusquement, un homme recula de plus de trois pas et manqua, d'extrême justesse, renverser un verre de vin sur son costume immaculé. Pour toute excuse, le rustre esquissa un discret geste de la main, avant d'être à nouveau assimilé par la masse gueularde. En n'importe quel autre jour de l'année, Zannoni l'aurait fait passer à tabac sur-le-champ. Comment ce soûlard n'avait-il pu prendre conscience de l'importance du personnage qu'il venait d'outrager ? Cet habit valait sans doute plus cher que toutes les possessions que ce gueux pourrait accumuler au cours de sa piètre existence. L'émeraude de sa toque n'était-elle donc pas assez brillante ? Et n'avait-il remarqué les épaisses coutures en fils d'or de son habit ? C'était à n'y rien comprendre. Irrité, mais poursuivant sa rapide progression, Zannoni obliqua brusquement vers un pont. Les couleurs flamboyantes des costumes le parcourant se reflétaient sur les eaux sombres du canal. La fontaine était désormais proche, mais, à nouveau, une foule de personnages aussi extravagants que colorés formait un barrage compact devant lui. Se maudissant d'avoir cédé à cette énième excentricité de la duchesse, il balayait les alentours du regard. Des centaines d'individus masqués mangeaient, buvaient et dansaient au son des tambours, flûtes et autres luths. Alors que le renoncement devenait une option de plus en plus envisageable,

son attention fut happée par un masque à larges éventails bordeaux et or, serti d'une myriade de pierres scintillantes. La silhouette portait une robe d'une complexité rare. Penché sur elle, un Arlequin lui confiait quelques spiritualités que semblait beaucoup apprécier la demoiselle. Le sang de Zannoni ne fit qu'un tour, il ne pouvait s'agir que de la duchesse et de ce cuistre de Mastiggia. Il s'assura que son vêtement était impeccable et se dirigea vers eux. Rasséréné, il salua royalement la duchesse. Celle-ci s'exclama avec ravissement :

— Ah, seigneur Zannoni ! Le seigneur Mastiggia, que voilà, m'assurait, encore il y a quelques instants, que vous ne viendriez pas !

— C'est mal me connaître, Madame, lui répondit-il en effectuant le baise-main.

Se tournant vers son rival, il poursuivit d'un ton faussement badin :

— Ainsi, il s'agit de vous, Mastiggia, derrière ce costume d'Arlequin ? Je vous imaginais plus en Pantalone, mais j'imagine que la bouffonnerie de ce pauvre hère vous sied également.

Son interlocuteur s'inclina théâtralement jusqu'au sol et déclama :

— Arlequin pour vous servir ! Zannoni, je n'ai point besoin de vous faire la leçon. Même cloîtré depuis des décennies dans votre tour d'ivoire, vous savez qu'en ce jour de Carnaval, il est de coutume d'enfiler le masque de ce que nous ne sommes pas ! Au solstice, une femme peut être homme, un pauvre peut se comporter comme un riche et un sot, comme un sage. Or, je vois que même accoutré en Brighella, vous n'avez pu vous empêcher de conserver vos atours. Madame, avez-vous déjà vu un valet si richement doté ?

La duchesse se réfugia derrière un large éventail et tenta de

dissimuler un sourire malicieux que son regard pétillant avait déjà largement trahi. Si Zannoni ne portait ce masque couvrant, l'Arlequin aurait eu la joie d'observer ses joues s'empourprer. Se redressant comme un paon, il répliqua :

— Mastiggia, même en ce jour des petites gens, j'estime de mon devoir de faire rayonner la beauté et la vérité. D'ailleurs, notez bien que j'aurais pu ne pas me costumer du tout, car nul besoin de jouer à être autrui lorsque l'on est moi.

Satisfait de sa tirade, il poursuivit.

— Mais n'êtes-vous point satisfait de trouver Madame aussi délicieusement vêtue ? Auriez-vous préféré qu'elle soit travestie en Scaramouche ou Polichinelle ? Quoique, étant donné certains de vos penchants, cela ne m'aurait finalement guère étonné...

— Messieurs, vous êtes incorrigibles ! interrompit la duchesse amusée. Ne trouvez-vous pas cette intrusion parmi le peuple pour le moins émoustillante ? Plus tôt, un homme m'a même attrapée par la taille pour me proposer un verre. Imaginez ! Derrière son piètre déguisement de Pierrot se dressait peut-être un bandit ou un pirate ! Alors, s'il vous plaît, laissez là vos querelles et rendons-nous à la roue. J'ai hâte de poursuivre cette nuit.

La roue était érigée sur la place Santa Margherita, un pont et deux ruelles plus au nord. À une heure si avancée, l'affluence y était tout à fait raisonnable. La quasi-totalité des carnavaliers avaient déjà fait tourner le disque et obtenu leur fortune, mais des grappes de badauds avinés restaient à proximité. Et pour cause, il n'était pas rare qu'un chanceux fasse profiter les spectateurs de sa réussite toute neuve. Tout le sel de la fête du solstice était d'en avoir prohibé l'argent commun. Associée à l'anonymat des masques, la monnaie attribuée par la roue – communément nommée « deniers du fou » – permettait à chacun de goûter une vie autre, l'espace d'une poignée d'heures. Le trio arriva sur place et s'engagea bruyamment dans la brève file d'attente. Seulement deux hommes les précédaient au bureau d'inscription : un

Arlequin défraîchi et un bauta de piètre allure. Ils entendirent le premier se voir refuser la roue, car il avait, semble-t-il, déjà usé de son droit à la chance plus tôt dans l'après-midi. De solides gaillards se chargèrent de le ramener à la raison tout en veillant à son hydratation : ils le jetèrent dans les eaux du canal le plus proche. Cette mésaventure fit beaucoup rire l'assemblée.

— Sans doute avait-il déjà bu tout son crédit ! s'exclama joyeusement Mastiggia. Je me demande si sa soif s'accommodera de cette eau salée ?

— Vous remarquerez que cette éponge a choisi le même costume que vous, Mastiggia. Vous avez décidément fait un excellent choix, charria Zannoni.

Ne restait plus que le bauta devant eux. Pendant qu'il s'avançait vers la roue, la compagnie considéra sa tenue. Il est vrai que sa veste rapiécée et son tricorne élimé ne laissaient guère de doute sur la condition du petit homme. Le jeu n'en devenait que plus intéressant.

— Pensez-vous que la Fortune va lui sourire, Madame ? interrogea Mastiggia.

— Comment le saurais-je, cher ami ? J'aime toutefois à penser qu'en ce plus long jour de l'année, même les plus modestes peuvent se divertir.

— Cette réflexion vous honore, Madame, intervint Zannoni. J'aimerais toutefois miser sur le fait qu'il ne remportera pas gros.

— Auriez-vous des talents divinatoires ? railla son rival.

— Je pense simplement que tous les hommes ne sont pas égaux face au Destin. Si cet homme est si pauvre quand nous sommes si riches, c'est bien que la chance n'est pas de son côté.

— Intéressante pensée. Seriez-vous prêt à prendre le pari ? s'enquit Mastiggia.

— Soit, j'accepte ! Si le sort m'est plus favorable, j'empocherai également votre gain. Si ce petit bauta me devance, vous emporterez le mien. Ces termes vous conviennent-ils ?

Mastiggia accepta volontiers cet enjeu pouvant s'avérer aussi sournois que bon enfant. Privé de ressources l'espace de la soirée, le perdant du pari serait ainsi condamné à vivre aux crochets de ses compagnons. Mais déjà, le bauta fit tourner l'imposant disque multicolore. Ayant entendu les termes du défi, des spectateurs s'étaient approchés et observaient désormais la scène. La tension régnait et chaque rotation semblait tasser un peu plus le tricorné élimé sur les frêles épaules du joueur. Après moult rebonds, la bille hésita une dernière fois avant d'achever sa course sur la case 100, la plus petite des sommes possibles. Une clameur retentit et Zannoni hurla de plaisir. Tandis que le petit homme allait chercher son maigre gain, Mastiggia pressa son adversaire à tenter sa chance. Le riche Brighella fit tourner la roue à vive allure. La sphère d'acier voltigeait de case en case sous les vivats de l'assistance. Son billet de cent à la main, le bauta fut aux premières loges pour voir la bille s'arrêter paresseusement sur le 10 000. L'assemblée laissa éclater sa joie, applaudit à tout rompre le vainqueur et railla à nouveau le malheureux. Rouge comme un coq derrière son masque sombre, Zannoni saluait avec délectation. Comme pour enfoncer définitivement le clou, la duchesse et Mastiggia remportèrent chacun 5 000 deniers du fou. Après avoir récupéré son dû, et fait de façon chevaleresque don de la part de l'Arlequin à la duchesse, Zannoni interpella le bauta qui s'éloignait piteusement :

— Hé, toi, là-bas ! Reste avec nous, j'ai un présent d'exception pour toi ! J'ai l'honneur de t'annoncer que tu seras l'unique carnavalier à tenter une seconde fois ta chance aujourd'hui !

Le voyant stopper sa marche, il poursuivit :

— Mais je vois bien que tu es épuisé, aussi, ne te tourmente plus avec cette imposante roue : voilà déjà ton gain !

Et il jeta un billet de 100 dans sa direction, ce qui provoqua à nouveau l'hilarité générale. Devant cette humiliation, le bauta tourna définitivement les talons, sans même porter attention au bout de papier qui, déjà, s'envolait.

— Voyez ! s'exclama Mastiggia. Il refuse de doubler sa mise pour une question d'orgueil mal placé. Je commence à penser que votre théorie est exacte.

Après avoir offert une tournée générale, Zannoni dirigea le trio vers les nombreux stands de nourriture. Amateur de gastronomie et mets raffinés, il raffolait également des plats populaires et exotiques proposés par ces innombrables marchands venus des quatre coins du monde. Son appétit ogresque était bien connu de la bonne société et parfois même moqué. Lors des fêtes du solstice, il avait ainsi pour coutume de missionner quelques valets pour lui ramener ce qu'ils trouvaient de meilleur. Il était ainsi libre de s'empiffrer toute la nuit, vautre dans les bienfaits de la solitude. Ce genre de festin lui apportait d'ordinaire plus de joie que de s'adonner au libertinage souvent propre à cette période cosmopolite et transgressive. Mais aujourd'hui, si son penchant pour la duchesse l'avait amené à affronter la plèbe, il lui avait aussi permis de se mouvoir parmi ces étalages bigarrés aux fumets si pénétrants. Et ces couleurs-là l'émerveillaient bien plus que celles des costumes et masques chamarrés. La voix de la belle le sortit néanmoins de sa transe :

— Je suis lassée de ces fritures, Messieurs. Et si nous nous dirigeons vers le grand feu ?

— Madame, il est encore trop tôt pour le contempler, répondit Mastiggia avec douceur. S'il en est le point d'orgue, le feu signe la fin du Carnaval. Êtes-vous donc si pressée d'en finir et de nous quitter ?

— Je suppose que non, répondit-elle dans une moue boudeuse. Alors, dirigeons-nous vers ce camelot, là-bas, il semble provoquer beaucoup d'émoi.

À quelques dizaines de pas, une foule compacte formait un croissant de lune autour d'un présentoir rempli de petites bourses en toiles. De petits panneaux affichaient des mentions déroutantes au-dessus d'elles. À regret, Zannoni joua des coudes et mit à profit son gabarit pour faire une place à la duchesse. Une dame âgée venait de payer plusieurs milliers de deniers du fou pour acquérir une des petites aumônières. Le camelot, vêtu intégralement de noir, portait un masque blanc à l'expression énigmatique. Sans un mot, il décrocha le sac, défit délicatement le lien et demanda à l'acquéreuse de joindre ses mains, paumes vers le ciel. Il y versa le contenu. Une poudre argentée très fine s'amoncela. Comme s'il se rafraîchissait à une fontaine, il lui indiqua silencieusement de s'en couvrir le visage. Après s'être exécutée, la dame le remercia chaleureusement et traversa la foule, un sourire béat sur le visage. Un jeune homme prit aussitôt sa place et échangea une bourse située sur une petite étagère contre une liasse de billets. Se déplaçant à pas de velours, l'homme au masque blanc s'en empara et imposa le même cérémonial. Cette fois, ce furent quelques gouttes d'un épais liquide mauve qui passèrent aussitôt des mains au visage de l'acheteur.

— Mais que vend-on ici ? s'enquit Mastiggia, intrigué.

Un jeune couple pointa un écriteau sur la gauche du stand et, comme pour en guider la lecture, le camelot s'interrompit, fit un pas de côté et souligna chaque mot d'une délicate arabesque de la main. En lettres d'or sur fond bleu marine s'étalait la sentence : « Décidez de votre mort ».

— Que signifie cela ? demanda la duchesse avec une pointe d'effroi.

— Foutaises ! explosa Zannoni en s'approchant du comptoir.

Sentant qu'il tenait là une nouvelle occasion de briller devant la duchesse, il prit la foule à témoin et poursuivit :

— Je reconnais néanmoins l'habileté de ce bonimenteur qui parvient à vendre à prix d'or du vent. Avec des qualités commerciales si admirables, peut-être devrait-on le faire sénateur !

Si des rires fusèrent à travers la populace, ils n'étaient pas aussi nombreux qu'escomptés et certaines personnes en vinrent même à se signer. Scruté par tous ces masques, il se sentit soudain jugé par un tribunal dont on ne pouvait pénétrer les sentiments. Se tournant avec émotion vers le comptoir, il lut à haute voix divers panonceaux :

— « Chute », « Sommeil », « Noyade », « Rixe », quelle imagination, vraiment ! Et regardez celui-ci, « Maladie » ! On ne pourrait faire plus vague ! Et combien coûte-t-il ? 5 000 ? La belle affaire ! Non, vraiment, je ne sais d'où vous venez, monsieur, mais vous êtes un commerçant redoutable.

Au travers de son masque à l'expression figée, le camelot fixait Zannoni.

— Prenez-en un ! s'écria Mastiggia.

— Il n'en est pas question. Il est une chose d'apprécier les talents de ce monsieur, il en est une autre de céder à ses attrape-nigauds grossiers. Je préfère dépenser les milliers de deniers me restant en victuailles et boissons autrement plus tangibles !

Durant cet échange, un bauta au tricorné élimé avait fendu la foule et légèrement bousculé notre orateur. Sans plus de cérémonie, il désignait déjà une petite bourse au marchand. Zannoni, qui allait quitter à contrecœur le devant de la scène, reconnut le petit homme de la roue. Saisissant cette ultime chance, il prit à témoin la duchesse et s'écria d'un ton qu'il imaginait malicieux :

— Madame, regardez donc cela ! Non content d'être un gagne-petit, notre ami va dépenser le peu qu'il a reçu dans une

promesse absurde. Vous comprenez désormais pourquoi la Fortune ne sourit jamais à ces gens-là et...

Zannoni n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le bauta avait récupéré le contenu de la bourse dans le creux de ses mains et, le foudroyant du regard, lui souffla la fine poudre au visage. Comme frappé par la foudre, Zannoni resta pétrifié, tandis que le petit bauta prit la parole d'une voix blanche :

— En ce jour de solstice, ton plus grand plaisir vient d'atteindre son zénith. Et qu'en est-il de ta vie ? Adieu !

Et il disparut dans le public masqué. Le seigneur tentait de reprendre consistance quand le camelot lui présenta un panonceau. À sa lecture, Zannoni finit de se décomposer. Sur la petite tablette, comme désormais à jamais dans son esprit, était gravé le mot « Poison ».

La guerrière de l'ombre

Isabelle Daigle

La lune éclaire les deux corps nus, enlacés dans l'embarcation. Les lents mouvements de leur amour agitent le lac et créent un clapotis doux à mes oreilles. Je les regarde tendrement. Je suis triste de devoir leur infliger cette douleur. Je n'ai pas le choix. Je dois les protéger d'eux-mêmes, en quelque sorte. On m'a affirmé à plusieurs reprises qu'ils n'étaient pas prêts. Que c'était mon devoir d'arrêter tout ça. Pourtant, je doute. Oui, je doute. Je sais que je n'ai pas le droit. Je dois exécuter les ordres. On m'a créée pour ça. Écouter, obéir, exécuter. Tel est mon destin de guerrière de l'ombre. J'écoute, j'obéis et j'exécute. Souvent sans émotion, parfois légèrement agacée, mais jamais hésitante. Ce qui doit être accompli, je le fais tout simplement. Sans poser de questions. Sans bruit. Sans laisser de trace. Sans hésiter.

Excepté aujourd'hui. Ils se regardent et mêlent leur souffle amoureux. Le va-et-vient s'intensifie. Ils pensent que seule la Lune est complice de leurs ébats et ils s'en moquent. Ils sont beaux. Ils sont amoureux. Je ne peux pas. Rien ne presse. Je vais les laisser prendre leur plaisir.

Une dernière fois.

Ils se croient seuls. Leur naïveté est belle à voir. Oh, ils approchent près du rivage. Deux corps nus, couverts de sueur luisante. Ils ne peuvent me voir. Ou peut-être que si. Je reste tapie derrière cet arbre. On ne sait jamais. Le pouvoir de la demoiselle pourrait s'éveiller à tout moment. Elle n'est pas prête. Les humains n'ont pas le droit de posséder de tels pouvoirs, m'a-t-on dit un bon matin. J'étais totalement d'accord. Ce n'est pas contre vous, mais, comment dire ? Vous, les humains, dès que le pouvoir est accessible, vous gâchez tout. Vos intentions sont nobles, au début, puis vous y prenez goût. Vous devenez assoiffés. Vous perdez le contrôle. Les membres du Conseil Suprême veulent

éviter cela autant que possible. D'où ma mission.

Il lui tend la main pour l'aider à regagner la terre ferme. Une brise s'est levée. Je la vois frissonner. Elle est magnifique. Je risque un œil vers les deux humains. Qu'est-ce qu'ils racontent ? Je n'ose aller près d'eux. Enfin, ils s'approchent de moi.

— Je suis heureuse, Jordan. C'est un endroit si paisible. Si calme.

— Je t'avais promis des vacances d'été inoubliables, Fanny. Ça ne fait que commencer. Retournons au chalet.

Attendez une minute. Cette voix masculine et profonde... je la connais ! Non, c'est impossible. Les Maîtres de l'ombre m'auraient avertie. Je ne dois pas me laisser distraire. Écouter, obéir, exécuter.

Quelle superbe habitation. Il y a une très grande baie vitrée. Je peux observer Fanny et Jordan à ma guise. Ils sont assis devant un feu de foyer. Étrange, considérant la chaleur de la nuit. Ils discutent. Ils semblent bien et heureux. Jordan vole même un baiser à sa douce, puis il quitte la pièce. Elle est seule. Parfait.

J'ai trop tardé. J'ai une mission et je dois l'accomplir. La guerrière de l'ombre n'a jamais failli et ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer. Fanny, aussi magnifique soit-elle, doit disparaître. Pourquoi donc ce doute me tenaille-t-il encore ? Et si j'attendais au petit matin pour leur permettre de passer une dernière nuit ensemble ?

— Que se passe-t-il ? me demande soudainement une voix autoritaire.

Je ferme les yeux. Je visualise le Maître Suprême qui se connecte à moi. Je vide mes pensées pour me concentrer sur notre discussion. C'est qu'il ne s'adresse jamais ou très rarement aux guerriers de l'ombre. Ce sont les Maîtres de l'ombre qui nous confient nos missions.

— Maître Suprême, que me vaut cet honneur ?

— Tu prends trop de temps, Zoéna, guerrière de l'ombre.

C'est étrange. Bien que ce soient les Maîtres qui nous confient nos missions, ils nous laissent décider le moment opportun pour les mener à terme. Il s'agit d'une règle établie depuis des siècles et appliquée dans tout l'Univers. Les Maîtres de l'ombre ont une confiance absolue en leurs guerriers. C'est un honneur de les servir et jamais nous n'oserions faillir.

— Je suis désolée, Maître Suprême. J'ignorais qu'il s'agissait d'une urgence. Si vous le souhaitez, je peux me connecter à mon Maître de mission et...

— Non. Ton Maître est détenu pour cause de haute trahison. Il a cédé des informations qui devaient être connues du Conseil Suprême seulement. Je prends le relais pour te guider dans ta mission. Et je t'ordonne de la compléter cette nuit. Ou sinon, tu seras rétrogradée.

Encore ce doute. Mon Maître de mission n'aurait jamais trahi le Conseil Suprême, j'en suis convaincue. J'acquiesce malgré tout et le Maître Suprême met fin à notre connexion.

Écouter, obéir, exécuter. Je suis tenaillée par un doute. Je tente une connexion avec mon Maître de mission. En vain. Jézalbart ne me répond pas. Je dois réfléchir. J'ai peu de temps, mais je dois réfléchir. Je ferme à nouveau les yeux et tente de rejoindre Aderick, bras droit de Jézalbart. Il ne me répond pas. J'essaie de nouveau. Je suis pressée par le temps. Il me répond, enfin !

— Zoéna ?

— Aderick. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Je sais.

— Alors, c'est vrai ?

— Je ne peux pas t'en dire plus, c'est risqué. Il pourrait interférer entre nous à tout moment. Il est entré en contact avec toi ?

— Oui. Il m'a dit pour Jézalbart. Je dois compléter ma mission ce soir. Que dois-je faire ?

— Ce qu'il t'a commandé. Et reviens aussitôt. Sinon, tu seras accusée de trahison, toi aussi.

— Le Maître de l'Équilibre ne peut pas intervenir ?

— Il a disp... croire...exil...

— Aderick ? Je ne te capte plus. Aderick !

Je me sens vidée. Le soleil va se lever bientôt et je ne suis pas plus avancée dans ma mission. J'ouvre les yeux. Fanny s'est endormie devant le foyer dont les flammes faiblissent d'intensité. Qu'est-ce que je dois faire ?

Je me matérialise au hasard dans le chalet. Quelle drôle de pièce. Aucune fenêtre. Le sol est jonché de pierres précieuses, disposées çà et là. Cela m'est étrangement familier. Cette odeur aussi. On dirait du safran et de la sauge. C'est étonnant. J'ignorais que vous, les humains, possédiez une telle connaissance de la lithographie et du pouvoir des herbes. Dans la hiérarchie du Conseil Suprême, seules deux personnes détiennent ce savoir ancestral et ont l'accord du Conseil Suprême pour l'utiliser : le Maître de l'Équilibre et la Maîtresse des éléments.

La porte est verrouillée de l'extérieur. Pourquoi ? D'accord, ce n'est pas un problème pour moi, je peux me matérialiser n'importe où.

— Qui est là ?

Je fouille la pénombre du regard. Il me semble percevoir une énergie familière. Mais c'est faible. Je dois être fatiguée. Ma mission. Je dois accomplir ma mission. Fanny doit disparaître. Si cette pièce lui appartient, cela signifie que son pouvoir est sur le point d'émerger. Autrement, comment expliquer la présence de ces pierres et de ces herbes utilisées par la Maîtresse des

éléments et le Maître de l'Équilibre ? Ce que je vois ici me perturbe tout en m'étant trop familier. Une humaine ne devrait pas posséder une telle puissance.

Ou peut-être que si ? Je ne sais plus. Je doute encore. Écouter, obéir, exécuter.

Je suis dans le salon. Les amoureux dorment profondément. La baie vitrée laisse pénétrer une douce lueur. Le jour se lève. Je crois que vous, les humains, appelez ce moment l'aube. Lorsqu'il m'a confié cette mission, Jézalbart m'a expliqué la notion du temps terrestre. Il y a douze mois. D'ailleurs, il me les a fait apprendre par cœur ainsi que le nom des quatre saisons. Si je me fie au calendrier épinglé près du foyer, présentement, c'est le mois de juin. Je tente à nouveau une connexion avec mon Maître de mission. Toujours rien. J'aurais besoin de ses conseils. Les nombres 21 et 22 sont encerclés sur le calendrier. Cela m'intrigue. C'est sans doute sans importance. Je dois faire vite. Je m'approche de Fanny et murmure les paroles qui lui seront fatales. Je capte une drôle d'énergie. Timide et pure. À peine une étincelle. Non, impossible. Les Maîtres m'en auraient parlé. Je cesse mon incantation.

— Zoéna ! tonne une voix dans ma tête.

Je ferme les yeux et me retrouve à nouveau dans la pièce avec les pierres. Le Maître Suprême se tient devant moi, impétueux et visiblement en colère. Comment a-t-il fait ? Vite, je dois réfléchir.

— Zoéna, guerrière de l'ombre ! Tu n'as pas achevé ta mission. Quelqu'un d'autre le fera donc à ta place.

Il lève son bras. Une boule turquoise prend forme dans la paume de sa main. J'ai déjà assisté, il y a très longtemps, à la rétrogradation d'un guerrier de l'ombre. Tous les pouvoirs et toutes les connaissances qu'il possédait ont été aspirés par la boule turquoise. Il est devenu comme une coquille vide. Il erre depuis ce temps dans l'Univers. Je ne veux pas finir comme lui. Je

me lance.

— Elle est enceinte.

Le Maître Suprême suspend son geste. Visiblement, il ne me croit pas.

— J'ai senti l'énergie en son sein. Elle n'est pas seule. Vous pouvez vérifier.

Quel affront de ma part. Je sais pertinemment que les membres du Conseil Suprême, incluant le Maître Suprême lui-même, refusent de s'approcher trop près de vous, les humains. Personne ne sait d'ailleurs pourquoi. Cela fait partie des nombreux secrets détenus par le Conseil.

Mais je sais également qu'une mission dont la cible attend un enfant est plus délicate. Et le Maître Suprême le sait aussi. Les énergies doivent être séparées. Nous ne nous attaquons jamais aux bébés, sauf s'ils possèdent, dès la naissance, un pouvoir semblable aux nôtres. Je cherche à gagner du temps, à obtenir un sursis. Le doute. Toujours le doute. Écouter, obéir, exécuter.

— Regarde autour de toi, Zoéna. Ces pierres signifient que ses pouvoirs émergent. On ne peut se permettre ça. Elle sera dangereuse. Je t'interdis d'hésiter. Fais ce que ce doit, sinon Jézalbart sera banni.

Je n'en crois pas mes oreilles. Il connaît mon attachement pour mon Maître de mission et s'en sert pour me menacer. Pourquoi ? Il disparaît de ma vue. Je regarde de plus près les pierres précieuses. Il a raison. Je me souviens maintenant. Ce sont les mêmes que la Maîtresse des éléments utilise lors de ses rituels sacrés. Ce sont des pierres puissantes qui lui permettent de traverser les mondes, les époques et le temps pour les modifier en cas d'absolue nécessité. On ne peut se permettre que Fanny puisse en faire autant. Ce serait la catastrophe. Les pouvoirs du Maître de l'Équilibre dépendent également de ces pierres. Elles lui

permettent de maintenir l'ordre et la paix au sein du Conseil. Entre de mauvaises mains, ces pierres feraient basculer en un instant les fondements de notre monde.

Je tente une ultime connexion avec Jézalbart. Je perçois enfin quelque chose ! C'est infime, mais suffisant. Je le vois dans ma tête. Il semble perdu dans une forêt dense. La forêt des traîtres. Je n'y crois pas.

— Jézalbart !

Il me cherche, mais il est faible. Je romps la connexion. Je vais m'occuper de Fanny. Accomplir ma mission. Rentrer à la maison. Écouter, obéir, exécuter.

— Qui est là ?

L'une des pierres vient de bouger. Je scrute la pénombre, je perçois la même énergie que plus tôt.

— Zoéna.

Cette voix. Cette douce voix.

— Maîtresse des éléments. C'est vous ?

Le doute, encore le doute. Et si c'était un piège du Maître Suprême ?

— Il t'a piégée, je te le confirme. Il nous a tous piégés. Il a volé mes précieuses pierres. Tu ne dois plus lui obéir.

— Que s'est-il passé ? Qu'a-t-il fait à Jézalbart ?

Une caresse dans mes cheveux.

— Jézalbart a découvert un secret enfoui depuis des lunes. Quelque chose de grave. Il en a aussitôt informé le Maître de l'Équilibre et moi-même. Mais cela est venu aux oreilles du Maître Suprême. Il a envoyé Jézalbart dans la forêt des traîtres sous un faux prétexte. Et comme tu es sa meilleure guerrière de l'ombre,

tu l'y rejoindras dès ton retour.

— Mais...pourquoi ? Je n'y comprends rien.

— Le Maître Suprême est persuadé que Jézalbart t'a également confié le secret. Le Maître de l'Équilibre s'est enfui. Notre monde et nos missions sont en péril.

— Que dois-je faire ?

— Fais ce que tu penses être juste. Ne sens-tu pas que cette pièce vibre de l'énergie du Maître Suprême ?

Le doute. Encore.

— Maîtresse des éléments. Je vous en prie. Aidez-moi.

— Je ne peux t'en dire trop sans te mettre davantage en danger. Mais sache, Zoéna, qu'il y a une raison pour laquelle les membres du Conseil Suprême refusent de s'approcher des humains.

— Dites-moi laquelle, je vous en prie.

Le silence me laisse croire qu'elle a rompu la connexion. Un brouillard se forme devant moi. Je me mets en position d'attaque, mais je baisse aussitôt ma garde. À travers le brouillard, je vois le Maître Suprême, dos à moi. Son bras se lève pour caresser le visage couvert de larmes de Fanny. Il approche son visage vers celui de la jeune femme. Veut-il l'embrasser ?

— Tu es la meilleure guerrière de l'ombre, Zoéna,

La voix de la Maîtresse des éléments me fait sursauter. Le brouillard disparaît au même moment.

— L'ombre ne peut vivre sans la lumière. Je m'affaiblis. J'ai réussi à éloigner le Maître Suprême de notre connexion, mais je ne tiendrai plus longtemps. Je sens qu'il va m'envoyer dans la forêt des traîtres, comme Jézalbart. Je suis désolée. Tu es seule maintenant.

Je dois accomplir ma mission. Et j'irai aider les miens ensuite. Je me matérialise à nouveau dans le salon.

Jordan et Fanny sont étendus sur le divan. Ou plutôt, Fanny chevauche Jordan. Ils sont beaux. Ils sont amoureux. Leur cœur vibre à l'unisson. La vie palpite en Fanny. Je ne dois plus hésiter. Écouter, obéir, exécuter. Je me concentre sur l'énergie dans son ventre. Énergie pure, énergie semblable à celle des membres du Conseil Suprême. Non, pas semblable. Identique. Exactement le même pouvoir que... Non, c'est impossible.

Fanny lève les yeux et m'aperçoit. Elle sourit tout en chevauchant Jordan. Me voit-elle vraiment ? Elle me fait signe que oui. Lit-elle dans mes pensées ?

— Oui

Ses lèvres n'ont pas bougé. Pourtant, je l'ai entendue. Je ressens même son plaisir. Le doute. Encore le doute.

— Votre enfant possède un immense pouvoir.

— Oui.

— Êtes-vous humaine ?

— Oui.

— Et Jordan ?

— Non.

Elle le chevauche de plus en plus vite. Des images défilent dans ma tête. Le visage de Jordan et du Maître Suprême se superposent au moment où Fanny jouit.

Je comprends tout maintenant.

Le cercle

Amélie T. Rivard

Virginie tourna la clé et ferma le contact du moteur de sa vieille Toyota Tercel. Elle resta un instant assise à fixer le volant, à se demander ce qu'elle était venue faire là. Une rencontre informative sur l'ancrage, quelle idée. Elle devait s'avouer être curieuse, mais se demandait surtout si tout cela n'avait pas des airs de sorcellerie quelconque. Ne voulant pas décevoir sa tante, elle avait accepté l'invitation et était maintenant devant la maison de celle-ci à se questionner sur ses propres croyances. Elle était arrivée, il était un peu tard pour reculer. La jeune femme descendit de la voiture et, prenant son courage à deux mains, cogna à la porte et entra.

Plusieurs invitées étaient déjà là, sa tante s'affairait à ce qu'il y ait de la place pour chacune. Elle parcourait la maison à la recherche de chaises qu'elle installait en cercle dans la salle à manger, là où il y avait assez d'espace pour accueillir tout le monde.

Virginie constata qu'il n'y avait que des femmes et qu'elle ne connaissait pratiquement aucune de celles-ci. Elle se dirigea vers une bonne amie de sa tante, qu'elle avait déjà vue plusieurs fois auparavant. Cette dernière discutait avec une dame, elle aperçut Virginie et la salua d'un sourire.

— Bonjour, Virginie, ta tante m'avait dit qu'elle t'avait invitée à notre petite séance d'information. Laisse-moi te présenter Laurence, c'est elle qui sera notre accompagnatrice.

Laurence serra chaleureusement la main de Virginie. Dès lors, une chaleur remonta le bras de la jeune femme, sensation qui s'intensifia dans sa paume et lui apporta de curieux fourmillements.

— Bonjour, Virginie, très heureuse de faire ta connaissance, ta

tante Yvette m'avait dit que tu avais une belle énergie. Elle ne s'est pas trompée, affirma la femme avec un clin d'œil à l'égard de la jeune fille.

— Bonjour, répondit bêtement Virginie, un peu confuse par l'affirmation de son interlocutrice.

Laurence s'excusa auprès des deux femmes et se dirigea vers un autre petit attroupement pour poursuivre ses présentations. Virginie la regardait aller, impressionnée par ce que dégageait cette étrangère.

— Elle est vraiment bonne dans ce qu'elle fait, la coupa dans ses réflexions l'amie de sa tante.

— Elle fait quoi au juste ?

— C'est une médium de haut niveau. Elle aide les gens à atteindre leur plein potentiel de conscience.

Avant que Virginie n'eût trouvé quelque chose à répondre, sa tante Yvette, ayant terminé les derniers préparatifs, intima aux participantes de bien vouloir prendre place. Toutes s'exécutèrent et bientôt un cercle de femmes fut formé. Laurence prit alors la parole.

— Bonjour à vous toutes, notre amie Yvette, ici présente, m'a fait venir dans votre beau petit coin de région pour qu'ensemble nous réalisions différents types d'ancrages à notre mère à toutes, Gaia. Le temps est particulièrement propice, aujourd'hui, pour expérimenter cela. Nous sommes en plein solstice d'été, évènement vénéré depuis des temps immémoriaux pour l'énergie et la magie que dégage cette journée spéciale, la journée la plus longue du cycle. Nous pourrons donc profiter de cette belle énergie pour bien nous ancrer et nous ressourcer. Je vous réserve aussi une petite surprise, un peu plus tard, vers la fin de la séance.

Pour Virginie, c'en était déjà trop, maintenant, elle se croyait véritablement au sein d'un cercle de sorcières : le sexe féminin

était plus que représenté ici et elles étaient en cercle. Difficile de ne pas faire la comparaison.

Plus les heures passaient, plus Laurence élaborait et déblatérait sur le sujet de l'importance de créer un bon ancrage entre soi et la Terre, qu'elle s'entêtait à nommer Gaia. Et plus les heures passaient, plus Virginie commençait à trouver le temps long et se demandait ce qu'elle était venue faire à cette rencontre un peu trop ésotérique à son goût. Avant la fin de la séance, Laurence demanda à chacune de se mettre debout. Virginie était contente de se dégourdir enfin et s'exécuta avec plaisir. Laurence reprit la parole de plus belle.

— Nous allons faire un exercice d'ancrage de groupe et je vais appeler mes guides spirituels, les Pléiadiens, pour qu'ils nous accompagnent dans cette démarche.

Tante Yvette posa la question qui taraudait Virginie.

— Qui sont les Pléiadiens ?

Laurence reprit son charabia :

— Certaines personnes font appel aux anges. Pour ma part, je ne travaille pas au niveau des vibrations de ceux-ci, je préfère de loin me connecter à celles des Pléiadiens. C'est un peuple qui existe depuis des millénaires, ce sont des êtres de lumière qui nous guident dans notre cheminement terrestre.

Virginie allait devoir s'en contenter, car Laurence poursuivit sa séance de spiritisme.

— Fermez les yeux et prenez de grandes inspirations par le nez et expirez par la bouche. Régulez votre respiration sur celle de votre voisine, nous inspirons et expirons toutes ensemble, comme une seule et même unité. Sentez l'air entrer dans vos poumons et ressentez votre abdomen se soulever et se relâcher. Maintenant, imaginez des racines sortir de vos pieds et pénétrer Gaia en son cœur. Ancrez profondément vos racines en elle et ouvrez votre

cœur à l'énergie qui nous entoure. Ressentez cette énergie que nous partageons toutes.

Force était d'admettre pour Virginie que, bien que sceptique à cette pratique au départ, cela semblait bien fonctionner. La jeune femme se prêtait au jeu comme toutes les participantes présentes. Elle sentait une énergie qui gonflait en elle et qui se répercutait tout autour d'elle. La tête commençait à lui tourner légèrement. Laurence poursuivait :

— Oh, il y a beaucoup d'énergie dans votre groupe, mes guides spirituels sont déjà présents, bien que je ne leur aie pas encore demandé de venir. Ils vont nous amener avec eux. Sentez leur présence qui nous enveloppe. Percevez-vous leur lumière bienfaitrice ? Laissez-vous guider par eux et élevez votre conscience vers leur dimension.

Plus Laurence parlait et moins Virginie ne l'entendait. Elle percevait tout autour d'elle la présence d'êtres mystérieux, sans toutefois réussir à les voir. Ils élevèrent sa conscience vers une dimension supérieure. La jeune femme ne sentait plus son corps et avait l'impression de regarder dans une boule de cristal. Des images apparurent, des voix résonnèrent dans sa tête : « Viens avec nous, ma sœur. »

Elle vit un attroupement de personnes encapuchonnées autour d'un monolithe de pierre. Elle avait la sensation d'être présente sur les lieux et de faire partie de cette cérémonie. Puis, une voix la ramena à elle-même : c'était celle de Laurence, qui semblait venir de très loin.

— Voilà, c'est terminé, vous pouvez ouvrir les yeux. Wow ! C'était une expérience sensationnelle. Certaines personnes de votre groupe ont une énergie très forte, voulez-vous partager ce que vous avez vécu ?

Encore dans les brumes de son esprit, Virginie sentait que ce qu'elle venait de vivre était très particulier et qu'elle n'avait peut-

être pas tout à fait terminé son voyage avec les êtres de lumière. Elle éprouvait une certaine frustration envers Laurence, qui l'avait rappelée un peu trop tôt, selon elle. La jeune femme avait la tête en ébullition, elle n'arrivait pas à croire ce qu'il venait de se passer et pourtant, cela avait bien eu lieu, ou du moins, dans sa tête à elle.

À tour de rôle, les femmes du cercle racontaient leur expérience. Certaines n'avaient absolument rien vu, mais avaient tout de même ressenti l'énergie qui les habitait, pour d'autres, un être maléfique leur était apparu, chose assez troublante, selon Virginie. Quand vint son tour de raconter ce qu'elle avait vécu, la jeune femme n'entra pas dans les détails.

Elle évoqua simplement avoir vu l'image d'un monolithe. Laurence en conclut que ce devait être une image d'une vie passée. Virginie approuva bêtement et resta avec tous ses nouveaux questionnements concernant ce qu'elle venait de vivre avec ces êtres de lumière. Qui étaient-ils ? Pourquoi l'avaient-ils nommée « ma sœur » ?

La séance de Laurence se termina avec une espèce de prière rituelle de remerciement et une fois les salutations faites, les participantes commencèrent à quitter les lieux progressivement. Virginie passa saluer sa tante, elle n'avait pas le temps de s'éterniser sur place, il était déjà l'heure de souper et la jeune femme était attendue. Elle avait rendez-vous avec quelques amis pour fêter à leur façon cette journée de solstice. Bien que Virginie n'eût jamais vraiment fait le lien que la fête de la Saint-Jean-Baptiste était directement reliée aux anciennes fêtes païennes célébrant la journée la plus longue, elle aimait particulièrement souligner cette occasion à chaque année avec ses mêmes vieux amis, depuis plus d'une décennie.

Elle monta à bord de sa Tercel 1999 et une fois le moteur démarré, elle ressentit une décharge d'énergie se déverser par ses mains. La sensation était si puissante que deux points

douloureux se firent sentir au creux de ses paumes. Virginie se massa les mains, sans grand succès. La douleur agaçante demeura et resta présente tout au long de son trajet en voiture. En chemin, elle repensa sans cesse à ce qu'elle venait de vivre et aux Pléadiens, qui l'avaient nommée « ma sœur ». Était-ce quelque chose de commun à dire, selon leur peuple, lorsqu'ils s'adressaient aux humains ? Mais comment une telle chose avait bien pu arriver ? Est-ce qu'elle croyait vraiment qu'il était possible qu'une autre forme de vie intelligente d'une autre dimension puisse avoir communiqué avec elle ? La jeune femme ne savait plus trop quoi penser de tout ça. Elle croyait bien qu'il pouvait y avoir quelque chose après la mort terrestre, mais elle ne s'était jamais vraiment intéressée au paranormal ni à chercher des réponses aux questions existentielles, sur notre origine. Cette invitation de sa tante à participer à cette séance venait de chambouler quelque chose en elle et cela la déconcerta totalement.

Arrivée chez l'ami où la soirée devait se dérouler, la sensation dans ses mains ne l'avait toujours pas quittée et pire, en descendant de sa voiture, l'effet se répercuta à ses pieds. Deux points douloureux se faisaient à présent sentir également en dessous des pieds, en plein centre.

Mais qu'est-ce qui se passait ? Virginie commençait à paniquer un peu : elle n'avait jamais ressenti ça auparavant. Pourquoi cela lui arrivait-il à elle ? Elle était à se demander pourquoi elle avait participé à cette mascarade chez sa tante. Ce devait être à cause de cette expérience d'ancrage qu'elle ressentait cette nouvelle douleur. Puis étonnamment, la douleur disparut aussi rapidement qu'elle était venue, laissant simplement une sensation d'engourdissement.

Satisfaite, la jeune femme partit en direction de la maison. Les autres l'attendaient à l'arrière pour manger le bon vieux souper hot-dog annuel, avant d'allumer le feu de la Saint-Jean pour y veiller autour une grande partie de la nuit. Lorsque la jeune

femme aperçut ses amis, ils semblèrent plus nombreux qu'ils n'auraient dû l'être. Des ombres de formes humanoïdes se tenaient parmi eux et une fraction de seconde plus tard, elles avaient toutes disparu. Virginie cligna des yeux, abasourdie. Josh, un ami de longue date, alla à sa rencontre pour l'accueillir.

— Virginie ! Content de te voir, il ne manquait plus que toi. Est-ce que ça va ? demanda le jeune homme devant la mine déconfite de la nouvelle venue.

La jeune femme sortit de sa torpeur et esquissa un sourire pour calmer l'inquiétude de son ami.

— Allô, oui, ça va, pardonne-moi, mes yeux m'ont joué un tour et j'ai cru vous voir plus nombreux.

— Un effet d'ombre et de lumière, j'imagine, avança Josh.

— Oui, sans doute, approuva Virginie.

Plus la soirée avançait, plus Virginie se détendait et faisait fi des derniers événements. Pendant une discussion sur les croyances et religions et leur place dans la société actuelle, la jeune femme en profita pour demander à ses amis si ceux-ci avaient déjà entendu parler de l'existence des Pléiadiens.

— Tu parles de la théorie des anciens astronautes ? Je crois savoir que ceux qui croient en l'existence de ces personnages pensent que l'humanité descend des extraterrestres. Tu crois à ça, toi, Virginie ? répondit Josh.

— Non, pas vraiment, répondit la jeune femme. Je me questionnais seulement sur leur compte. On dit que ce sont des êtres de lumière. Rien n'indique que ce sont des extraterrestres, non ?

Une autre amie intervint :

— Ma pauvre Virg, ce sont des histoires sectaires, ces affaires-là. C'est sur des balivernes comme ça que Raël a créé son

mouvement.

— Je n'ai pas dit que je croyais en ça, argumenta la concernée, je posais simplement la question pour savoir qui sont-ils. Apparemment, selon vous, ils ne sont personne.

La jeune femme commençait à douter de son expérience vécue plus tôt dans la journée. Peut-être avait-elle imaginé tout cela. Josh approcha, la tirant de ses pensées.

— Eh ! Est-ce que tu viens marcher avec moi dans les bois ?

— Pourquoi pas, une petite marche m'aidera à digérer mon dernier hot-dog, on dirait qu'il m'est resté sur l'estomac.

Virginie partit à la suite de son ami. Après un peu moins de 10 minutes de marche, la jeune femme remarqua des arbustes à sa gauche et il lui semblait qu'une silhouette y était cachée. Tout en discutant avec Josh, elle jetait régulièrement des coups d'œil dans la direction des arbustes, croyant les voir remuer à mesure qu'ils avançaient, jusqu'à ce que la jeune femme distingue qu'il s'agissait bien d'une silhouette, mais sans détail, telle une ombre blanche avec deux gros yeux jaunes qui la regardaient fixement. Virginie prit peur et cria, mais la silhouette disparut.

— Tu as vu ça ? demanda-t-elle, en panique, à son ami qui ne semblait pas savoir ce qui l'avait effrayée. J'aimerais qu'on retourne rejoindre les autres.

Josh obtempéra et ils rebroussèrent chemin. Plus ils avançaient, plus Virginie était nerveuse. Soudain, une ombre blanche, semblable à la première, passa en courant près d'elle et bifurqua dans les bois. La jeune femme ne put retenir un cri et s'accrocha au bras de son ami, qui comprenait de moins en moins ce qui donnait la frousse à cette dernière.

— Voyons, Virg, qu'est-ce qui te prend ?

— Je crois que je vais retourner chez moi, Josh, je ne me sens

pas très bien. On dirait que j'ai quelques petites hallucinations.

La jeune femme était dans tous ses états, elle ne cessait de jeter des coups d'œil dans tous les sens et comble de malheur, les douleurs dans la paume de ses mains et sous ses pieds étaient de retour. Qui plus est, elle ressentait également une douleur dans un point concentré entre ses deux sourcils.

Virginie quitta ses amis, la peur au ventre, sous le regard inquiet de ceux-ci. Elle se barricada dans son appartement pour le reste de la soirée, mais les hallucinations continuaient de plus belle. Elle voyait sans cesse des ombres blanches et d'autres noires passer devant ses fenêtres. La jeune femme aurait voulu croire que tout cela était dû à son expérience chez sa tante, mais comme ses amis lui avaient bien dit, rien de tout cela n'était rationnel. Virginie sentait la panique l'envahir de plus en plus, à tel point qu'elle avait de la difficulté à respirer, elle était en plein état de crise. Elle appela une ambulance, ne sachant pas quoi faire d'autre pour l'aider à gérer cette crise de panique. À l'hôpital, elle rencontra un médecin à qui elle raconta toute cette folle journée. Celui-ci lui diagnostiqua un trouble psychotique accompagné de schizophrénie. Vu son état de panique et la peur qu'elle ressentait de « voir » des choses qui n'existaient que dans sa tête, il fut convenu que la jeune femme demeure à l'hôpital pour la nuit.

Un infirmier lui administra un médicament pour diminuer son anxiété et la conduisit à sa chambre. Avant de refermer la porte, il se retourna, regarda la jeune femme dans les yeux et lui sourit. Virginie entendit la voix de ce dernier résonner dans sa tête : « Bienvenue parmi nous, ma sœur ».

Kupala

Mello von Mobius

Le feu craquait de toutes ses bûches, les jeunes gens tout de blanc vêtus dansaient en riant, et les retardataires achevaient de confectionner leurs couronnes de fleurs. La Nuit de Kupala était une tradition désuète, mais Yulia l'avait néanmoins toujours appréciée. Durant cette nuit-là, tous les anciens mythes de la vieille Rus' ressurgissaient pour envahir les villes et les forêts, et les fêtards ressemblaient soudainement à des naïades et autres créatures fantastiques. Dans quelques minutes, tous les célibataires quitteraient les rives du Lac Nero afin de s'enfoncer dans les bois à la recherche de la fleur de fougère, cette plante légendaire censée exaucer tous les vœux.

Cartésienne jusqu'au bout des ongles, Yulia ne croyait plus à tout ce folklore depuis bien longtemps déjà, mais s'y replonger était pourtant plaisant. Depuis quatre ans maintenant, elle avait quitté sa ville natale, située non loin de Rostov Veliki, afin de poursuivre des études de médecine à Moscou. Elle ne regrettait rien, mais sa famille lui manquait néanmoins. Sa forêt aussi. Lorsqu'elle était gamine, elle avait passé des heures à gambader dans les bois tout en se demandant si elle finirait par croiser un Liéchi, Baba Yaga ou encore des Wilis. Sa mère lui avait même raconté qu'il fallait laisser un peu de pain et de lait pour le Domovoï, l'esprit protecteur du foyer, et elle l'avait fait jusqu'à son départ pour la capitale.

C'était le bon temps, le temps des contes et de l'insouciance. Et durant la nuit du solstice d'été, ce temps semblait resurgir du passé pour l'entourer à nouveau d'un doux cocon. C'était plaisant, tellement plaisant.

— Hey, Yulia, t'en as terminé avec ta couronne ?

Entre ses doigts, des fleurs bleues et jaunes terminaient de

s'enlacer autour d'un arceau de bois souple, et la jeune femme présenta l'ouvrage à sa cousine. Grande et blonde comme les blés, cette dernière s'arrangeait pour être célibataire tous les ans pour la nuit de Kupala, et elle était devenue une véritable spécialiste des ces couronnes. Les poings sur les hanches, elle se pencha en fronçant les sourcils, avant d'arranger une mèche de ses cheveux.

— Mouais, ça fera l'affaire... c'est dommage que tu ne sois arrivée de Moscou que ce matin, parce qu'on aurait pu les faire ensemble, hier ! Liouba était là aussi, je crois qu'elle dort chez toi, non ?

Yulia approuva d'un signe de tête, et elle coinça les dernières tiges avant de se lever et d'épousseter sa robe. Celle-ci lui descendait jusqu'aux chevilles, mais pour sa défense, la jeune femme n'était pas bien grande. Ses longs cheveux roux et bouclés, qui semblaient impossibles à coiffer, et sa peau constellée de taches de rousseur contrastaient avec la blancheur de sa robe, ce qui la faisait paraître plusieurs années de moins. Elle aurait aimé que son père soit là pour la voir, lui qui aimait tant les anciens mythes, mais il était décédé alors qu'elle était à peine majeure. Qui savait, si jamais elle trouvait la fleur de fougère, peut-être souhaiterait-elle le revoir ? Pour l'heure, les célibataires s'étaient rassemblés à l'orée de la forêt pour entamer la folle cavalcade de Kupala, et les deux cousines rejoignirent le groupe.

Les rires résonnaient au point de couvrir le crépitement des feux, et une femme âgée s'approcha d'eux. Depuis qu'elle était née, Yulia ne se souvenait pas d'un seul solstice d'été où ce fût quelqu'un d'autre que Iekatarina qui donnât le top départ. Aujourd'hui, elle avait bien quatre-vingt-dix ans, elle n'y voyait sans doute plus grand-chose, mais elle était là et bien là. Sa voix était usée, et tous firent silence lorsqu'elle commença à parler.

— La nuit de Kupala, la fleur de fougère éclot. Et seulement cette nuit-là, elle exauce tous les vœux de celui ou celle qui la

trouve. Alors ouvrez l'œil... et choisissez bien vos vœux !

Un sourire espiègle retroussa ses lèvres et son visage parcheminé de rides frémit. Les histoires locales racontaient qu'étant jeune, Iekatarina avait trouvé la fameuse fleur, et qu'elle lui avait réclamé l'oiseau de feu. Jaloux de la beauté de son plumage, les dieux auraient alors envoyé la malheureuse dans un monde de perpétuel hiver, et Morozko, le Démon du Gel, l'en aurait sauvée avant de l'épouser. Bien sûr, personne n'y croyait vraiment, mais lorsqu'elle était enfant, Yulia avait adoré toutes ces histoires.

Pendant que Yulia se remémorait ces vieux souvenirs, la vieille venait de brandir un mouchoir blanc, et tous se tinrent prêts à courir. Les femmes avaient relevé le bas de leur robe ou de leur jupe, les hommes tenaient leurs couronnes d'une main. Et ce fut une joyeuse bousculade teintée d'éclats de rire qui sonna le départ, tandis que tous se dispersèrent sous les frondaisons.

La Lune était haute, aucun nuage ne venait la dissimuler. La forêt paraissait illuminée d'argent, et des couples s'étaient déjà formés, tandis que des jeunes gens s'étaient pris par la main pour ne pas se perdre l'un l'autre. Si plus personne ne croyait vraiment au folklore, la cavalcade de Kupala demeurait toutefois une nuit très romantique pour déclarer sa flamme à l'élu de son cœur, et de jeunes hommes commençaient déjà à s'agenouiller aux pieds de leurs belles. Tous arrivaient célibataires, beaucoup repartaient en couple. Quitte à refréner leur amour quelques semaines, quelques mois, afin de s'offrir la plus belle des déclarations.

Mais Yulia était venue seule, et elle ne se faisait guère d'illusions non plus sur l'issue de cette soirée. Entre ses études et son petit boulot dans un restaurant traditionnel de Moscou, elle n'avait pas de temps à accorder à qui que ce soit. Même sa colocataire la surnommait « la fantôme » ! Et dans la mesure où trouver l'amour n'était pas ce qu'elle recherchait, ce fut en souriant qu'elle progressa entre les troncs clairs des bouleaux. De nombreuses

fougères jonchaient le sol, mais bien entendu, nulle trace de fleur. Les seuls scintillements étaient ceux de l'eau du Lac Nero, et la jeune femme effectua un large tour avant d'en rejoindre le bord un peu plus loin.

L'air sentait bon l'été, et d'une main, elle s'assura que l'eau était douce avant de retirer ses sandales pour y plonger ses pieds. Assise dans l'herbe, elle se laissa bientôt tomber en arrière pour s'allonger, les mains croisées sous sa nuque, tandis que son regard s'abîmait dans la voûte étoilée. Avec la pollution, les étoiles n'étaient guère visibles depuis Moscou, et l'air était quelque fois irrespirable. La campagne lui avait manqué. Le bon temps aussi.

Un peu plus loin, des clapotis se firent entendre et Yulia se releva sur un coude. Si jamais un couple décidait de passer un agréable moment ici, elle préférerait encore qu'il puisse la voir tout de suite, pour éviter tout moment gênant. Mais aucun couple n'apparut et la jeune femme s'allongea à nouveau, laissant son esprit dériver. Dans son imagination, elle était Vassilissa-la-très-belle, la tsarine capable de tisser les étoiles elle-même.

Dans l'eau, une ondée frôla ses orteils, et elle sursauta légèrement avant de recommencer à battre doucement des pieds. Bon nombre de gardons devaient nager dans le lac, mais lorsqu'elle sentit des gouttes tomber le long de ses jambes, elle se redressa aussitôt pour tomber nez à nez avec une Roussalka qui la surplombait tout en l'observant. Naïade slave bien connue des contes, cette créature n'existait pas... et pourtant elle était bel et bien là ! Ses longs cheveux verts ondulaient constamment, parsemés de gouttes d'eau qui venaient tremper sa robe, et sa peau bleutée était fraîche à son contact. Selon les légendes, elles emmenaient les humains au fond des lacs pour les noyer, et malgré son incrédulité, Yulia s'était figée. Interdite. Légèrement tremblante.

S'agissait-il d'une mauvaise plaisanterie orchestrée par sa cousine ?

Si c'était le cas, alors ce costume méritait amplement sa place dans un film hollywoodien...

— Ne crains rien, je ne compte pas te noyer.

Sa voix était semblable au bruit de l'eau dévalant le long des galets des petits ruisseaux de montagne. L'une de ses mains se leva pour se poser sur la couronne de fleurs et jouer avec les petits boutons jaunes et bleus.

— Comment se nomment ces fleurs ?

— Je... n'en sais rien, à vrai dire.

La jeune femme avait hésité, toujours incertaine de ce qui se passait. Plaisanterie ou hallucination ? Bien que des bouteilles d'hydromel et de kvas aient été amenées, Yulia n'avait pas bu d'alcool parce qu'elle savait le tenir assez mal. Alors...

Un rire s'éleva de la créature, et la Roussalka se laissa tomber à côté de Yulia tout en lui dérobant sa couronne au passage. Ses fleurs paraissaient la fasciner.

— Je suis réelle. Ni une plaisanterie ni une hallucination, même si je ne suis pas sûre de ce que signifie réellement le second mot. Eh oui, je peux lire dans ton esprit, je suis une fée après tout !

Dit comme ça, ça paraissait presque logique. La jeune femme s'assit alors en tailleur pour pouvoir mieux la contempler. Ses cheveux remuaient comme s'ils étaient vivants, et de délicates vagues parcouraient sans cesse son épiderme. Ses yeux noirs luisaient comme des billes d'onyx, et ses longs doigts dénouaient les fleurs pour les libérer de l'arceau de bois.

— Si tu ne veux pas me noyer, pourquoi tu es là ?

Sur la poitrine de la belle créature, les fleurs s'accumulaient au fur et à mesure qu'elle les enlevait, et son sourire se fit mutin tandis qu'elle riva son regard dans celui de Yulia. Elle avait ce même petit quelque chose espiègle que Iekatarina, la vieille du

village.

— Tu ne connais pas Kupala et ses traditions ? La cavalcade des célibataires dans les bois pour trouver l'amour ?

— Pour trouver la fleur de fougère, tu veux dire ?

— La fleur de fougère n'existe pas.

Un nouveau rire amusé lui échappa, et elle lui projeta quelques gouttes d'eau au visage. La perplexité devait se lire chez la jeune femme, parce que la Roussalka s'assit bientôt à son tour. Son nez si près du sien qu'ils se frôlaient presque. Une légère odeur d'eau et de bois émanait d'elle, elle lui rappelait l'odeur de la pluie.

— Pétrichor.

— Quoi ?

— L'odeur de la pluie, ça s'appelle le pétrichor !

Yulia ne connaissait même pas ce mot, mais elle acquiesça doucement de la tête. Leurs nez s'effleurèrent. Pétrichor... le nom lui allait bien. Cette pensée captée tira un nouveau sourire à la Roussalka. Elle murmura d'ailleurs un « merci » qui se perdit dans la brise d'été, et ses doigts vinrent glisser dans la chevelure rousse de la jeune femme. Quelques gouttes perlèrent dans ces flammes ébouriffées, et une paire de lèvres fraîches comme la rosée se déposèrent sur celles de Yulia avec douceur.

Ce n'était pas réel. Ce n'était pas possible.

— Si ce n'est pas réel, alors enlève ta robe et viens dans l'eau avec moi. Tu connais les mythes anciens, non ? Par certaines nuits, les Roussalka s'amourachent d'un humain et l'emmènent dans le fond d'un lac pour l'aimer, avant de le ramener à la surface.

Oui, elle connaissait effectivement la légende. Elle n'y croyait pas, mais elle n'en était plus vraiment sûre non plus. Si c'était un

rêve, alors c'était un joli rêve.

Doucement, les mains de Yulia se posèrent alors sur les joues de Pétrichor, et leurs lèvres se rencontrèrent à nouveau. Se mêlèrent dans une ondée agréable. Ce n'était pas réel, alors pourquoi se poser des questions ? Pourquoi hésiter ?

Toujours si proches l'une de l'autre, la jeune femme fit alors glisser les bretelles de sa robe blanche, et elle se contorsionna un instant pour la faire glisser le long de ses jambes. Seulement en culotte, elle frissonna sous la brise, et la main de la Roussalka s'empara délicatement de la sienne afin de l'emmener dans le lac à sa suite. L'eau était douce, les gardons nageaient tout autour d'elles. Plus elles s'éloignaient du bord, plus Yulia serrait la main de Pétrichor dans la sienne.

— Ne t'inquiète pas, tu peux respirer sous l'eau, tant que tu restes près de moi.

Et comme pour prouver ses dires, la naïade se laissa glisser pour avoir de l'eau jusqu'à la limite de ses yeux noirs, et Yulia fit de même après quelques secondes d'hésitation. Bouche grande ouverte, prête à happer l'air si jamais elle se noyait. Mais elle ne se noya pas. L'eau était aussi respirable que l'air, et les deux corps se lovèrent bientôt l'un contre l'autre, tandis qu'elles rejoignirent le fond du lac au gré de ces baisers et de ces caresses sans fin...

Lorsque Yulia ouvrit les yeux quelques heures plus tard, elle se rendit compte qu'elle avait dû s'endormir. Elle était allongée au bord de l'eau, sa robe mouillée par endroits. Elle avait rêvé. La douce ambiance de Kupala l'avait sans doute replongée dans l'atmosphère onirique des contes de sa jeunesse. Et ce, même si l'impression de fraîcheur qui planait sur ses lèvres semblait lui susurrer le contraire.

L'éveil

Mélanie Dufresne

Je regrettais d'être venue.

La foule était compacte et la sueur faisait coller mon chandail à ma peau. Le soleil avait commencé à baisser vers l'horizon, mais l'asphalte retenait encore sa chaleur. Je tendis le cou pour mieux voir les deux femmes qui exécutaient une danse traditionnelle. Leur chorégraphie était parfaitement exécutée et les franges de leurs costumes voletaient dans les airs. Les tambours battaient le rythme et mon cœur semblait déterminé à suivre la mesure.

Je tournai la tête dans l'espoir de voir un endroit plus dégagé. La Journée des Premières Nations avait attiré énormément de gens et les rues de Limoilou étaient bondées. Lorsqu'on m'avait invitée, j'avais espéré avoir l'occasion de discuter avec des gens dans la même situation que moi. Je m'étais plutôt retrouvée à errer seule d'un kiosque à l'autre à sourire à des inconnus.

La chaleur eut finalement raison de ma volonté. Je pivotai sur moi-même et me glissai entre les spectateurs pour sortir de l'attroupement. Une fois sur le trottoir, je lançai un regard à la ronde pour repérer Annick. Je l'avais vue pour la dernière fois au kiosque sur la médecine naturelle. Nous nous étions rencontrées lors d'un cours de langue atikamekw¹. Notre première discussion avait été fort intéressante et j'avais naturellement accepté son invitation. Mais au milieu de cette foule sous le soleil de début d'été, je me demandais ce qui m'avait fait croire que ce serait une bonne idée.

¹ Les Atikamekw sont un des 11 peuples autochtones sur le territoire du Québec au Canada appartenant à la famille linguistique algonquienne.

Mon regard s'attarda sur les boutiques plus loin et je reconnus la façade d'une crèmerie. Un sundae me semblait infiniment plus réconfortant que de continuer à attendre que mes capacités

sociales me sauvent. J'allais pivoter lorsqu'un éclat de voix retint mon attention. Un peu plus loin, Annick se dirigeait vers moi avec une jeune femme à ses côtés. Contrairement à Annick et moi, celle-ci n'avait pas les traits caractéristiques des Premières Nations. Ses longs cheveux auburn étaient attachés en une haute queue de cheval et ses yeux étaient d'un bleu limpide.

Elle ne sortait pas vraiment du lot; la plupart des participants partageaient ses traits caucasiens. Pour ma part, j'avais été abordée par des passants qui croyaient que je faisais partie de l'organisation. Si ça ne me dérangeait pas vraiment, c'était quand même étrange. Annick me sourit et invita son amie à me tendre la main.

— Ellie, je te présente Lou Ann.

Je pris sa main avec un sourire crispé. Une lueur amusée passa dans son regard et elle me relâcha sans s'en formaliser.

— J'avais promis à Lou Ann de passer du temps avec elle, mais il y a eu quelques imprévus.

Elle tourna la tête vers moi avec un sourire d'excuse.

— Ce n'est pas bien grave, lui mentis-je.

— Que diriez-vous de faire connaissance d'ici à la fin des activités ? Nous pourrions ensuite poursuivre la soirée en privé.

Elle haussa un sourcil, faisant sans doute référence à la réelle raison de son invitation. Je n'avais aucune envie de rester ici plus longtemps que nécessaire, mais la curiosité de connaître le dénouement de la soirée ne me lâchait pas. Je pinçai les lèvres et acquiesçai. Ellie m'offrit un sourire encourageant et Annick s'éloigna après un salut de la main.

Je détaillai Ellie de la tête aux pieds. Elle ressemblait beaucoup à ma mère adoptive, avec une peau pâle qui brûle facilement au soleil. Mon père adoptif avait une coloration un peu plus foncée,

avec des cheveux bruns, mais lui aussi avait un teint indéniablement caucasien. Il n'y avait jamais eu de doute sur le fait que je ne partageais pas de lien de sang avec eux. Je tentai de masquer mon soupir et fis un tour d'horizon. Ellie pointa les danseurs sur l'aire gazonnée.

— As-tu regardé la danse ?

— On peut y retourner si tu veux.

Elle secoua la tête et pointa les kiosques plus loin sur la rue.

— Marchons un peu.

Le silence s'installa et je fis mine d'observer la foule. En réalité, mes parents n'avaient jamais été des adeptes de festival ou de grand rassemblement et j'y avais rarement pris part. Soit je partageais leur aversion, soit c'était un goût à acquérir. Mon regard se portait constamment sur l'extrémité de la rue, là où une auto-patrouille barrait le passage pour la transformer en allée piétonnière.

— Est-ce que c'est la première fois que tu assistes à la Journée des Premières Nations ? demanda Ellie.

Je lui envoyai un regard circonspect. Son sourire était neutre et je ne pouvais pas deviner ses pensées.

— Oui, Annick m'a suggéré de venir. Et toi ?

Elle secoua la tête.

— L'événement a été annulé l'an passé, mais je suis venue à l'édition précédente avec mon frère adoptif.

Je m'arrêtai net dans mon élan et Ellie fit quelques pas avant de s'immobiliser. Elle se tourna vers moi avec un haussement de sourcil interrogateur. Ce n'était pas parce qu'elle avait un frère adoptif qu'elle était une enfant adoptée elle-même. Je me remis à marcher et m'éclaircis la gorge pour masquer ma surprise.

— Famille reconstituée ?

J'avais trop souvent pensé que d'autres avaient vécu une situation similaire à la mienne. C'était fou comme les gens n'utilisaient pas les bons termes pour désigner leur réalité. Elle secoua la tête.

— Non, mes parents sont morts quand j'avais cinq ans. Les parents de Bastien m'ont prise en charge.

— Je suis désolée.

Elle agita une main entre nous.

— Ne le sois pas. J'ai été choyée, je le suis encore.

Après une dizaine de pas, je me décidai finalement à parler.

— J'ai aussi été adoptée. Quand ils ont ouvert les registres d'adoption en 2018, j'étais convaincue de pouvoir renouer avec ma mère. Mais elle est morte il y a quelques années.

— C'est comme la perdre une deuxième fois, non ? Je suis désolée pour toi. As-tu rencontré Annick durant tes recherches ?

— Non, nous nous sommes rencontrées tout récemment.

Ellie s'arrêta devant une vitrine et se tourna pour inspecter le commerce. Nous étions devant la crèmerie que j'avais remarquée un peu plus tôt. Elle haussa un sourcil et je lui répondis d'un sourire. Elle tira sur la porte et me fit signe de la précéder. L'air climatisé me fouetta le visage et je soupirai de soulagement. Une famille de quatre terminait de donner sa commande au comptoir. Je fis mine d'étudier le menu, mais je savais déjà que je prendrais un sundae au chocolat.

— As-tu rencontré Camille, la fille d'Annick ? demanda Ellie.

Je secouai la tête et elle me sourit.

— C'est une petite fille adorable, mais si tu la laisses faire, elle va

te mener par le bout du nez.

Plusieurs questions me vinrent, mais je n'osais pas les poser dans un endroit public. Et j'ignorais à quel point Ellie était au courant de la réelle nature d'Annick. Je pinçai les lèvres et avançai lorsque le commis me fit signe. Son cornet en main, Ellie pointa un espace de pique-nique avec des tables et des bancs installés en demi-cercle. Un père avec une poussette et un jeune enfant s'y trouvait, mais les autres bancs étaient libres.

Ellie traversa la rue en zigzaguant entre les passants et prit place. L'endroit se dégagait comme la foule se séparait, soit pour quitter l'événement, soit pour rejoindre la grande place. Je suivis Ellie et m'assis avec un soupir de soulagement. Les rassemblements, ce n'était visiblement pas mon truc. Je pris quelques bouchées avant de poursuivre notre discussion.

— Alors Annick nous a présentées dans l'espoir que nos circonstances communes nous permettent de connecter plus facilement.

Sourcils froncés, elle m'envoya un regard de réprimande et avala sa bouchée.

— Je déteste être définie par mon statut.

Je haussai les épaules.

— Toute ma vie, on m'a jugée sur mon apparence physique.

J'avais arrêté de demander aux gens de ne pas m'appeler Pocahontas. Ça n'arrivait que rarement ces jours-ci, mais à l'école secondaire, ça avait été incessant. Ellie retroussa le nez.

— Je ne peux pas vraiment imaginer ça, mais je sais ce que c'est que d'être jugée pour le manque de ressemblance avec ses parents.

Je cachai ma grimace derrière une bouchée de crème glacée.

— Et puis, si nous sommes orphelines toutes les deux, nous sommes quand même très différentes.

Elle fit une pause et attendit que je me tourne vers elle. Je haussai un sourcil devant tant de suspense. Elle se pencha vers moi et chuchota.

— Je suis une simple humaine, alors que tu es une Shaman.

Mon dos se raidit instinctivement. Ses yeux suivirent le mouvement et elle haussa un sourcil, comme pour me mettre au défi de le nier. Voyant que je ne réagissais pas, elle reporta son attention sur son cornet. Je lançai un regard à la ronde, mais le père était trop occupé par ses enfants pour nous avoir entendues. Et les bruits en provenance de la place principale étaient assez forts pour que les passants ne nous portent pas la moindre attention.

J'avais envie de lui demander comment elle le savait, mais la réponse était évidente. Annick le lui avait dit. Un pincement à la poitrine me prit par surprise. Je ne me serais pas attendue à ce sentiment de trahison pour autant. Je connaissais à peine Annick. Mais j'avais cru pouvoir lui faire confiance. Ellie m'observait, la tête inclinée sur le côté. Le rouge me monta aux joues et je m'éclaircis la gorge.

— Comment une simple humaine a-t-elle été mise dans le secret ?

Je clignai des yeux à l'agressivité dans mon propre ton. Ellie pinça les lèvres et détourna le regard. Je regrettai immédiatement mes paroles, mais elle me répondit avant que je puisse m'excuser.

— Des loups-garous bestiaux.

— Des quoi ?

Elle frotta sa main libre sur son pantalon, pour l'essuyer même si elle était propre. Ça ressemblait à un tic nerveux.

— Comme dans les légendes. Des hommes qui se transforment en loup. Il y en a deux sortes. Ceux dont la condition est héréditaire et ceux qui sont maudits. Les deuxièmes ont tendance à perdre contrôle et à massacrer tout le monde.

J'ouvris de grands yeux lorsque mes neurones décidèrent enfin de fonctionner. J'avalai péniblement ma bouchée de crème glacée.

— Tes parents ?

Elle acquiesça, le regard fixé sur l'autre extrémité de la rue.

— Ce sont les Faoladh, des loups-garous héréditaires d'origine irlandaise, qui m'ont recueillie.

Je restai silencieuse quelques instants. Elle avait passé sa vie avec des créatures semblables à celles qui lui avaient arraché sa famille. Je secouai la tête avec un rire dérisoire.

— Et moi qui pensais que j'avais tiré le gros lot, d'être élevée par des catholiques super pratiquants, alors que c'est l'Église qui a opprimé les peuples autochtones tout ce temps.

Ellie retroussa le nez et chiffonna sa serviette jetable après avoir pris la dernière bouchée de son cornet.

— Je connais personnellement des démons et laisse-moi te dire que l'Église est vraiment à côté de la plaque.

Je me contentai de grogner. Ce que j'avais appris ces derniers mois sur l'histoire des Premières Nations remettait en perspective bien des enseignements de mes parents adoptifs. Le soleil s'approchait de la ligne d'horizon et la journée la plus longue de l'année allait toucher à sa fin pour laisser place à la nuit la plus courte. L'air s'était rafraîchi et je retins un frisson.

— Des démons et des loups-garous.

Je secouai la tête, incertaine de vouloir poursuivre sur la voie

dans laquelle je m'étais lancée en venant ici aujourd'hui.

— Ça et plus, dit Ellie. Annick me dit que tu as découvert tes facultés récemment.

Je hochai la tête. Des manifestations étranges s'étaient multipliées au cours de la dernière année. J'avais décidé d'investiguer du côté de mon héritage biologique et culturel, chose que je n'avais jamais faite. Mes parents m'avaient encouragée à aller de l'avant. Ils ne s'attendaient certainement pas à ce que je découvre que je faisais partie d'une caste aux pouvoirs surnaturels.

— Il y a eu plusieurs incidents faciles à ignorer. Mais la goutte qui a fait déborder le vase a été pendant un laboratoire de science organique. Ça a faussé tous les résultats de mes expériences et celles des tables voisines. Après, je me suis dit que j'avais besoin de réponses. Mon père travaille dans le domaine de la recherche biomédicale. Il m'a suggéré de commencer par établir si cette condition était héréditaire ou environnementale.

Ellie étouffa un rire amusé derrière sa main. Je fronçai les sourcils, mais elle se contenta de se lever et de me faire signe de la suivre.

— Ah, les gens de sciences dures, toujours à chercher les preuves.

— Où est le mal ?

Elle haussa les épaules avec un sourire, devant mon air offensé.

— Je termine mon bac en anthropologie. Tout ne s'explique pas par la biologie.

Je relevai le nez avec une fausse supériorité.

— Quelle est la valeur d'une conclusion obtenue par une méthode qui manque de rigueur ? demandai-je en grimaçant et en enfonçant mes mains dans mes poches.

— Alors, dis-moi. À quelles conclusions ta rigoureuse méthode d'analyse t'a-t-elle menée ?

Je soupirai et ressentis le poids de mes questionnements sur mes épaules.

— Je ne comprends plus grand-chose. J'en suis même rendue à me dire que les sciences molles seraient la meilleure voie.

Ellie renifla, mais ne passa pas de commentaire, aussi je poursuivis.

— L'existence des créatures surnaturelles a parfois été discutée chez nous, mais mes parents ont toujours pensé que c'était impossible. Et si leur existence devait être prouvée, ces monstres seraient l'incarnation du Mal. Mais quand on écoute les histoires de pensionnat, on est en droit de se demander qui sont les monstres.

Nous avançons lentement, mais nous étions presque rendues au bout de la rue où les barrières marquaient la fin de la zone réservée aux piétons. Ellie s'éclaircit la gorge et prit la parole.

— Les monstres ne sont pas toujours ceux qui en ont l'apparence. J'ai perdu une bonne part de mon histoire avec la mort de mes parents. Mes tuteurs ont fait ce qu'ils ont pu pour récupérer quelques souvenirs de la maison familiale, mais je n'ai personne pour me raconter leur origine.

J'acquiesçai.

— C'est comme regarder des données sans savoir comment les interpréter.

L'expression lugubre d'Ellie s'éclaira et un sourire étira ses lèvres.

— As-tu décidé d'expliquer la magie par la science ?

Je retroussai le nez, bien consciente qu'elle se moquait de ma formation scientifique.

— J'imagine que je vais devoir classer tout ça sous « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ».

Elle hocha la tête et s'arrêta sur le trottoir avant de sortir son téléphone.

— Ça te sauvera bien des maux de tête.

Elle pianota un message et releva la tête vers moi.

— On pourrait se rendre tout de suite au lieu de rassemblement pour ce soir. Ma voiture est de ce côté, si tu as besoin d'un lift.

Je me figeai au rappel du réel objectif de la journée. La compagnie d'Ellie était très agréable et elle m'avait fait oublier mon malaise. J'avais envie de l'accuser de m'avoir distraite à cette fin, mais j'avais l'impression que sa nature tranquille aurait eu cet effet, qu'elle le veuille ou non. En présence d'Annick aussi, j'avais tendance à ouvrir mes œillères. J'inspirai profondément et reportai mon attention sur ma nouvelle amie. Elle attendait, le visage neutre, avec une position détendue.

— J'ai l'impression d'être le renard et toi, le Petit Prince.

Un sourire fendit son visage et une lueur espiègle traversa son regard.

— J'ai amadoué des créatures bien plus rébarbatives.

Elle reprit une expression sérieuse.

— Tu devrais donner une chance aux Shamans. Ce sont des êtres humains, et à ce titre, ils ne sont pas plus parfaits que les autres. Mais ce sont des bonnes personnes et je crois que tu as autant à y gagner qu'eux.

Je hochai la tête lentement. Ellie se pencha vers moi avec un sourire conspirateur.

— Appelle ça de la collecte de données, si ça te fait plaisir, dit-elle.

J'éclatai de rire et lui fis signe de montrer le chemin vers sa voiture.

Lorsqu'Ellie prit la direction de l'autoroute 73, direction nord, je lui lançai un coup d'œil curieux.

— Je croyais qu'on allait sur la réserve.

Elle secoua la tête.

— Si tous les Shamans sont des autochtones, tous les autochtones ne sont pas des Shamans. Beaucoup de leurs activités se passent avec l'ensemble de la communauté, mais celle de ce soir sera plus restreinte.

Je fronçai les sourcils et la pointai du doigt.

— Tu n'es pas une Shaman, mais tu as été invitée à y participer.

Elle hocha la tête avec un sourire en coin.

— Je ne suis qu'une simple humaine, mais on m'a offert le titre d'émissaire du nouveau régime. Les créatures surnaturelles nord-américaines ont obtenu leur indépendance de la tête dirigeante en Europe, mais il reste que les surnaturels sont divisés en deux : la Faction et les Clans.

— Les clans de la Nation wendat ?

Ellie secoua la tête et prit la sortie en direction du chemin des Frères-Wright. Le soleil avait disparu derrière les trois sommets de la station touristique de Stoneham. Les pistes de ski se devinaient aux changements de tons de vert sur les pentes. Le mont Wright était devant nous, avec son sommet tout en conifères plus foncés et les feuillus vert tendre qui recouvraient ses flancs.

— Pas dans ce cas-ci. Les Clans incluent les Shamans, les Faoladh, les monstres lacustres, les animaux-esprit et, depuis peu, les vampires. Les Faes vont finir par se ranger de notre côté,

mais ils font encore des difficultés. La Faction désigne ceux qui sont restés fidèles à la lignée du Roi-Mage.

J'ouvris de grands yeux. J'étais effrayée à l'idée d'apprivoiser mes pouvoirs et d'apprendre à connaître les Shamans, alors que cette fille était prête à prendre tout ce petit monde de front. Soit elle n'avait pas froid aux yeux, soit elle ne m'avait pas tout dit.

— Et quel est le rôle d'un émissaire ?

Elle fit une grimace et ralentit devant le panneau de bienvenue au parc du mont Wright. Le bruit du gravier sous les pneus l'obligea à parler plus fort.

— Ce n'est pas encore très clair. Mais j'ai été jumelée avec une créature que les autres craignent. On me dit que je dois servir de tampon pour éviter les accès de violence. C'est aussi une façon de me permettre de jouer le rôle de taupe en plein jour.

— Trop occupé par le gros méchant loup pour voir l'attaque du vilain chaperon rouge ?

Elle stationna la voiture et se tourna vers moi avec un grand sourire.

— Exact. Récemment, les Shamans ont eu une dispute avec les mages. Mon... collègue et moi allons devoir arbitrer le différend. Annick a pensé que ce serait bien que je me familiarise avec leur réalité avant.

Elle ouvrit la porte et je suivis. Dans le coffre de la voiture, elle récupéra une lampe frontale qu'elle ajusta sur sa tête. Elle me tendit un fanal à lumière Del et je clignai des yeux pour les ajuster à la force du halo. Elle sortit aussi une couverture de plaid et pointa l'arche de bois qui signalait la tête des sentiers.

Au-dessus de nous, les étoiles avaient commencé à faire leur apparition. Le bruit des voitures sur l'autoroute diminuait au fur et à mesure que nous avancions dans le bois. La lueur des derniers

lampadaires s'estompa et la noirceur de la forêt nous entoura.

Ellie pointa la fourche vers la droite en direction du sentier de la Forêt ancienne. Le gravier crissait sous nos pas, accompagnés du chant grave des ouaouarons et celui plus aigu des cigales. Alors que nous approchions un cours d'eau, elle me fit signe de la suivre. Elle quitta le sentier balisé pour longer la berge. J'allais lui demander si elle ne s'était pas perdue lorsque je remarquai de la lumière et du mouvement. Ellie ferma sa lampe frontale et suivit les ombres entre les branches pour arriver à une clairière.

Un espace avait été dégagé pour accommoder un rond de feu et plusieurs bancs avaient été placés de part et d'autre. Quatre personnes étaient assises autour d'un tambour et frappaient, soit de la main ou à l'aide d'une mailloche, tout en vocalisant. Le chant ne semblait pas avoir de paroles discernables, ou alors mes connaissances langagières n'étaient pas encore assez bonnes pour les distinguer. À notre arrivée, une femme s'avança vers nous avec un sourire.

— Kwei² ! Ellie, je suis contente de te revoir. Et tu dois être Lou Ann. Je m'appelle Emilie.

2 Bonjour !

Sa chemise beige était ornée de triangles brodés et elle portait plusieurs breloques décorées de plumes. La lueur du feu donnait une teinte bronze à sa peau et ses cheveux noirs lui arrivaient aux épaules. Ellie lui rendit son sourire.

— J'avais très hâte à ce soir. Est-ce qu'on est en retard ?

Emilie secoua la tête.

— Il n'y a pas de début officiel. Venez nous rejoindre, Grand-père pourra vous montrer le rituel de purification.

Elle nous guida jusqu'au feu et nous présenta Grand-père. Malgré le surnom, il se leva avec aisance et nous tendit la main avec un sourire. Les pattes-d'oie aux coins de ses yeux étaient

prononcées et quelques mèches grises striaient ses cheveux, mais c'étaient ses seuls signes de vieillesse.

— Camille m'a beaucoup parlé de toi, Ellie.

— C'est réciproque.

Les deux échangèrent un sourire amusé puis il se tourna vers moi.

— Lou Ann, je suis content que tu aies accepté notre invitation ce soir.

Il nous fit signe de le rejoindre et pointa un bol en bois.

— On commence par la purification du cœur et de l'esprit. Pour une soirée comme celle-ci, il est important de laisser derrière nous les frustrations du quotidien ou les rancœurs persistantes. Vous trouverez des solutions à vos soucis bien plus facilement ainsi.

Il s'agenouilla au sol sur une large couverture tissée. Ellie suivit le mouvement et je déposai mon fanal avant de l'imiter. Grand-père ouvrit un contenant et en sortit un paquet d'herbes.

— Voici les herbes sacrées. C'est un mélange de foin d'odeur, de cèdre, de sauge et de tabac. Les quatre éléments y sont représentés, autant par le choix des quatre herbes, que par le rituel lui-même. Les herbes représentent la terre; on place de l'eau dans le fond du bol; le brûlage fait référence au feu, évidemment; et la fumée rappelle l'air.

Je me penchai pour observer le contenu du bol, tandis qu'Ellie pointait le pendentif au cou de l'homme.

— Quatre. Comme pour la roue médicinale, avec les quatre directions.

Il acquiesça avec un sourire.

— Ehe³. Nous voyagerons autour de la roue plus tard.

3 Oui.

Il plaça les herbes dans le bol en bois avant de se relever et de se diriger vers le rond de feu. Un bruit de clapotis accompagna son mouvement. Il se pencha et attrapa une paire de longues pinces en fer qu'il utilisa pour soulever un tison jusqu'au bol. Il agita une main et souffla pour attiser les flammes. Lorsque la fumée s'éleva avec constance, il remit le tison à sa place et revint se placer devant nous.

Une odeur sucrée rappelant celle de la vanille me parvint. Grand-père se pencha au-dessus du bol et mit ses mains en coupe pour y recueillir la fumée. Il l'envoya ensuite sur son visage et ses bras en prononçant des paroles à voix basse. Il leva le bol et poussa la fumée vers nous avec des gestes de haut en bas.

Je ne comprenais que quelques mots de sa litanie, mais je sentis la tension dans mes épaules se relâcher. Par les bribes qui m'étaient compréhensibles, je compris qu'il nous souhaitait d'être qui nous étions réellement, et non qui nous aurions voulu être. Je respirai un peu plus profondément et fermai les yeux.

Je pouvais entendre chuchoter plus loin, mais je n'avais pas envie de bouger. Le vent me caressait le visage et je pouvais sentir la vie de la forêt tout autour de moi. Un mulot s'agita tout près et courut d'un buisson à l'autre pour éviter d'attirer l'attention du hibou dans les hautes branches. Quelques chauves-souris virevoltèrent dans l'obscurité au-dessus du cours d'eau pour attraper des moustiques. Quelqu'un marchait dans nos traces et approchait du feu. Alors que j'essayais d'identifier le nouvel arrivant, je sentis un courant chaud me frôler, comme si un chat se frottait contre mon flanc. Quelque chose me dit que c'était Annick.

J'ouvris les yeux, le cœur battant la chamade. Ce n'était pas normal. Je n'aurais jamais dû être capable de ressentir toutes ces choses. La logique dictait que je ne pouvais pas percevoir au-delà de mes cinq sens. Grand-père me regardait avec un sourire en

coin et je détournai la tête pour voir Annick se diriger vers nous. J'avalai péniblement et agitai les doigts pour chasser ma nervosité. Arrivée à notre hauteur, elle salua Grand-père et s'assit sur un des coins de la couverture.

— Comment avez-vous trouvé votre journée ?

Ellie lui sourit.

— C'était très intéressant. J'ai bien aimé les histoires du conteur.

Annick se tourna vers moi et haussa les sourcils en attente de ma réponse. Je hochai la tête.

— Oui, c'était intéressant.

Elle plissa les yeux et inclina la tête. Je m'éclaircis la gorge devant l'intensité de son regard. Je n'étais pas près de lui révéler le fond de ma pensée. Elle secoua la tête avec un sourire amusé.

— Pas une fan des foules ?

Ellie dissimula son sourire derrière sa main et je pinçai les lèvres.

— Ça faisait beaucoup de choses à voir en même temps, concédai-je.

Grand-père eut un rire grave et secoua une main.

— Ne t'en fais pas. Je ne supporte pas non plus.

Annick soupira avec exagération.

— C'est quand même important de parler de notre culture et d'informer le public. Le reste de la soirée sera très différent.

Elle pointa les trois jeunes assis en tailleur autour d'Emilie.

— On souligne le passage des jeunes. Grand-père s'est dit que ce serait à propos pour vous deux aussi, même si vous avez passé l'âge.

Ellie se pencha vers moi et chuchota.

— Je ne suis pas si vieille...

Je combattis mon sourire, mais Grand-père haussa un sourcil ironique. Annick poursuivit sans faire attention à leurs facéties.

— Il y a quatre clans à Wendake : ceux du Chevreuil, du Loup, de l'Ours et de la Tortue.

Grand-père me pointa.

— Normalement, c'est ton ascendance familiale qui décide de ton clan. Mais dans le cas des Shamans, il nous arrive d'être appelés vers un autre clan.

Annick acquiesça et reprit.

— Et dans ton cas, Ellie, ce sera à titre honoraire, mais ça en dira plus long sur la façon dont tu interagis avec ton environnement.

Cette dernière acquiesça avec une expression sereine. J'étais perplexe de ne pas être celle qui était en marge des autres, pour une fois. La sensation était bien étrange. Je m'attendais à ce qu'Annick me demande de partir à tout moment. Ils finiraient par se rendre compte que je n'étais pas réellement une Shaman. Ou peut-être qu'après la soirée, ils m'annonceraient que je ne serais jamais une bonne Shaman. Je croisai les bras autour de ma poitrine pour essayer de contenir mon cœur qui voulait en sortir.

Grand-père m'observait en silence et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il voyait clair en moi. Il devait savoir que je n'étais rien de tout ce qu'il espérait. Il se tourna vers Annick.

— Je crois qu'un peu de réflexion sous les arbres leur fera du bien.

Elle sourcilla, mais acquiesça avant de se relever.

— Venez, on va vous trouver un coin tranquille.

Le faisceau de la lampe d'Annick s'éloigna entre les branches et je reportai mon attention vers le trou entre les frondaisons. Elle nous avait demandé de laisser nos cellulaires et nos lampes près du feu. Ellie était à quelques mètres sur ma gauche, près d'une grosse roche à moitié plate. J'avais trouvé un coin recouvert de feuilles mortes et de mousse pour m'étendre.

Annick nous avait dit de faire le vide et de nous imprégner de la vie ambiante. Si nous parvenions à calmer notre esprit, notre animal-totem nous enverrait peut-être un signe. Je soupirai en changeant de position. Je croisai les mains sur mon ventre et tournai la tête pour repérer la constellation du Chasseur avec sa forme de sablier facile à reconnaître. Je devrais faire un effort pour apprendre les constellations autochtones, même si je n'avais jamais eu beaucoup de succès avec les autres.

Un craquement me fit tourner la tête. Je pouvais difficilement croire qu'Ellie parvenait à accomplir l'exercice alors qu'elle n'avait rien de tangible à y gagner. D'autant que je doutais que mon animal-totem puisse me contacter, malgré mes dons. Si une telle chose existait. Je me redressai et ramenai les genoux contre ma poitrine. Tout ça était ridicule. Je m'étais laissée amadouer par Ellie et son discours rassurant, puis par les convictions de Grand-père et d'Annick, mais ces histoires ne m'appartenaient pas. J'allais aller au bout de cette soirée, puis, dans quelques jours, je contacterais Annick pour la remercier et lui dire que j'arrêtais mes démarches.

J'inspirai résolument. C'était mieux ainsi. Mes études prenaient déjà assez de temps et je savais que mes parents tenaient à ce que je maintienne mes performances. Les cours de langue étaient déjà une distraction, s'il fallait que j'ajoute les cours de... shamanisme ? J'allais manquer de temps et d'énergie.

Un bruit sur ma droite me fit sursauter. Ça ne pouvait pas être Ellie. Je me tournai vers elle et repérai rapidement sa silhouette

perchée sur sa roche, illuminée par le quartier de lune au-dessus des arbres. Une série de craquements me firent bondir sur mes pieds. Le chuchotement d'Ellie me parvint.

— Qu'est-ce que c'était ?

Je retins mon souffle et tendis l'oreille tout en pivotant sur moi-même. Le sous-bois était si dense que le noir était presque absolu. Le craquement des branches et le murmure des feuilles signalaient le passage du vent. Un chatolement entre deux arbres me fit arrêter. Je plissai les yeux et tentai de distinguer qui ça pouvait bien être. Si c'était Annick, elle avait fait un sacré détour pour arriver de ce côté. Le bruissement des feuilles mortes me signala l'approche d'Ellie. Je me tournai vers elle et pointai l'étrange lueur.

— Est-ce que c'est un chevreuil ?

La silhouette ressemblait effectivement à un animal avec des bois. Un coup de coude dans les côtes ramena mon attention sur Ellie.

— Est-ce que ça pourrait être un animal-totem ? Le Chevreuil est un des clans wendat.

Je retroussai le nez.

— Il n'y a pas de chevreuil en Amérique. Ce sont des cerfs de Virginie.

J'entendis son soupir exaspéré et ne pus retenir mon sourire. La créature se rapprochait et son contour était plus facile à discerner. Son encolure était massive et couverte de longs poils. Ses bois comptaient au moins une dizaine de pointes. Ce qui en faisait bel et bien un cerf. Sa blancheur éthérée le mettait toutefois fermement dans la catégorie du surnaturel. Ou alors c'était un phénomène de bioluminescence dont je n'avais jamais entendu parler. Des petits points lumineux tournoyaient autour de son panache, comme si une armée de lucioles le suivait.

— On devrait aller voir de plus près, chuchota Ellie.

J'acquiesçai, mais elle avait déjà pris les devants.

— Il vaudrait mieux rester dans le sentier pour éviter de se perdre.

Mon avertissement fut vain; elle était déjà partie en direction de l'étrange apparition et je hâtai le pas pour la suivre. Le cerf bifurqua et Ellie le suivit sur une trajectoire parallèle. Plus nous approchions, plus des nuances apparaissaient dans le pelage de l'animal. Certaines parties de son corps étaient plus bleues, d'autres, presque roses, avec quelques touches de turquoise. Les mouvements de ses muscles étaient fascinants et j'accélérai le pas pour le suivre.

Ellie trébucha et je faillis m'affaler sur elle. Je l'attrapai par le poignet pour la relever et ma main rencontra un objet de bois frais. Un courant électrique me traversa et le monde se transforma en un kaléidoscope de lumière. Je la relâchai brusquement et la vision disparut aussitôt. Un vertige m'obligea à poser les mains sur mes genoux, le temps que le monde reprenne sa place.

Je pouvais entendre Ellie respirer comme si elle avait couru un sprint. Elle jura à plusieurs reprises et je relevai les yeux. Elle pointa la Lune qui se trouvait du mauvais côté. Nous étions à flanc de montagne alors que le sentier de la Forêt ancienne était relativement plat. Ce fut à mon tour de jurer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

Nous avions oublié toute commune mesure pour suivre un animal à travers les arbres en pleine nuit. Je n'avais jamais été du genre à agir sur un coup de tête et Ellie, je la croyais d'un naturel plus posé. Je la vis secouer la tête dans l'obscurité.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il a disparu quand tu as touché au bracelet.

Elle leva le poignet et secoua un rang de perles sombres.

— C'est un artéfact Fae qui permet de détecter la magie. Et ce cerf n'avait rien d'un animal. Nous étions sur les traces d'un Fae.

Je sentis mes lèvres s'engourdir alors que le sang quittait mon visage. Je connaissais les protocoles de laboratoire. J'étais excellente pour analyser des résultats de tests, mais quand il s'agissait de ce monde peuplé de créatures étranges, je ne savais absolument pas quoi faire. Ellie dut deviner mon malaise, car elle me tapota l'épaule.

— Ce n'est pas si grave. Si le cerf avait été réellement mal intentionné, il n'aurait pas pu me voir.

Puis je l'entendis marmonner :

— Enfin, je crois.

J'avalai péniblement et mis les mains sur mes hanches. Nous devions sortir de cette forêt à tout prix. Ce cerf, ou ce Fae, avait peut-être réussi à m'envoûter une première fois, mais je n'allais certainement pas attendre qu'il revienne pour terminer ce qu'il avait entamé.

— Je ne sais pas pour toi, mais je n'attendrai pas les secours.

Elle tourna sur elle-même et secoua la tête.

— Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous nous trouvons. On pourrait tourner en rond pendant des heures. À moins que...

J'attendis, mais lorsqu'il devint évident qu'elle ne terminerait pas sa pensée, je la relançai.

— À moins que, quoi ?

Elle s'éclaircit la gorge et se balançait d'un pied à l'autre. L'obscurité masquait ses traits, mais son malaise était palpable. Je n'allais certainement pas aimer sa suggestion.

— J'ai déjà vu Camille appeler des manitous et de petits esprits. Elle le faisait au tout début de son apprentissage. Je me dis que tu devrais être capable de faire pareil.

Je fixai sa silhouette un moment, sans trouver de réponse. Combattre le feu par le feu était une terriblement mauvaise idée. Et après cette expérience, faire appel à mes pouvoirs me semblait la dernière chose à faire.

— Oublie ça, dit-elle. Je pourrais toujours essayer d'appeler Karl.
Je secouai la tête.

— Tu n'as pas ton cellulaire. Et puis, je ne vois pas ce que je pourrais bien demander à un esprit. « Oh pardon, c'est par où la sortie ? »

Elle soupira et écarta les mains.

— Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ?

Ma poitrine se comprima. Ça me coûterait mes convictions. De faire appel de mon plein gré à mes pouvoirs serait l'équivalent de reconnaître que toute cette folie était réelle. Je l'entendis gronder de frustration.

— J'ai un moyen d'appeler à l'aide, dit-elle. C'est juste que... Ça fait presque un an que je me bats pour que les Faoladh et le Windigo me traitent avec respect. J'imagine que je vais devoir me résigner à jouer les demoiselles en détresse.

Son ton était tellement défait que ce fut à mon tour de soupirer. Je fermai les yeux et ramassai mon courage à la petite cuillère.

— Je vais essayer.

Un silence accueillit ma déclaration. Le chant des ouaouarons s'était tu et la nuit était calme, contrairement à moi.

— Es-tu sûre ?

— Non ? Mais comme tu l'as dit, ça ne coûte pas grand-chose d'essayer.

Je pivotai sur moi-même à la recherche d'un endroit où je pourrais m'asseoir. Ellie me pointa un tronc d'arbre tombé un peu plus loin. Je pris place et fermai les yeux. Mes muscles résistèrent et mirent un moment à se relâcher. Je m'attendais presque à ce que mes pouvoirs refusent de répondre à mon appel, après toutes ces occasions où je les avais refoulés.

Je fis de mon mieux pour retrouver le même sentiment qu'après la cérémonie de purification. Finalement, la forêt se mit à résonner à nouveau. C'était comme une énorme harpe, avec autant de cordes qui vibraient au son de la vie. L'une d'elles émettait un son plus profond que les autres et semblait toute proche, comme si l'onde se répercutait juste au-dessus de mon épaule. J'ouvris les yeux et manquai tomber en bas de mon siège improvisé.

Un énorme animal me fixait d'un regard opalescent. Le reste de son corps était semblable à un trou noir, attirant l'obscurité de la forêt autour de lui et la rendant plus claire par contraste. Des touffes de poils sortaient de ses oreilles aux extrémités noires. Son museau était fin et ses yeux étaient plus accentués que ceux d'un loup. Il se déplaça et l'obscurité de son pelage chatoya d'orange et d'ocre. Une longue queue touffue fouetta l'air derrière lui.

Chaque fois qu'il posait une patte au sol, la réalité ondulait, comme si le monde physique et celui des esprits tentaient de se réconcilier. Il posa son arrière-train au sol, sa tête à la hauteur de ma poitrine.

— Wow, dit Ellie à voix basse.

Je lui lançai un rapide coup d'œil pour confirmer que c'était bien le renard-esprit qui avait retenu son attention. Assurément, son regard était posé sur lui. Sa présence aspirait l'air autour de lui et exigeait toute notre attention. Il inclina la tête d'un côté puis de l'autre en nous observant. Sa gueule s'ouvrit en une parodie de

sourire et une voix d'homme se fit entendre.

— Tu m'as appelé, fille du printemps.

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais aucun son n'en sortit.

— As-tu perdu ta langue en même temps que ton chemin ?

Il ne me laissa pas le temps de répondre et se tourna vers Ellie.

— Quel étrange duo vous faites ! Celle-ci empeste la mort.

Il se remit sur ses pattes et la contourna. Sourcils froncés, Ellie pivota pour suivre le mouvement. Le renard pointa le nez et huma plus près.

— Tu es liée à un monstre. Je peux t'en libérer, si tu le souhaites.

Elle recula d'un pas et mit les mains devant elle.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Mon regard alterna entre les deux. Que voulait-il dire par un monstre ? Elle avait bien parlé d'un partenaire craint de tous. Le renard secoua la tête.

— Les jeunes sont toujours si pressés de courir à leur perte.

Son attention revint vers moi et il avança, le cou tendu et les oreilles bien droites.

— Toi, par contre, il n'est pas trop tard. Je peux t'aider.

— Nous aimerions retrouver notre chemin jusqu'au sentier pour retourner auprès des Shamans.

Le renard inclina la tête et considéra mes paroles.

— Rien que ça ?

Il eut un reniflement amusé et s'assit sur son derrière, sa queue s'enroulant autour de lui. Son regard me fit frissonner. Quelque chose me disait que je n'allais pas obtenir exactement ce que

j'avais demandé.

— Je pourrais vous montrer le chemin, mais avant, je vous réclamerais une faveur en échange.

Je lançai un regard hésitant vers Ellie et elle avança d'un pas.

— Que nous demanderais-tu ?

Son timbre de voix était posé, mais c'était une réponse prudente qui ne nous engageait en rien. Si elle faisait preuve d'autant de précautions, mieux valait que je surveille mes paroles aussi. Le renard plissa les yeux et le coin de sa bouche s'étira pour donner un drôle de sourire.

— Les esprits de la forêt refusent de m'adresser la parole depuis un stupide malentendu. Pourrais-tu leur demander de m'écouter à nouveau ?

Ellie se pencha vers mon oreille et parla tout bas.

— Le renard représente souvent un joueur de tours dans les légendes autochtones. Fais attention à ce que tu promets.

J'avalai péniblement et considérai l'animal-totem devant moi. Il avait le nez vers les étoiles, mais une de ses oreilles pointait vers nous. Quelque chose me disait qu'il avait l'ouïe fine.

— Je leur parlerai en ta faveur. Peu importe leur décision, tu nous montreras le chemin vers le sentier.

— Bien.

Il s'étendit au sol et croisa ses pattes avant, visiblement prêt à ce que je m'exécute. Un frisson me remonta les bras. Je n'avais jamais volontairement appelé les esprits. Certains s'étaient présentés à moi en me demandant d'accomplir de petites tâches, mais je les avais tous ignorés. J'espérais qu'il n'y aurait pas une espèce de justice cosmique et qu'ils décideraient de me rendre la pareille alors que j'avais besoin d'eux.

Je repris ma position sur le tronc et fermai les yeux. Après quelques respirations, je retrouvai mon contact avec la nature. La présence du renard-esprit était comme une symphonie à elle seule. Je fis de mon mieux pour l'isoler, mais c'était impossible. Les battements de mon cœur s'affolèrent. Si je ne parvenais pas à contacter les esprits, toute cette charade serait vaine et nous serions de retour à la case départ.

— Utilise-la, me chuchota la voix du renard.

Je laissai la mélodie de sa présence prendre de l'ampleur et toute la vie autour de nous flamboya de couleurs. J'ouvris les yeux pour voir que ma vision s'était transformée. Mon souffle se coupa devant une telle beauté. La forêt était encore plus claire qu'en plein jour et chaque plante, chaque être vivant, possédait une double silhouette : la sienne et celle de son manitou. J'avais l'impression de voir clair pour la première fois de ma vie.

Entre les arbres, des créatures éthérées s'avancèrent. Contrairement aux autres présences, celles-ci étaient bel et bien humaines. Leurs vêtements étaient faits de cuir et de peaux, avec des ourlets de fourrures et des plumes, le tout décoré des billes colorées. Je n'arrivais pas à discerner si c'étaient des hommes ou des femmes, leurs traits perdus dans un halo lumineux, mais certains avaient des franges en ligne droite et d'autres, en v, sur leurs poitrines. Une des formes qui me semblaient féminines s'avança et un souffle chaud me caressa le visage.

— Tu te tiens à la porte de l'est, celle-qui-regarde-vers-le-soleil-levant. Nous avons une quête à te confier.

Mes épaules s'affaissèrent. Nous n'en sortirions jamais, à ce rythme.

— Je veux bien écouter votre demande, mais le renard a demandé à vous parler.

L'esprit mit les mains sur ses hanches.

— Ce coquin nous a causé assez d'ennuis. Nous ne sommes pas intéressés par ses explications.

Je me tournai vers le coupable et haussai les sourcils. Il pointa le museau vers le sol, ses oreilles de chaque côté de sa tête d'un air implorant. Je secouai la tête devant l'absurdité de la situation et reportai mon attention sur les esprits.

— Je me suis engagée auprès du renard et je ne pourrai pas accéder à votre requête tant que mes obligations envers lui ne seront pas terminées.

Les esprits se penchèrent les uns vers les autres et une communication silencieuse sembla se faire. Finalement, leur porte-parole releva la tête.

— Nous écouterons ce qu'il a à dire, sans plus. Ses paroles devront suffire et j'espère pour lui qu'elles commenceront par des excuses.

Le renard opina du museau, les oreilles bien droites.

— Bien, répondis-je. Quelle est votre demande ?

L'esprit pointa vers le haut de la montagne.

— Une créature qui n'est pas d'ici a élu domicile sur notre territoire. Ce n'est pas le genre de chose qui nous dérange habituellement, mais elle envoûte les animaux de la forêt, fourvoie les randonneurs et abîme l'énergie des manitous.

Je fronçai les sourcils, inquiète. Je me voyais mal affronter une créature belliqueuse.

— Je ne suis pas une guerrière...

L'esprit secoua la tête.

— Il ne s'agit pas de la terrasser, seulement de la bannir du territoire. Le sel, le fer ou les rituels de trois en auront raison.

Ellie me fit signe et se pencha vers moi.

— C'est assurément un Fae. Demande-leur si c'est le Cerf blanc.

Je transmis la question aux esprits et un murmure les agita.

— Cette créature se fait passer pour un animal-esprit, alors qu'elle n'est qu'une pâle imitation. Ses intentions sont mauvaises et elle corrompt ce qui l'entoure. Les animaux lui courent après et en oublient de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs petits.

Ellie hocha la tête. Les esprits prirent son geste pour une confirmation et se dissipèrent dans les airs. Le renard se releva et s'ébroua.

— Voilà qui promet d'être intéressant.

Le contour de sa silhouette se brouilla et il disparut. Je me tournai vers Ellie et écartai les mains avec consternation.

— Je n'ai aucune idée de la façon dont il faut procéder.

— Les Faes sont orgueilleux, capricieux et curieux. Il s'agit d'attirer son attention, de flatter son ego et de le prendre au piège de sa propre parole.

Je la fixai du regard et répétei les paroles du renard.

— Rien que ça.

Elle agita son bracelet et tendit la main vers moi.

— Touche aux perles, on verra bien ce qu'elles te disent. Personnellement, je ne vois qu'une infime trace de magie Fae, mais avec tes dons, tu pourrais peut-être avoir de meilleurs résultats.

J'obtempérai et la forêt prit une teinte sépia, comme si quelqu'un avait joué avec la saturation d'une image. Je promenai mon regard sur les environs. Un peu plus loin, des traces au sol luisaient d'une couleur ambrée. Je les pointai du doigt et décrivis

les marques à Ellie.

— On dirait la piste du cerf.

Elle hocha la tête.

— Essayons de la suivre, pour voir s'il y en a d'autres. Il essayait probablement de nous mener à son refuge.

Après plusieurs minutes à naviguer le sous-bois, les traces commencèrent à se recouper et à devenir de plus en plus nombreuses.

— Arrêtons-nous ici, dit-elle. Ça devrait être assez près.

— Et comment l'appelle-t-on ?

Elle haussa les épaules avec une grimace.

— Tu sais, ces histoires d'horreur que les enfants se racontent ? Il faut éteindre la lumière, se placer devant un miroir et répéter trois fois le nom de la créature à invoquer. C'est un peu le même principe.

Un frisson me remonta les bras.

— Et ça n'a rien d'effrayant du tout, marmonnai-je.

Ellie se frotta les mains.

— Voyons voir, les Faes utilisent souvent des rimes dans leur sort mineur. « Cerf blanc, prends les devants. Cerf blanc, sois galant. Cerf blanc, réponds à mon questionnement. »

Je me figeai, l'oreille tendue. Hormis une légère brise qui agitait les branches, c'était le calme plat. Ellie tourna sur elle-même avec un soupir.

— Je suis meilleure pour dessiner que pour composer de la poésie.

— Je suis mauvaise aux deux.

Je l'entendis rire tout bas. Comme il ne se passait toujours rien, je m'éclaircis la gorge. Visiblement, j'étais capable de faire appel à mes pouvoirs sur demande. Et les esprits semblaient convaincus que je serais en mesure de mener cette mission à bien.

— Et si tu répétais ton poème, mais que j'ajoutais un petit... extra ?

Ses pieds firent craquer le tapis d'aiguilles alors qu'elle se tournait vers moi.

— Tu veux dire que tu utiliserais tes pouvoirs ?

Je pris une profonde inspiration et hochai la tête. J'avais une petite idée de la façon dont je pouvais appeler les animaux à moi, l'ayant déjà fait par mégarde. Et puis le mal était fait. J'avais utilisé mes pouvoirs pour appeler le renard, qui m'avait obligée à contacter les esprits et je devais maintenant accomplir une mission en leur nom. J'étais embourbée dans le surnaturel jusqu'au cou. Elle haussa les épaules et fit un geste de la main.

— Pourquoi pas. Dis-moi quand tu seras prête.

Je m'agenouillai au sol et déplaçai les branchages pour que mes paumes soient en contact avec la terre humide. Je fis signe à Ellie et elle répéta l'invocation. Comme mon souffle me quittait, je poussai l'énergie qui bouillonnait toujours en mon centre. Un chatouillement traversa mes mains et se répandit dans le sol. Les arbres autour de nous frissonnèrent et Ellie recula d'un pas.

— Voilà qui était... curieux ?

Je me relevai et essuyai mes mains sur mes pantalons. Ma réponse fut interrompue par l'apparition d'une silhouette argentée entre les troncs. Je la pointai du doigt et Ellie pivota pour faire face au nouvel arrivant. Le cerf avançait avec une lenteur délibérée, sa tête bien haute pour mieux nous voir. Il s'immobilisa à quelques mètres et sa voix nous parvint comme un roulement de tonnerre.

— Vous voilà bien effrontées, de venir chez moi et de dicter mes déplacements.

Mon lien avec la forêt résonnait toujours en moi et je pouvais sentir la souillure qu'il exsudait. Cette créature n'avait pas sa place ici. Chaque être vivant de la région pleurerait de douleur, incapable d'être paisible en sa présence. Ma résolution prit forme et j'avançai d'un pas pour m'interposer.

— Les esprits de la forêt étaient ici avant vous et demandent votre départ. Vous avez rompu l'équilibre.

La créature renâcla et baissa la tête pour pointer ses bois vers nous.

— Le changement n'est pas une mauvaise chose. Je suis ici maintenant et j'y reste.

Ellie se déplaça derrière moi et prit la parole.

— Pourquoi êtes-vous si loin de la cour de la reine Mab ? Vous seriez bien mieux auprès des vôtres.

Le cerf s'ébroua comme s'il essayait de se débarrasser d'une sensation désagréable.

— La cour des Faes restera hors de mon atteinte, tant que ce maudit chevalier y sera.

Je fronçai les sourcils, perplexe à la mention d'une reine et d'un chevalier.

— Tu parles d'Osheen, le Chevalier noir ? demanda Ellie.

Je me tournai vers elle, surprise. J'allais devoir lui demander des cours de mise à niveau. De toute évidence, l'univers des créatures surnaturelles était bien plus vaste que je ne l'avais cru. Le cerf s'agita et martela le sol d'une patte.

— Il prend bien des libertés sous le couvert des ordres de sa reine. Je ne serai jamais la marionnette d'un autre.

Je me penchai vers Ellie pour chuchoter à son oreille.

— Qu'est-ce qu'on peut bien lui offrir pour qu'il parte ? Il ne peut pas simplement s'installer ailleurs; ça ne ferait que déplacer le problème.

Elle acquiesça, le regard fixé sur le Fae.

— Et si je vous disais que le Chevalier noir est mort ?

La créature se figea et son halo se fit encore plus incandescent. Je levai une main devant mes yeux pour les protéger.

— Essaies-tu de me piéger ? Que saurais-tu des allées et venues du Bras invisible de Sa Majesté ?

Il avança, les bois pointés vers nous. Avant d'y penser, je tendis les mains et les fougères se dressèrent pour lui barrer le passage. Le cerf grogna, mais recula d'un pas. J'entendis Ellie expirer avec une note de soulagement.

— Je suis Ellie Bergeron, l'émissaire du nouveau pouvoir gouvernant et la pupille des Faoladh. J'étais aux célébrations du Solstice d'hiver. Le Chevalier noir s'est retourné contre sa reine et il en a payé de sa vie.

La créature frissonna avant de lancer la tête vers l'arrière. Un rôle épouvantable sortit de sa gueule ouverte. Je plaquai mes mains contre mes oreilles pour les protéger. La forêt entière s'agita et je sentis les animaux détalier dans toutes les directions. Lorsque le silence revint, le cerf reporta son attention sur nous.

— J'entends la vérité dans tes paroles, petite émissaire. Cette information change bien des choses. Pour te remercier, laisse-moi réparer le tort que je t'ai fait en te reconduisant à ton point de départ. La dette entre nous sera quitte.

Je levai une main pour l'arrêter.

— Pouvez-vous aussi relâcher votre emprise sur la forêt et ses

habitants ?

Il tourna la tête sur le côté et m'étudia d'un œil noir avant de hocher la tête.

— Je quitterai cette forêt pour ne jamais revenir, ce sera comme si je n'y avais jamais été.

Il ferma les yeux et une onde de choc se répandit tout autour de lui. Sa magie me traversa comme un rideau d'huile et je retins un haut-le-cœur. Je pouvais comprendre le mécontentement des esprits, s'ils avaient eu à subir cette présence visqueuse durant des semaines, voire des mois. Finalement, le cerf passa à nos côtés et prit la direction du pied de la montagne.

Le trajet me sembla interminable et mes cuisses étaient douloureuses lorsque le terrain redevint finalement plat. Le bruit du cours d'eau me parvint, signe que nous étions revenues là où Annick nous avait laissées. Le cerf nous fit face et mit un genou au sol, ses andouillers effleurant les fougères. Après ce salut, il se releva et disparut d'un bond entre les fourrés. Je me tournai vers Ellie et sursautai à la vue de l'esprit-renard à mes côtés. Il inclina la tête sur le côté.

— Voilà qui s'est révélé captivant. Merci d'avoir chassé le Cerf blanc. La forêt pourra enfin se remettre de ses émotions.

Je fronçai les sourcils.

— C'était la demande des esprits.

Le renard inclina la tête.

— Bien sûr. Mais les esprits refusaient de m'adresser la parole, car ils considéraient que la créature était ici par ma faute. En aidant les esprits, vous avez aidé ma cause. Le chemin emprunté importe peu, si on arrive à destination.

Ellie secoua la tête lentement.

— Voilà une déclaration bien dangereuse.

Le renard se releva et tourna autour de nous, et j'eus la désagréable impression d'être une souris.

— Mais notre existence serait d'un ennui mortel sans un peu de danger.

Je pivotai pour le suivre, décidée à ne pas me laisser impressionner.

— Nous vous avons aidé à vous réconcilier avec les esprits, mais vous ne nous avez pas aidées à retrouver notre chemin.

— Non ? Vous y êtes parvenues tout de même. Mon objectif est atteint.

Je fronçai les sourcils devant sa logique douteuse. Il cligna d'un seul œil et j'eus la certitude qu'il venait de me faire un clin d'œil. Le geste était étrange à réconcilier avec son apparence de renard.

— Mais puisque notre échange ne semble pas vous satisfaire, voici une petite goutte de sagesse. Ce que l'on veut n'est pas toujours ce dont on a besoin.

Son regard opalescent me transperça et la chair de poule me recouvrit les bras.

— Te voilà en route de l'est vers le sud. C'est l'endroit idéal pour mettre de nouveaux projets en marche. Je te souhaite bonne chance.

Il pivota et s'enfonça dans la forêt. Avant même qu'il ne soit hors de vue, sa silhouette se brouilla et il disparut dans une brume évanescence. Des branches craquèrent et je me tournai pour voir Ellie à mes côtés, les mains sur les hanches.

— Karl ne me croira jamais quand je vais lui raconter ça.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas sûre d'y croire moi-même.

Des bruits de pas nous firent tourner au même moment et Annick apparut avec une lampe de poche à la main. Elle sourcilla de nous voir ensemble et inspecta la clairière d'un regard circulaire.

— Comment s'est passée votre réflexion ?

Ellie renifla et manqua s'étouffer. Je mis une main sur ma bouche pour contenir mon rire, mais n'y parvins pas. J'éclatai de rire, imitée par Ellie. Elle finit par reprendre son calme et s'essuyer les yeux. Je m'éclaircis la gorge et répondis à Annick.

— Ça a été indéniablement intéressant.

— Oui, on a appris que le chemin emprunté est tout aussi important que la destination, ajouta Ellie.

Nous avons suivi le Cerf aveuglément pour nous retrouver dans de beaux draps. J'avais ensuite pensé que le renard serait celui qui nous montrerait la sortie, alors que ce n'avait pas été le cas. La différence entre allié et ennemi était bien souvent une conception que nous nous imposions et les événements de ce soir le démontraient parfaitement. Je jetai un regard nouveau sur Annick.

Depuis notre rencontre, mes réticences à lui faire confiance avaient pris leurs racines en moi, et non en ma relation avec elle et les Shamans. J'avais utilisé mes pouvoirs à plusieurs reprises ce soir et j'étais toujours la même personne, mais quelque chose en moi était plus léger. Je lui souris avec sincérité.

— Et même si je veux des réponses, ce n'est probablement pas ce dont j'ai besoin.

Annick nous lança un regard perplexe.

— Intéressant. Ce ne sont peut-être pas vos animaux-totem, mais c'est quelque chose. Venez, on va aller en discuter au feu.

Elle tourna sur ses talons, le faisceau de sa lampe balayant les arbres devant nous. Je fis un pas pour la suivre et mon pied percuta quelque chose. Je me penchai et vis un petit objet complètement blanc qui détonnait sur les feuilles mortes et les aiguilles de conifères. Je tendis les doigts et touchai une surface lisse et légèrement froide. La forme faisait penser à une dent. Je la ramassai et l'approchai de mes yeux.

C'était effectivement une canine, avec sa forme légèrement recourbée et un ourlet pour démarquer le début de la racine. Quelque chose me disait que c'était une dent de renard. Je lançai un dernier coup d'œil vers la forêt derrière moi et j'aurais pu jurer voir une paire d'yeux opalescents m'observer dans les fourrés. J'avais vraisemblablement trouvé mon animal-totem. Et je ne regrettais pas du tout d'être venue ici ce soir.

Retrouvez Ellie, Annick et bien d'autres personnages dans la série du Windigo.

Note de l'auteur

L'écriture de cette nouvelle a été l'occasion de faire des recherches plus approfondies sur les Premières Nations. De ce fait, je vous invite à découvrir les cultures autochtones et leurs nombreuses facettes. Je tiens toutefois à spécifier que ce récit est fictif et ne représente pas les traditions autochtones de façon réaliste.

TERRE



La montagne des conscrits

Isabelle T. Rivard

21 juin 1940

— Philippe ! Philippe ! Avoye, réveille !

Philippe Girard ouvrit lentement les yeux et aperçut son père se tenant au pied de son lit, l'air nerveux. Cela ne ressemblait pas à Joseph-Henri qui, d'ordinaire, était un homme calme, un peu bourru et en maîtrise de ses émotions. Mais visiblement, quelque chose n'allait pas.

— Coudonc, le père, y est quelle heure ? Ça presse dont *ben* d'aller faire le train à matin ! marmonna Philippe.

— Y est de bonne heure mais là faut que tu te grouilles; y ont passé une loi c'te *nuitte*. Tu vas être obligé d'aller à la guerre, mon homme. Mais *cré moé*, y est pas question que t'aïlles dans les Europes, tu m'entends ! Fait que *déguedine* pis lève-toé *viarge* ! répliqua son père en sortant de la chambre.

Encore sous l'effet du sommeil, Philippe mit un certain temps à assimiler ce que son père venait de lui apprendre. En se redressant dans son lit, des bribes de la conversation de la veille lui revinrent en mémoire. Depuis plusieurs semaines, le gouvernement libéral de Mackenzie King, sous la pression populaire, souhaitait augmenter l'effort de guerre du Canada devant les nombreuses victoires allemandes en France et en Belgique. La majorité des Canadiens français étant en défaveur d'une conscription, et King souhaitant préserver l'unité nationale, c'est la Loi sur la mobilisation des ressources qui fut adoptée au parlement dans la nuit du 20 au 21 juin. Mais le père de Philippe n'était pas dupe ; de son opinion, cette loi n'était qu'un moyen déguisé d'envoyer des hommes au combat. Joseph-Henri avait travaillé d'arrache-pied pour établir sa ferme. Il n'était plus jeune

et il n'avait qu'un seul fils. Si celui-ci venait à mourir au front, qui prendrait la relève et s'occuperait de sa femme et de ses filles ? Le mariage représentait certes une échappatoire envisageable, mais celui-ci devant se tenir d'ici le 15 juillet pour éviter la mobilisation, il apparaissait peu réaliste pour Philippe de s'y soustraire de cette façon...

Philippe s'habilla en vitesse et dévala l'étroit escalier qui menait au rez-de-chaussée de la maison familiale. Sa mère s'affairait déjà dans la cuisine. En l'entendant arriver, elle se retourna et s'empressa de le prendre dans ses bras. Elle le relâcha aussitôt et retourna à son ouvrage.

— Ton père est parti atteler le *ch'val* à l'étable. Il va te faire faire un *boutte* jusqu'à Notre-Dame-du-Rosaire mais le reste, va falloir que tu le fasses à pied. Je t'ai préparé des provisions, lui indiqua sa mère avec son habituel pragmatisme.

— C'est où que je dois me rendre ? Pis pour combien de temps ? lança Philippe, visiblement inquiet.

— Durant la guerre de 14-18, quand y a eu la conscription, des gars se sont cachés dans le bois, plus au nord dans les montagnes. Ton père va t'expliquer le *ch'min*. Va préparer tes bagages, je le sais pas combien de temps tu vas d'avoir rester là-bas...

Sa mère avait eu de la difficulté à finir sa phrase, qui s'était terminée par un sanglot ravalé avec peine. C'était une dure, Yvonne ; elle ne se laissait pas souvent aller à ce genre de *braillages*, comme elle les appelait.

À 22 ans, Philippe n'avait pas beaucoup voyagé en dehors du village de St-Nazaire. Il se rendait parfois à Alma avec son père ou encore pour faire de petites virées entre amis pour reluquer les filles de la ville. Il avait également l'habitude de partir quelques jours à la pêche ou à la chasse avec ses cousins. Mais il était loin d'éprouver le même emballement pour ce périple inattendu et

solitaire.

Il retourna à sa chambre, prit son sac de voyage dans le placard et y paqueta ses vêtements. Il ne prit pas de chance et emporta également avec lui des habits plus chauds, au cas où son séjour se prolongerait au-delà de la saison estivale qui débutait à peine. Cette pensée lui donna un léger vertige ; il partait mais ne savait pas quand il lui serait possible de revenir. La guerre ne lui faisait pas peur. Il aurait voulu aller combattre comme d'autres garçons du village qui s'étaient déjà enrôlés. Mais jusqu'ici, son père avait été catégorique et le sens de la famille l'avait emporté sur son envie d'aventures outre-mer. Il balaya du regard cette pièce exigüe dont le confort discutable lui manquerait assurément, maintenant qu'il devait le quitter.

Il se rendit ensuite dans l'atelier de la grange pour y prendre du fil à pêche, des hameçons, sa carabine, des balles, des collets, son couteau, une hache, de la corde et un allume-feu. Dehors, son père l'attendait dans la voiture à laquelle le cheval avait été attelé. Sa mère y avait déjà déposé de quoi se nourrir pour la route et pour quelques jours. Celle-ci se tenait maintenant sur la galerie, à la fois droite et affligée telle la statue de la Vierge qui trônait à l'avant de l'église de la Paroisse. Ils échangèrent une dernière étreinte, elle lui prodigua quelques conseils pour se donner bonne conscience et il prit place à côté de son père. Ce dernier donna un léger coup aux rênes qu'il tenait si fort, que ses jointures en étaient devenues blanches. Le cheval partit au trot alors que le soleil était encore bas sur l'horizon. Yvonne attendit de ne plus les voir pour laisser couler quelques larmes sur ses joues, qu'elle essuya aussitôt avec le coin de son tablier avant de rentrer préparer le déjeuner pour ses filles. Elles se lèveraient bientôt, et Yvonne devrait leur mentir sur le départ de leur frère afin d'éviter de répandre la rumeur dans le voisinage et que cela ne vienne aux oreilles des autorités. C'était sans doute mieux ainsi, même si ça lui brisait le cœur.

La ferme des Girard se trouvait dans le 6^e rang. Philippe et son

père rejoignirent le chemin qui menait au village de St-Léon situé un peu plus au nord, près du lac Labrecque. Tel que le souhaitait Joseph-Henri, ils ne croisèrent personne. La journée s'annonçait belle et chaude. Une légère brume flottait encore dans les champs enveloppant de son voile les jeunes pousses fraîchement levées et étincelantes de rosée. Le chant des oiseaux résonnait en écho dans ce petit matin qui aurait pu être heureux en d'autres circonstances. Ils atteignirent rapidement St-Léon mais ne s'y arrêtrèrent pas. La route qui menait au prochain village était récente et plus étroite. Cela faisait tout au plus une dizaine d'années que les premiers colons s'étaient établis près du Lac-des-habitants et qu'on y avait fondé Notre-Dame-du-Rosaire, où ils arrivèrent autour de dix heures. Ils dépassèrent la nouvelle église qui avait été inaugurée à peine deux ans plus tôt et poursuivirent leur chemin au-delà du village. La route se retrouva alors impraticable pour la charrette que Joseph-Henri immobilisa.

— Mon gars, je peux pas aller plus loin, va falloir que tu fasses un *boutte* à pied, lui lança son père. Y te reste à peu près 3 *miles* à faire dans la *trail* jusqu'au lac Tchitogama. Embarque sur le chaland pis fais-toé mener à l'est du lac. De là, tu vas suivre la Rivière Blanche en descendant pendant à peu près une heure, jusqu'à ce qu'elle remonte vers le nord en contournant une bonne bute ; c'est la Montagne des conscrits. Tu vas sûrement retrouver les abris que les gars de 14-18 ont laissés. Faut que tu restes là jusqu'à ce que *c'te* maudite guerre-là finisse. C'est tu clair ?

Après avoir acquiescé, Philippe prit ses bagages et tendit la main à son père qui l'attira alors à lui pour l'étreindre chaleureusement, ce qui n'était pas arrivé depuis belle lurette. Les deux hommes, un peu gênés par ce moment d'émotion inhabituel, se saluèrent avant de se quitter pour une période qu'ils savaient tous les deux indéterminée.

Philippe suivit les indications que son père lui avait données. Il ne lui en prit guère plus de quarante-cinq minutes pour parcourir la distance qui le séparait du lac Tchitogama. Le Soleil était

désormais à son zénith et Philippe s'estimait heureux de pouvoir bénéficier d'encore plusieurs heures de clarté en ce plus long jour de l'année. Il repéra le chaland, un bateau à fond plat qui servait au transport des bûcherons qui opéraient autour du lac. Il donna dix *cennes* au bonhomme Lessard après qu'il l'eut conduit jusqu'à l'extrémité est de ce plan d'eau entouré de contreforts montagneux. En regardant s'éloigner l'embarcation, Philippe prit conscience qu'il était désormais seul. Il refoula l'angoisse que cette pensée avait fait surgir en lui et se remit en route, déterminé à atteindre rapidement son objectif. Le cours de la Rivière Blanche formait d'abord une série d'élargissements créant un réseau de petites marres qui semblaient poissonneuses. Plus loin, elle devenait à peine plus large qu'un ruisseau. Au bout d'une heure de marche, il remarqua, comme son père lui avait indiqué, une bifurcation brusque de la rivière qui contournait ainsi un promontoire d'une certaine hauteur par rapport aux boisés environnants. Il repéra à travers les épinettes un chemin emprunté jadis qui lui permit d'accéder au flanc de la montagne où il distingua des replis dans les parois escarpées, formant des genres de petites grottes. Quelques indices laissaient deviner une présence humaine antérieure, comme des pierres disposées en foyer de fortune et quelques bouts de bois dispersés, ayant autrefois servi à protéger des éléments l'intérieur des cavités rocheuses.

Il se fraya un chemin jusqu'à l'une d'entre elles pour s'apercevoir qu'elle était déjà occupée; un jeune homme d'environ son âge s'y trouvait. Il releva la tête et son visage s'éclaira à la vue de Philippe.

— J'aurais pas cru trouver quelqu'un *icitte* ! Philippe Girard. À qui ai-je l'honneur ? lança Phillipe en guise de présentation.

— Gabriel Tremblay. *Ben* content de faire ta connaissance, lui répondit l'inconnu.

Gabriel était originaire du canton de Bégin. Il avait dû emprunter un chemin plus à l'est pour rejoindre la montagne. Tout comme

Philippe, il souhaitait éviter la guerre qui sévissait depuis plusieurs mois. Les deux jeunes hommes étaient soulagés de pouvoir compter sur la compagnie de l'autre pour affronter cet exil forcé.

Ils entreprirent donc d'aménager convenablement leur abri. Situé en hauteur, celui-ci leur procurait une situation intéressante pour se protéger d'éventuels prédateurs ou des crues de la rivière située plus bas, qui leur fournirait l'eau essentielle à leur survie en plus de pouvoir y pêcher. Les environs semblaient propices à la présence de petits et grands gibiers et plusieurs plants de bleuets et de framboises laissaient présager de fructueuses cueillettes plus tard en saison.

Les jours suivants, Philippe et Gabriel eurent l'occasion de faire plus ample connaissance et devinrent de bons amis. Philippe apprit ainsi que Gabriel avait une fiancée, Élise Gaudreault de St-Ambroise, mais leur mariage ne pouvait cependant pas avoir lieu dans les prochaines semaines. Gabriel parlait d'Élise avec ferveur en vantant sa finesse d'esprit et sa force de caractère, souhaitant à son ami de rencontrer un jour une fille comme elle, qui lui donnerait envie de partager sa vie.

Gabriel était un jeune homme pourvu d'un optimisme remarquable, ce qui représentait un atout majeur dans leur situation. La vie dans la montagne n'était certes pas facile et les encouragements continuels de son ami aidaient Philippe à tenir le coup. Bien qu'on attribuât le qualificatif de lâches à ceux qui, comme Philippe et Gabriel, avaient fui l'enrôlement, il était indéniable qu'il fallait bien du courage pour résister à l'envie de retourner vers sa famille et la population, surtout quand l'hiver s'installa. Les deux comparses durent parfois rester plusieurs jours à l'abri et alimenter leur feu en alternance pour éviter de mourir de froid. Plus d'une fois, Philippe souhaita retourner en bas, quitte à devoir aller à la guerre et décevoir son père. Mais Gabriel réussissait toujours à le convaincre de rester.

Cinq longues années s'écoulèrent ainsi, préservant Philippe et

Gabriel des tourments qui agitaient la planète entière et nouant davantage les liens d'amitié qui les unissaient.

Un matin de novembre, Philippe se réveilla en constatant l'absence de Gabriel. Il faisait froid, le feu était éteint. Il arrivait souvent à Gabriel de partir tôt le matin pour aller trapper. Philippe ne s'inquiéta donc pas outre mesure. Il entreprit lui aussi d'aller faire la tournée de ses collets, espérant y trouver quelques prises pour les repas des prochains jours. Une fine couche de neige s'était accumulée mais cela ne nuisait pas à son avancement. La trappe avait été bonne et Philippe s'apprêtait à rebrousser chemin quand il entendit des voix qui approchaient de sa position. Il aperçut alors un groupe de bûcherons qui discutaient de façon enthousiaste. Philippe s'approcha d'eux et, devant leur air surpris, souleva son chapelet de lièvres en guise d'explication à sa présence. Il s'enquit des dernières nouvelles, prétextant un séjour prolongé en forêt, évitant de révéler sa condition de déserteur.

— C'est certain que t'es pas au courant ; l'armistice a été signé hier. La guerre est finie.

— Hitler peut *ben* aller au diable, lança l'un des bûcherons, joignant un crachat à ses paroles.

Une fois la surprise passée, Philippe remercia ses messagers et retourna avec empressement vers l'abri pour annoncer la bonne nouvelle à Gabriel. Malheureusement, celui-ci n'était toujours pas rentré. Il l'attendit pendant toute la journée mais devant l'absence prolongée de son ami, Philippe en conclut que celui-ci avait probablement profité de la météo clémente pour aller chasser plus au nord avant l'arrivée du temps froid.

Le lendemain matin, débordant d'impatience, il décida de laisser une note à Gabriel, l'informant de la fin de la guerre et de son retour à la ferme familiale avant que la neige ne rende les déplacements trop difficiles. Son ami ne devrait pas lui en tenir rigueur, d'autant plus qu'ils devaient repartir dans des directions opposées. Il emprunta donc à l'inverse le chemin qu'il avait

parcouru plus de 5 ans auparavant, heureux de rentrer enfin chez lui.

21 juin 1946

Sept mois s'étaient écoulés depuis le retour de Philippe. Le temps des Fêtes avait été des plus réjouissants avec la fin de ces jours sombres qui avaient lourdement modifié le quotidien de tous. Yvonne s'était surpassée en cuisinant des plats débordant des saveurs qui avaient tant manqué à son fils.

Avec le printemps, était venu le temps des semences et Joseph-Henri avait été soulagé de pouvoir compter sur l'aide de Philippe après ces années de dur labeur. Maintenant que le rude hiver était terminé et que le grain était en terre, Philippe se prit d'envie de revoir son ami Gabriel, avec qui il avait partagé la solitude de la montagne et qui devait désormais être marié avec sa belle Élise. Il se rendit donc à St-Ambroise, là où son ami lui avait indiqué qu'il pourrait le retrouver, et cogna à la porte de la maison en question.

Dès qu'elle lui ouvrit, Philippe eut l'impression de la connaître depuis des années. Même si le portrait que lui en avait fait son ami était des plus fidèles, il n'aurait su rendre justice à la vivacité qui animait le regard de la jeune femme.

— Bonjour, vous devez être *M'dame* Élise. *Moé*, c'est Philippe Girard. *Chu* venu voir votre mari, Gabriel Tremblay.

Élise parue surprise et Philippe crut déceler dans sa réaction un certain inconfort.

— Nous devons en effet nous marier mais il en fut malheureusement autrement. Je suis désolée de devoir vous l'apprendre, mais Gabriel est décédé, lui apprit Élise avec dépit.

Cela fit l'effet d'un coup de poing à Philippe. Gabriel et lui avaient partagé tant de bons moments et traversé ensemble une épreuve qu'il ne lui aurait pas été possible d'affronter seul. Il était loin de s'y

attendre et cela le peinait d'autant plus de l'avoir quitté sans un dernier au revoir. Devant l'air hagard de Philippe, Élise crut revoir l'espace d'un instant son propre reflet au moment où on lui avait annoncé la triste nouvelle. Elle ressentit un élan de sympathie pour ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas, mais qui visiblement partageait la peine que lui avait causé le départ de Gabriel.

— Je vous offre mes plus sincères condoléances, Mademoiselle, rétorqua Philippe une fois le choc initial atténué. Si c'est pas trop indiscret, est-ce que c'est possible de savoir comment c'est arrivé ?

— Il est décédé au front il y a 6 ans jour pour jour, dans la nuit du 20 au 21 juin, répondit Élise, s'inquiétant aussitôt du malaise apparent que cette annonce venait de provoquer chez l'homme qui se tenait devant sa porte. Monsieur, allez-vous bien ? Voudriez-vous rentrer un moment ?

Philippe suivit Élise à l'intérieur et ils ne se quittèrent plus.

Le fruit de l'if

Thaïs Barbieux

Le druide arpentait sa forêt. Non pas qu'elle lui appartenait, mais plutôt qu'il n'en connaissait pas d'autres. Certains auraient dit qu'en en voyant une, nous les avions toutes vues, mais lui savait que cela ne pouvait être vrai. Il y décelait chacune de ses particularités, savourait tous ses parfums façonnés par des saisons toujours nouvelles. Le bruissement des feuilles, à lui seul, l'instruisait sur les secrets qu'elle cachait.

À travers ces murmures, il entendait celui de son aimée. Elle lui soufflait force et sagesse, mais surtout, patience. L'unique nuit où il était possible de toucher sa peau et d'entendre sa voix, l'entendre lui dire qu'elle l'aimait dans les mêmes mots que lui, et non pas d'une manière qui s'apparentait plus au rêve, n'arrivait qu'une fois l'an. Nuit chaude et humide, toujours envahie d'un brouillard pudique, où seules les étoiles avaient la possibilité, à travers une canopée jalouse, d'admirer les ébats qui laissaient présumer de la création du monde.

Youen était un druide qui n'avait plus d'âge. Il était aussi vieux que la trajectoire des oies blanches, aussi vieux que la fraie du saumon et que l'essaimage des abeilles. Tant qu'il vivrait, la forêt aurait un protecteur. Non pas qu'elle ne pouvait survivre sans lui, mais elle avait un allié parmi le peuple à la hache gourmande et au feu inconscient. Les arbres, maîtres inégalés de la forêt, car sans eux il n'y avait que prairies, marécages, ou rochers, avaient bien du mal à communiquer avec ces humains avides de tout. Leur parole était lente à formuler, et ne se concrétisait qu'en frémissements imperceptibles. Les oiseaux piaillaient bien à tous vents les états d'âme de leurs amis, mais enfin, qui parmi les hommes y portait attention ?

Il ne se sentait pas seul, bien au contraire, mais nulle autre n'était pour lui ce qu'était sa Keelin. Elle était son enchantement et à ses

côtés, lui n'était plus druide, mais le rêveur qui marche vers la lumière. De ses baisers, elle lui insufflait une sagesse qui lui permettait d'apprendre une nouvelle langue : celle d'un magnifique scarabée ou d'un poisson qui se tenait discrètement dans le noir des fjords. De ses mots doux, elle lui permettait de saisir la poésie du pétrichor, cette odeur après l'orage, ou encore de la feuille marcescente, celle-là même qui résiste du bout de sa branche à l'hiver. De son rôle, elle lui permettait de se souvenir qu'il n'était que la cendre d'un feu qui fut, une étincelle dansante dans la nuit profonde et froide.

S'il avait un quelconque pouvoir, c'était grâce à cet amour qui agissait comme un philtre, un charme que l'on pouvait croire inépuisable. Une bénédiction renouvelée annuellement dont il n'aurait su se passer, non sans redevenir poussière et sans perdre son patrimoine. L'idée de réfléchir à son legs, d'avoir à se départir d'une partie de lui-même lui était insupportable. Il voulait encore entendre et goûter. Horizontalement, sa magie était solide, mais verticalement, elle ne tenait qu'à un fil.

Youen comptait les minutes qui le séparaient de Keelin en respirant profondément l'air du crépuscule, plus frais, salvateur d'un labeur enfiévrant. Aujourd'hui, journée la plus longue de l'année, triomphe du Soleil sur la Lune, résonnait l'appel des grillons et des grenouilles, annonceurs d'une nuit qui ne demandait qu'à apparaître, ne serait-ce que pour bénir deux amants. Une nuit fragile, mais d'autant plus précieuse. Les humains fêtaient ce jour du solstice, oubliant que dans ce déséquilibre, l'obscurité avait fort à faire pour que le chaos ne s'empare pas de tout ce qui s'abreuvait à ce cycle.

Le druide se rafraichit à même le ruisseau qui bordait le domaine de Keelin. Cette clairière, altération du vivant envers cet arbre majestueux qui trônait en son centre. Un conifère comme jamais il n'en fut d'aussi majestueux, un if millénaire, aussi vieux que l'amour et que les promesses primordiales. Un frisson lui parcourut l'échine en voyant ce tronc robuste, mais presque

ouvragé, tant l'écorce paraissait ciselée. Sa chevelure était dansante, ses ramures de conifère se révélaient douces, malgré les épines. Ses arilles rouges, comme autant d'invitations à la gourmandise, s'offraient généreusement.

Ses yeux s'ajustèrent à la pénombre qui s'emparait du ciel et créait des ombres, véritables vestales toujours témoins de la transformation qui s'opérait la nuit du solstice d'été. Tout d'abord, on devinait une danse, lente et tragique, qui traversait l'arbre de part en part. C'était une véritable naissance, qui demandait autant de force que celle de l'oisillon qui transperce la coquille de son œuf. Voyant un être qui cherchait à s'extraire du tronc, un être au visage hurlant en silence, nous ne pouvions que porter nos mains à notre plexus, tentant vainement d'empêcher notre part d'ombre de sortir aussi de nous-mêmes. Chaque année, Youen avait autant de difficulté à assister à cette métamorphose. Arracher l'arbre de Keelin, ou Keelin de l'arbre, lui paraissait toujours cruel, l'instant de quelques secondes. Il retint sa respiration, gardant dans cette attente le vif souvenir de son aimée, se croyant presque le magicien derrière ce miracle renouvelé.

Un bras gracie se détachait toujours en premier, pour ensuite laisser paraître un pied qui semblait tâter des orteils la température de la nuit elle-même. Et puis, finalement une tête, une tignasse, avant que Keelin soit totalement éjectée de son sanctuaire ligneux. Youen se précipita vers elle, la rattrapant avant qu'elle ne tombe au sol. Il savourait toujours le moment où, aveuglée, elle s'abandonnait totalement à ses bras porteurs. Elle gémissait, fouillait son souffle, apprenant à respirer, cherchant maintes fois à émettre un son de ses cordes vocales temporaires. Il apposait alors tendrement sa main sur son visage, écartant les mèches de cheveux qui étaient de la même couleur que le tronc de l'if.

— Keelin ! Keelin, c'est moi.

— Youen ?

Il la serra dans ses bras, comme s'il ne l'avait pas vue depuis cent ans. Elle se laissa aller à ce tendre bercement. Elle souriait, reprenant peu à peu ses esprits. Elle toucha son visage, explora ses propres mains, elle était bien une femme. Pour seulement une nuit. Sa nature d'hamadryade lui conférait une beauté surnaturelle et des attributs singuliers. Son essence sylvestre transparaissait jusque dans la façon dont ses veines couraient sous sa peau. Youen se serait volontiers abreuvé à même cette sève. Il l'aurait gobée, pulpeuse, comme son fruit aux maintes vertus. Il la laissait découvrir son nouvel état à son rythme. Elle voudra marcher, danser, sentir les fleurs... il la connaissait par cœur.

— N'est-ce pas merveilleux ? lui disait-elle à répétition.

Et lui hochait la tête, redécouvrant comme un enfant tous ces prodiges de la nature.

Le temps alors, n'existait plus. Seules les étoiles et la Lune semblaient veiller au bon fonctionnement du monde. Leurs mains se soudaient et bientôt, leurs lèvres se cherchaient dans le noir. C'est à la faveur des habitants nocturnes de ces bois qu'ils consumaient leur amour, enfin. Ils étaient alors racines entremêlées, pollinisation, éclosion du germe et mûrissement, pistils et butinage, ambroisie... Toute la forêt pouvait enfin rêver et ébruiter son contentement.

Puis, comme chaque fois, l'aube se faisait finalement sentir. Des lueurs bleues traversaient la pénombre de la forêt. Beaucoup trop vite, comme s'ils n'avaient été ensemble que l'espace d'un soupir, d'un battement de cœur, les caresses se faisaient plus chagrines. Les baisers avaient le goût salé des larmes. Les inhalations de l'odeur musquée de l'amour devenaient soupirs inconsolables.

— Je ne peux me séparer de toi encore, dit Youen, le nez dans les cheveux de l'hamadryade.

— Nous sommes toujours ensemble. Nous veillons l'un sur l'autre. Nous nous insufflons mutuellement de la magie.

Il couvrit le bras de Keelin de baisers.

— La forêt peut se passer de nous. Regarde comme elle grandit, s'épanouit !

— Avant le lever du Soleil, je dois réintégrer mon arbre. Tu as juré, Youen !

Le druide se leva, se frottant la barbe, se réveillant de son engourdissement amoureux. Il fit quelques pas, secouant la tête.

— Cette fois...

— Youen !

— Si j'avais le pouvoir de rallonger cette nuit éternellement, je le ferais. Si j'avais le pouvoir de te garder près de moi, quitte à créer le déséquilibre...

Il grogna tel un ours. L'indécision lui tirait les traits, son regard était fou.

— Tu ne serais plus le druide de cette forêt, la plus profonde et sauvage de cette partie du monde. Tu te parjurerais !

Il se jeta à ses genoux, la graffiant de suppliques.

— Je me parjure chaque nuit de solstice. Je te couvre de mille promesses que je n'arrive pas à tenir dans la seconde. Je deviens ce monstre lycanthrope qui ne peut que détester ses agissements au lendemain de sa nuit sanglante. Ce n'est pas une vie, que de rêver sans cesse que cette nuit revienne. Je ne suis plus druide, car mon cœur est fait d'argile. Les arbres n'ont plus rien à me dire... ils se moquent ! Tout est terne dans mon engagement, car je ne fais que prendre en n'ayant point le loisir de donner en retour, et ensuite, je me plains comme un enfant capricieux qui veut toujours plus. Si seulement nous avions pour nous la nuit la plus longue de l'année. Même cela nous est refusé.

— Tu me fais mal, lâche-moi !

Il avait empoigné fermement son bras et le secouait, la retenait vers lui, alors qu'elle tentait de se relever.

— Je mourrai si je ne redeviens pas sylvestre, dit-elle, pleurant un suc laiteux.

Youen demanda pardon, essuyant ses propres larmes et les siennes.

— Je te soignerai ! Je suis le plus grand des guérisseurs. Je connais la signature de la vie elle-même. Je contrôle les naissances de tanières entières, des hardes les plus craintives. J'identifie toute plante, racine, fleur, bulbe, grain, je suis le détenteur de leurs secrets phytologiques. Je t'arracherai à ce maléfice, même si j'en perds mon nom, mon pouvoir. Regarde bien mon visage, comment la peur y est inexistante. Regarde l'aurore qui pointe entre les branches, comment le point de rosée nous fait grâce de sa délicatesse, comment le premier oiseau diurne nous bénit de son chant.

Youen, exalté, parlait sans se soucier de l'écoute qu'on lui donnait. Il ne sentait pas la nymphe s'acharner à se libérer de sa poigne solide. Elle le suppliait dans toutes les langues qu'elle connaissait.

— Tu n'es plus qu'un fou, plein d'orgueil. Ne te rends-tu pas compte que tu me tues ?

— ... nous vivrons ainsi en roi et reine. Le Soleil ne sera plus que notre laquais et nous pourrons le congédier à loisir. Nous n'en aurons plus peur. Et si j'échoue à te garder, alors tu n'appartiendras ni à moi ni à ton arbre. Je serai libre de ce tourment.

Keelin, tel un serpent, en perdit la peau, pour révéler une écorce neuve comme un arbrisseau. Ses cheveux se changèrent en lianes puis encore en branches bourgeonnantes. Malheureusement, cassantes. Youen la tenait toujours, malgré ses

tremblements.

— Entends le ruisseau ! Son cours ne dévie pas, même qu'il s'engorge, orgueilleux de son amitié. Tout comme la terre dont l'humus exhale, sortant elle aussi de sa torpeur.

Il ne prit pas conscience que ce n'était plus seulement Keelin qui se débattait en fauve, agonisante, mais la sylve entière, du rampant au fongique, du foliaire au vaseux. Tout s'égosillait, ruisselait, bruissait, se disséminait, jusqu'à devenir poison, crocs, piège et détraction. Plus l'astre du jour apparaissait, lente montée, fulgurante agonie, plus le cortège vivant de ces bois, invisible habituellement, se dévoilait, bataillant pour leur arbre-reine.

Keelin, impuissante, tant déformée par la douleur de ne tenir une promesse millénaire, ne voyait que les yeux de son aimé, rougis par l'effet d'innombrables morsures venimeuses et de racines poussant pour cette bataille afin de traverser ses organes d'humain, plein de flegme et de sang. Bientôt, son délire se transforma en un ultime cri, juste avant que de sa bouche, tantôt affectueuse, sorte un thyrses fleuri de violet.

La forêt dévora les deux malchanceux, sous l'éclat du premier jour d'été. Si l'if vénérable avait pu, de ses racines allongées, ramener de justesse l'âme qui l'habitait, il fut impitoyable envers celui qui fut pris d'orgueil et de tromperie. L'hamadryade en porta un stigmatisme éternel : dorénavant, chaque partie de l'if serait toxique, impitoyable. Comme une honte qui se transformait en venin.

Excepté le galbe rouge de son fruit, en mémoire de quelque chose de douloureux à se souvenir.

En mémoire d'un temps où la forêt avait un digne protecteur.

Le voleur de mots

Soufana Louali

Ayden était un jeune écrivain vivant dans un modeste village au cœur d'un vieux pays. Il n'avait pas écrit depuis plusieurs années, victime du syndrome de la page blanche après la publication de son premier roman. Il passait ses journées assis à son bureau, sa plume au-dessus de son parchemin éternellement couvert de ratures et de taches d'encre.

Il était une fois un chevalier. Non, un roi. Non non, un écuyer...

Ayden déchira le parchemin, incapable de continuer. Il décida de sortir pour s'aérer l'esprit dans l'espoir de retrouver l'inspiration. Il n'avait jamais quitté son village et connaissait chaque ruelle par cœur. Ainsi, s'il avait à trouver un sujet digne d'inspiration, la place du marché était un choix judicieux comme première destination. Elle était noire de monde et très bruyante, avec ses marchands crieurs, ses villageois pressés et ses bêtes agitées. Le jeune auteur se mit à l'écart de la foule pour observer la vie de sa bourgade. Au bout d'une vingtaine de minutes, il remarqua quelque chose d'étonnant : les paysans et marchands semblaient moins loquaces que d'habitude. Ils avaient tous l'air d'avoir des difficultés à trouver leurs mots.

— Ce matin, le chat a chassé et tué l'un de nos... rongeurs. Vous savez, ceux qui ont de grandes oreilles et qui mangent des carottes. Ah, j'ai le nom sur le bout de la langue.

— Promotion sur les... fruits... rouges et croquants !

Ayden fut troublé. Il fut un temps où lui-même connaissait ces mots, il en avait un vague souvenir. Mais, malgré tous ses efforts pour essayer de s'en rappeler, ils avaient disparu de son esprit. Après plusieurs minutes à écouter les conversations tronquées de ses pairs, il décida de rendre visite au membre le plus sage de la

communauté : Erik, le conteur. Ce dernier, surnommé le magicien par tous les enfants à cause de sa longue barbe grise, vivait dans une vieille bâtisse à l'entrée du village.

— Ah ! Ayden ! Te voilà enfin ! s'exclama le conteur en ouvrant la porte avant même que l'écrivain n'ait eu le temps de toquer. Ne reste pas là, entre donc !

Bouche bée, Ayden suivit Erik. Sa propriété était sombre et composée d'une seule pièce rassemblant tout le nécessaire vital. Le plus impressionnant était la quantité de livres que le vieil homme avait accumulés au fil des années : les encyclopédies, dictionnaires et divers romans occupaient à eux seuls le tiers de la pièce.

— Les mots disparaissent, Ayden ! continua Erik en lui tendant un livre.

Le jeune homme le prit et observa longuement les phrases. Certains mots étaient manquants, comme effacés, laissant un espace vide sur la page. Il parcourut l'ouvrage pour s'assurer que le problème était présent à travers le livre entier, puis il prit d'autres écrits au hasard sur les piles à sa portée, les feuilletant avec rapidité.

— Comment c'est possible ? demanda-t-il gravement.

— Un mage noir est en train de voler tous les mots de notre monde, répondit le vieux conteur. Il vit dans un château de l'autre côté de la grande montagne. Il faut t'y rendre, vite, et les libérer avant qu'il ne soit trop tard.

— Pourquoi moi ? Vous ne pouvez pas le faire ? questionna à nouveau Ayden avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Bien sûr que non ! s'exclama Erik. Les mots sont ton outil de travail, tu les connais mieux que personne ici !

Ce n'était pas vraiment la meilleure justification, selon le jeune

homme. Il était peut-être le seul auteur du village, mais il y avait bien d'autres personnes plus qualifiées que lui. Le conteur saisit un coffre en bois posé sur son bureau, en sortit une plume dorée et la tendit à Ayden. La plume brillait si fort qu'elle illuminait toute la maison du conteur, comme s'il avait allumé des centaines de bougies.

— Cette plume te sera utile durant ton trajet et ton aventure. Ne la perds surtout pas. Tu as jusqu'au solstice d'été pour libérer les mots, ensuite, ça sera trop tard et le monde sera plongé dans un univers muet. Bon voyage et bon courage.

Ayden n'eut pas le temps de protester et fut jeté dehors. Jusqu'au solstice ? Cela lui laissait très peu de temps pour s'en occuper. Résigné, il rentra chez lui pour rassembler ses affaires avant d'entreprendre son long périple. Il n'était pas très rassuré à l'idée de quitter son village pour affronter un sorcier, mais étrangement, sa soif de nouveauté et d'aventure était plus forte. C'était pour lui l'occasion de changer d'air et de retrouver l'inspiration pour son roman.

Il quitta son village sans lancer le moindre regard en arrière et suivit le chemin en direction de la montagne.

Il marcha pendant plusieurs jours et arriva devant la Forêt Bleue. Elle portait ce nom, car chaque arbre, chaque feuille, chaque brin d'herbe était d'une couleur bleutée. C'était également le repère des elfes, un vieux peuple pacifique. Ayden hésita un instant, mais il entendit une douce musique envoûtante qui lui ôta l'envie de rebrousser chemin. La plume s'agitait au fond de son sac, comme pour lui indiquer qu'il était sur la bonne voie. Ayden s'engouffra dans le bois en suivant la mélodie.

Après plusieurs minutes de marche, il arriva dans une immense clairière. Le peuple de la forêt jouait une sublime musique emplie de tristesse. L'écrivain s'assit dans l'herbe turquoise pour les écouter et, instinctivement, prit la plume dorée ainsi qu'un parchemin, et se mit à écrire :

Nous sommes les elfes de la Forêt Bleue, l'un des plus vieux peuples de ce monde. Nous étions là bien avant l'arrivée des Hommes. Notre beauté et notre calme sont légendaires.

Ayden comprit alors que la plume traduisait la musique des elfes et lui permettait de comprendre leur histoire. Leur chef s'approcha de l'auteur et souffla délicatement dans une flûte grossièrement taillée dans un morceau de bois azur.

Bienvenue, jeune écrivain. Une ombre noire a survolé notre forêt et depuis, nos mots ont disparu. Notre langage est peut-être vide, mais pas notre esprit.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider ? interrogea Ayden.

Écoute-nous.

Le chef retourna auprès des autres elfes, qui avaient cessé de jouer pour observer la scène. Ensemble, ils interprétèrent la mélodie la plus triste qu'Ayden n'eut jamais entendue.

Célie et Léna étaient deux sœurs

Vivant en paix dans la Forêt Bleue

Le Roi des Ombres, jaloux de leur bonheur

Voulut les séparer toutes les deux.

Il les chassa de leur maison

Et les poursuivit dans toute la contrée.

Leur fuite dura de nombreuses saisons

Et plus jamais, elles ne purent se reposer.

Quand Ayden eut terminé l'écriture du poème, la plume se mit à briller et enveloppa toute la clairière d'une chaude lumière dorée. Quand elle s'éteignit, des cris de joie éclatèrent et les elfes

acclamèrent l'écrivain.

— Vous nous avez rendu la parole, annonça le chef dans sa langue elfique, tout en serrant la main de Ayden. Merci, du fond du cœur.

Après une courte fête pleine de mets succulents, de chansons et de rires, Ayden reprit la route. Son aventure était loin d'être terminée et le solstice n'était plus très loin. Il avait peut-être rendu les mots aux elfes, mais ceux de son peuple n'étaient pas encore hors de danger.

Au terme de plusieurs journées de marche, il arriva au pied de la montagne. Plutôt que d'en faire le tour, il coupa à travers les mines des nains. Il s'engagea dans un large couloir de pierres faiblement éclairé par des torches fixées aux parois. Contrairement au pays des elfes, le lieu était froid et sombre, et le seul son qu'Ayden entendait était celui des pioches percutant la roche. Il arriva devant une porte colossale gardée par deux nains.

— Je m'appelle Ayden, se présenta le jeune homme. Je suis uniquement de passage. J'aimerais traverser la montagne pour me rendre dans le château de l'autre côté.

Les gardes échangèrent un bref regard et le laissèrent passer sans dire un mot. Le royaume des nains était une immense caverne remplie de maisons taillées à même la pierre. Une fois de plus, le silence frappa Ayden et il aperçut sur les murs d'étranges ombres dansantes. Le capitaine des gardes s'approcha et lui fit signe de le suivre. Il l'emmena devant le roi, dans une immense salle du trône à la hauteur impressionnante. Des centaines de torches brillaient sur les murs, projetant d'autres ombres plus inquiétantes les unes que les autres. La plume dans le sac de Ayden s'agita à nouveau, et l'écrivain sortit son parchemin :

Bienvenue, noble écrivain. Nous avons entendu parler de ton voyage et nous t'attendions. Nous, les nains de la montagne, avons perdu notre ancien langage. Mais les flammes de nos forges et nos

mains travaillantes ont bien plus d'histoires à raconter que tous nos livres.

— Est-ce également une ombre qui a volé vos mots ? demanda Ayden

Une ombre maléfique. Les mots ont commencé à disparaître petit à petit sans que l'on s'en rende compte. Puis un jour... ils se sont tous effacés.

— C'est ce qui est arrivé aux elfes, et c'est ce qui est en train de se produire pour mon peuple, continua Ayden. Je peux vous aider.

Le roi des nains se leva de son trône et, accompagné de certains sujets et soldats, se dirigea vers la plus grande torche de la pièce. Ils passèrent leurs mains devant la flamme et projetèrent des ombres sur les parois. Celles-ci prirent la forme de deux jeunes filles légendaires.

Après avoir erré pendant plusieurs années,

Célie et Léna trouvèrent un refuge.

La montagne devint leur lieu sacré,

Où elles mirent en place leur subterfuge.

Elles vécurent une année dans la pénombre,

Écoutant le chant des oiseaux

Puis affrontèrent le Roi des Ombres,

Entre les murs de son château.

L'auteur finissait d'écrire lorsque les flambeaux s'éteignirent, comme soufflés par un coup de vent. La plume brilla à nouveau, éclairant toute la salle du trône. Lorsque les flammes crépitèrent à nouveau dans les torches, les nains poussèrent des cris de bonheur.

— Merci ! s'exclama le souverain. Joins-toi à nous pour notre célébration. Tu es notre invité d'honneur.

Ayden partagea plusieurs chopes de la délicieuse boisson ambrée des nains et s'en alla au petit matin. La traversée des mines fut bien plus longue que prévu, mais grâce à l'aide de ses nouveaux amis, il sortit de la montagne sans encombre. Il aperçut alors les tours du château, au loin.

Le jour du solstice, il pénétra enfin dans le village, au pied du sinistre palais. Il était arrivé à temps, mais il n'avait pas un instant à perdre. Il n'y avait pas le moindre bruit ni âme qui vive. Les volets aux fenêtres étaient fermés, les boutiques et épiceries étaient vides : le village semblait abandonné. Ayden partit à la recherche des habitants. Contre toute attente, les pancartes, affiches et autres écriteaux étaient vierges. Au détour d'une petite allée, il croisa un vieil homme, assis devant un tas de livres.

— Bonjour, souffla Ayden. Que s'est-il passé ? Où sont tous les résidents ?

Le vieil homme écarquilla les yeux, comme si c'était la première fois qu'il apercevait un autre être humain. Il se jeta sur Ayden, les joues baignées de larmes. Il essaya de parler en lui montrant les livres aux pages blanches à ses pieds, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Ayden s'écarta de la prise de l'inconnu et fouilla dans son sac pour en sortir la plume. Malheureusement, celle-ci ne brillait pas. L'habitant se rassit au milieu de ses livres, la tête entre ses mains.

Après une longue hésitation, Ayden continua sa route, car il ne pouvait aider le vieil homme pour le moment. Il croisa d'autres personnes perdues, isolées et tristes. Contrairement aux elfes et aux nains, les hommes n'avaient pas trouvé d'alternative et avaient perdu tout espoir. Ce spectacle brisa le cœur du jeune écrivain. Il était arrivé trop tard. Le jeune homme avait sans doute été protégé par la plume et n'avait pas réalisé que les mots de son langage avaient disparu. Sa seule issue, désormais, était de se

rendre au château pour y affronter le mage.

Lorsqu'il arriva devant les immenses portes de bois, ces dernières s'ouvrirent seules, poussées par une grande force invisible. Ayden, sur le qui-vive, pénétra dans la demeure du sorcier. Étonnamment, le lieu était grand, mais vide, comme abandonné depuis plusieurs années. Il n'y avait aucun meuble, décoration ni lumière. Le seul son qui parvenait aux oreilles de Ayden fut celui d'un battement d'ailes sinistre. La plume dorée remua dans son sac, plus agitée que précédemment. Il emprunta les premiers escaliers à sa gauche et se dirigea instinctivement vers la bibliothèque.

Le sorcier l'y attendait, assis dans un fauteuil, un sourire mauvais sur le visage. Il était vêtu d'une immense cape noire, le recouvrant des pieds aux épaules et se terminant par un grand capuchon.

— C'est donc toi le jeune fou qui a libéré le langage des elfes et des nains, dit-il. Et tu as le culot de venir m'affronter chez moi.

— Je suis venu mettre un terme à tes agissements, répliqua Ayden, sans la moindre crainte dans sa voix.

— Ce ne sont que des mots, siffla le mage en se levant. Rien que de simples, petits et misérables mots. Sais-tu seulement qui tu affrontes ?

— Oui, un homme seul qui répand la terreur et la misère. Un homme qui veut réduire le monde au silence. Un simple voleur de mots.

— Je suis Naït, écrivain renommé et digne héritier du Roi des Ombres, rétorqua le sorcier.

Ayden se souvenait d'avoir lu un livre d'un auteur du même nom. C'était un ouvrage médiocre et sans âme, qu'il n'avait pas eu le courage de terminer. De toute sa vie, il n'avait jamais lu une histoire aussi désastreuse et mal construite.

— Mes romans n'ont pas le succès qu'ils méritent, continua Naït. Mes écrits sont des œuvres d'art, incomprises par des idiots sans finesse.

Le sorcier sortit une plume noire qui dégageait une aura inquiétante et la plume dorée de Ayden sortit de sa sacoche. Le jeune écrivain constata avec surprise qu'elle brillait plus fort que jamais. Un chant d'oiseaux mélodieux résonna dans tout le château, et le sourire narquois de Naït s'effaça.

— Impossible ! Tu possèdes la seconde plume ? J'aurais dû m'en douter.

Il voulut ranger sa plume, mais ne fut pas assez rapide. Cette dernière s'envola, suivie de celle de Ayden. Elles prirent toutes les deux la forme d'oiseaux et exécutèrent une danse envoûtante. Leurs chants et leurs ombres projetées sur les murs rappelèrent à Ayden son aventure et ses rencontres. L'effet de surprise passé, il saisit avec hâte son parchemin et une plume ordinaire pour y noter la dernière partie du poème.

Le combat fut difficile et acharné

La victoire des sœurs eut un prix.

Le Roi des Ombres fut condamné

Et Célie et Léna perdirent la vie.

Les Dieux les changèrent en oiseaux

L'un en or et l'autre, noir de jais,

Et ce ne fut pas le seul cadeau

Qu'ils voulurent leur accorder.

Pour récompenser leur ardeur et leur bravoure

Ils leur permirent d'atteindre les cieux.

Célie devint la Lune, et Léna, l'astre du jour

Offrant aux Hommes un monde lumineux.

Aussitôt qu'Ayden termina d'écrire, le poème s'illumina. Les deux oiseaux tourbillonnèrent, emportant avec eux une multitude de mots semblables à une traînée d'étoiles, puis s'engouffrèrent par la fenêtre pour rejoindre le ciel.

Ayden comprit que c'était là sa véritable mission. Les deux sœurs avaient dû perdre leur plume en prenant leur envol. L'une avait atterri entre les mains de l'héritier qui l'avait corrompue. Quant à l'autre, Ayden l'avait reçue du conteur. En les rassemblant au même endroit et en terminant l'histoire, les deux plumes purent rejoindre Célie et Léna. Naït voulut insulter Ayden. Aucun mot ne sortit de sa bouche, mais plutôt un hurlement vide de sens.

— Voilà donc ta punition et notre récompense, dit l'écrivain en observant le sorcier de haut. Ton mutisme est un cadeau des dieux.

Il n'avait plus rien à faire dans ce lieu lugubre. Naït, sans sa plume, n'était plus une menace. Ayden quitta le château et fut accueilli à l'extérieur par les habitants du village qui avaient retrouvé leur langage. Le vieil homme croisé précédemment le serra dans ses bras, des larmes de joie perlant sur ses joues ridées. Le maire de la ville ordonna l'arrestation et l'emprisonnement de Naït. Après une courte célébration, Ayden rentra enfin chez lui.

Dans son village natal, Ayden fut accueilli en héros. Son récit et son voyage avaient fait le tour du pays. Il y eut une longue cérémonie de remerciements, organisée par les maires des villages, le chef des elfes et le roi des nains. Malheureusement, le conteur Erik avait disparu quelque temps avant le retour de Ayden, pour la plus grande tristesse de ce dernier. Il aurait tellement voulu lui raconter ce qu'il avait vu et ce qu'il avait vécu.

En l'absence d'un conteur, Ayden décida d'endosser le rôle. Il écrivait ses histoires la semaine et tous les vendredis soirs, il se rendait sur la place du marché où une petite estrade avait été construite pour qu'il en fasse la lecture. L'évènement attirait beaucoup de monde, aussi bien les habitants du village, grands et petits, que les voyageurs de passage.

— Raconte-nous ton histoire, s'il te plait ! supplia une petite fille dans la foule

L'écrivain sourit et s'assit sur la chaise du conteur. Quand la place fut silencieuse, Ayden commença :

— Je vais vous raconter l'histoire d'un homme persuadé que pour écrire une belle histoire, il lui fallait obtenir tous les mots.

Le cadeau des fées

Catherine Phan Van

À vingt-huit ans, elle avait tout pour être heureuse. Un métier qu'elle aimait et qu'elle exerçait avec passion, une petite maison nichée en bordure de forêt, une vie de couple épanouie, et surtout, un projet d'enfant. La gynécologue lui avait ôté son implant contraceptif quelques jours plus tôt, et avait profité de sa visite pour effectuer un frottis de dépistage périodique. Tout était prêt pour concevoir ce bébé tant désiré : elle était repartie avec une ordonnance pour de l'acide folique, la certitude confiante que la nature la comblerait bientôt, et un sourire radieux.

La douceur de ce vendredi soir annonçait le début du printemps. Installée dans sa chaise au fond du jardin, elle se laissait bercer par le chant des oiseaux, et respirait à pleins poumons le délicat parfum de muguet des fleurs de mahonia, lorsqu'une vibration la tira brutalement de sa rêverie. Ce fut à cet instant précis que sa vie bascula. La gynécologue avait reçu les résultats du laboratoire : son frottis présentait des cellules anormales. Elle la rassura, cela n'était pas synonyme de cancer, elle ne devait pas s'inquiéter inutilement, mais des examens complémentaires étaient nécessaires pour poser un diagnostic. Elle lui proposait donc un rendez-vous dès la semaine suivante pour lui expliquer en détail ce qui l'attendait.

Les mois s'étaient alors succédés comme dans un mauvais rêve. Un test HPV avait été pratiqué, qui avait confirmé une infection au papillomavirus. Une colposcopie avait ensuite été effectuée pour déterminer le site de la lésion, et la biopsie avait confirmé la présence de cellules cancéreuses. La tumeur se trouvait à un stade trop avancé pour qu'une conisation suffise à l'éliminer, et les équipes médicales n'avaient eu d'autre choix que de procéder à une ablation totale de l'utérus. Son compagnon s'était montré exemplaire pendant toutes ces épreuves. Il l'avait soutenue sans

faillir et était constamment resté présent à ses côtés. Mais voir ses espoirs de fonder une famille s'envoler à jamais, alors qu'elle n'avait même pas encore trente ans, l'avait littéralement anéantie. Elle avait sombré dans une profonde dépression. Les crises de panique étaient apparues, puis s'étaient faites de plus en plus fréquentes. Elle était progressivement devenue incapable d'assumer la moindre responsabilité. Son employeur lui avait fait comprendre qu'elle ne donnait plus satisfaction et elle avait remis sa démission, presque avec soulagement. Elle s'était retrouvée au chômage, non indemnisée et avait commencé à passer ses journées allongée dans son lit à regarder le plafond. Elle s'était isolée de ses amis, avait d'abord décliné leurs invitations, puis elle avait finalement cessé de répondre à leurs appels. En quelques mois, son téléphone était devenu totalement silencieux. Son compagnon s'était montré patient, les premiers temps, puis de moins en moins. Les reproches étaient venus petit à petit, il n'admettait plus qu'elle ne veuille faire aucun effort, sans réaliser qu'elle en était juste incapable, que la maladie avait anéanti toute volonté en elle. Il avait attendu qu'elle se reprenne, il pensait lui avoir laissé sa chance, avoir fait de son mieux. Et finalement, il l'avait quittée.

Ce fut son frère qui la sauva. Il vivait en Écosse et elle le voyait rarement. Elle parvenait à donner le change dans leurs communications par messagerie interposée, mais lorsqu'il entendit sa voix, alors qu'il lui téléphonait à l'occasion de son anniversaire, il comprit aussitôt la gravité de son état. Le surlendemain, il était chez elle. Il prit tout en charge, la résiliation du bail de sa petite maison et la régularisation de ses loyers impayés. Il mit ses affaires en ordre. Il loua un garde-meubles. Il fit ses valises et il la ramena en Écosse avec lui. Il l'installa dans son appartement, lui trouva un médecin et une psychologue qui parlaient français et l'accompagna lors des premières consultations pour s'assurer qu'elle serait correctement soignée. Des anxiolytiques lui furent prescrits, puis des antidépresseurs. Suivant scrupuleusement les consignes de sa thérapeute, elle

nota consciencieusement, dans un petit carnet, chaque moment qui parvenait à la faire sourire et s'astreignit à pratiquer, chaque jour, au moins une des activités qu'elle appréciait avant sa maladie. Et lentement, laborieusement, elle commença à reprendre pied.

Au bout de trois ans, elle fut considérée comme guérie. Elle décida de rester en Écosse. Son frère était rassuré de pouvoir continuer à veiller sur elle et elle, se sentant encore fragile, préférait le savoir non loin d'elle. Amoureuse de musique et pratiquant le violon pour occuper ses soirées, elle rejoignit un ceilidh band amateur : un groupe de musique folklorique traditionnelle écossaise. L'expérience fut totalement inédite pour elle, qui avait suivi, en France, une formation musicale classique. Elle avait eu l'occasion de jouer dans divers ensembles, allant de la pratique de la musique de chambre entre amis à l'orchestre symphonique lors de stages estivaux. En arrivant à sa première répétition, elle s'attendait donc à trouver un chef, des pupitres, des partitions... Mais rien de tout cela. Elle se présenta aux autres membres du groupe, puis l'un d'entre eux leur fit écouter un air sur son smartphone, et demanda à la ronde s'il leur plaisait. Comme tout le monde acquiesçait, le morceau fut adopté et la répétition commença : entièrement à l'oreille, à partir d'une vidéo dénichée sur Internet.

Ce ceilidh band la fit pénétrer dans un monde dont elle ignorait jusqu'alors l'existence. Ils jouaient dans des pubs, ils jouaient dans des festivals pour animer des danses populaires et, surtout, ils jouaient lors des célébrations des fêtes païennes traditionnelles : Lughnasadh, le 1er août ; Mabon, à l'équinoxe d'automne ; Samhain, le dernier jour d'octobre ; Yule, au solstice d'hiver ; Hogmanay, le dernier jour de l'année ; Imbolc, le 1er février ; Ostara, à l'équinoxe de printemps ; Beltane, le 1er mai ; et Litha, au solstice d'été. Elle se sentait plongée dans le passé, en harmonie avec les peuples qui l'avaient précédée, connectée aux racines profondes de la terre, et ces célébrations exerçaient sur elle une

fascination quasi hypnotique. La dernière d'entre elles en particulier, Litha, trouvait en son cœur des résonances sensibles. Dans la tradition païenne, cette fête, qui se voulait un hommage au solstice d'été, était en effet considérée comme une période propice à la guérison, la protection, et la fertilité. Dans les temps anciens, c'était à la nuit tombée du solstice d'été que les mages récoltaient leurs herbes et plantes médicinales, pour profiter de toute l'énergie du soleil qui s'y était concentrée en ce jour le plus long de l'année. Pendant que les enchanteurs s'affairaient à leur cueillette, le commun des mortels allumait de grands feux de joie, autour desquels il dansait. Il se disait que le voile entre le monde des vivants et celui des morts était mince lors de la fête de Litha, et que si l'on s'éloignait du feu, on pouvait croiser des esprits. Selon la légende, il suffisait même d'un pas distrait posé sur du millepertuis pour être propulsé au pays des fées.

Cette année-là, comme les précédentes, le ceilidh band dont elle faisait partie fut convié aux festivités de Litha, organisées sur les rives du Loch Tay, près de Kenmore. Une réplique d'un crannog de l'âge du fer y avait été reconstituée, et les musiques et les danses rituelles devaient prendre place non loin de cet îlot artificiel de plusieurs mètres de diamètre, reposant sur de solides pieux de bois. L'endroit se trouvait à environ deux heures de route d'Édimbourg, le temps était splendide et la célébration du solstice se prolongerait certainement tard dans la nuit. Elle arriva sur les lieux en fin d'après-midi. Le Loch Tay était un des lochs les plus étendus d'Écosse, long de plus de vingt kilomètres, mais très étroit. Le crannog était situé sur la rive sud, presque à son extrémité orientale, où le loch était large de quelques centaines de mètres à peine. La beauté de l'endroit était saisissante et la vue sur les arbres qui couvraient Drummond Hill, sur la rive opposée, lui procura un sentiment de plénitude. Elle ne regretta pas l'impulsion qui, au moment du départ, l'avait incitée à mettre son sac de couchage dans le coffre de sa voiture : cette nuit, une fois le feu éteint, elle irait s'allonger à la belle étoile sous les arbres de Tay Forest Park, sur la rive septentrionale du loch, et

attendrait la venue de l'aube en s'imaginant être au pays des fées.

La fête fut magique. Ils jouèrent des danses écossaises endiablées, reels et gigue, entremêlées de strathspeys et de valse aux rythmes plus lents. Ils écoutèrent conter les légendes des Highlands. Ils donnèrent de la voix et entonnèrent de nombreux chants traditionnels. Ils se joignirent aux danseurs et virevoltèrent autour du feu qui crépitait joyeusement. Et quand la nuit fut bien avancée, quand le feu s'apaisa, quand les hommes laissèrent la fatigue les gagner, quand le silence reprit ses droits, elle s'éloigna doucement.

La forêt baignait dans le clair de lune. Elle n'avait pas sommeil, elle croyait encore entendre résonner à ses oreilles les musiques de la fête. Elle avait envie de respirer l'odeur humide du sous-bois, besoin de marcher pour retrouver sa sérénité intérieure. Une brume légère s'élevait du sol, et sous la pâle lueur de l'astre qui perçait au travers des branches, le sentier qui cheminait au milieu des arbres prenait des allures fantomatiques.

Elle avança longtemps. Elle était seule, mais n'éprouvait aucune solitude. Au contraire, elle avait le sentiment étrange que la vie elle-même l'accompagnait, telle une présence invisible et bienveillante. Chaque murmure du vent dans les feuilles, chaque craquement de brindille, chaque hululement de chouette, chaque bruissement d'ailes de chauve-souris, était source d'apaisement et de quiétude. Elle appartenait à ce monde nocturne, son esprit se mêlait à celui de la nature qui l'entourait. Elle trouva un coin de mousse au pied d'un grand chêne, et s'allongea. Déjà, la nuit semblait plus claire, les premières heures de l'aube approchaient. Le calme l'envahit, et ses paupières se firent lourdes. Au moment où le sommeil la gagnait, elle crut voir une silhouette argentée se pencher sur elle. Elle s'endormit, un sourire dessiné au coin des lèvres.

Ses rêves furent peuplés de personnages merveilleux. Elle flottait dans les airs, observant comme celui d'une étrangère son

corps endormi, allongé seul au centre d'une vaste forêt. De minuscules fées voletaient avec grâce à ses côtés, leurs ailes scintillantes mimant l'éclat des étoiles. Elle entendait au loin des musiques, des rires et des chants. Des ombres en robes blanches glissaient sans bruit sur le sol, s'agenouillant parfois pour cueillir une fleur nimbée de rosée. Une femme apparut, couronnée d'orchidées et vêtue d'une longue robe couleur de lune. Au creux de ses bras était blotti un nouveau-né. Ses lèvres entonnèrent une douce mélodie et l'enfant ferma les yeux.

Un bruit discret l'éveilla. Du coin de l'œil, elle aperçut un éclair roux. Lentement, avec précaution, elle tourna la tête. Non loin d'elle, un écureuil avait trouvé un escargot et savourait son festin improvisé. Le soleil pointait ses premiers rayons à l'horizon et les bancs de brume dessinaient des étoiles légères qui ondulaient entre les arbres. La vie s'éveillait, la lumière reprenait ses droits, mais la magie de Litha qui avait imprégné ses songes ne s'était pas encore dissipée. Elle crut soudain sentir un mouvement imperceptible derrière elle. Pivotant doucement, elle le découvrit, allongé à ses côtés, encore endormi : le nouveau-né de son rêve...

Elle le prit dans ses bras, s'assura qu'il n'avait pas froid, le serra contre elle et le berça lentement. Chassant le sommeil de son esprit embrumé, elle leva la tête et chercha qui avait pu abandonner son bébé ainsi au milieu de la forêt, seul auprès d'une étrangère. Un éclair argenté attira son attention. La femme de ses rêves se tenait non loin. La fée de Litha. Elle inclina son visage, ses yeux se posèrent sur elle, puis sur l'enfant et dans un sourire bienveillant, elle disparut. Un mot inconnu sonna dans sa tête : « Leanabh ».

Elle déposa un baiser sur le front de son enfant, son cadeau des fées. Il ouvrit les yeux, agrippa une mèche de ses cheveux, et fixa son regard bleu nuit sur elle. Alors, elle prononça doucement son nom : Leanabh.

Interrogatoire 12 - Natacha

Caroline Tremblay

— Bonjour à tous !

« Je me présente, Geneviève Simard, inspectrice aux affaires criminelles depuis maintenant 20 ans. Je sais, je n'en ai pas l'air. Aujourd'hui, vous allez assister à mon interrogatoire. Cette méthode révolutionnaire et controversée nous a permis de retrouver des victimes et surtout, d'obtenir tous les faits pour conclure certaines enquêtes. De plus, ce type d'interrogatoire permet aux familles dont les victimes sont malheureusement décédées de faire enfin leur deuil. Je souhaite que votre attention soit sur cet homme, Jonathan Bernier, tueur et violeur. Il a sévi sur une période d'une dizaine d'années, selon nos enquêtes. Nous l'avons interrogé 11 fois et durant nos séances, il nous a avoué 10 meurtres non résolus. À notre dernière rencontre, il a mentionné le nom de Natacha Lavoie, une fille que nous avons retrouvée dans la rivière du Gouffre, dans le comté de Charlevoix. Dès le début, j'ai été sur cette enquête, mais elle s'est arrêtée, faute de preuves. Nous avons conclu à un accident par noyade. Mais, Jonathan nous a avoué qu'elle avait été sa première victime. Alors, vous allez assister à ses aveux pour le meurtre de Natacha Lavoie, 17 ans.

« Comme vous voyez, les techniciens le préparent. Ne vous inquiétez pas, concernant la légalité de l'interrogatoire, l'État l'a approuvé depuis la tuerie de la fête nationale en 2030. Revenons sur ce que font les techniciens. Comme vous pouvez remarquer, ils lui injectent une substance derrière l'oreille, afin de stimuler son lobe temporal. Zut ! Le nom m'échappe ! Bref, ce sérum libère tous ses souvenirs. On sera aux premières loges de ce qu'on veut qu'il nous dise. C'est l'objectif de l'interrogatoire assisté et intrusif. De plus, il vous sera possible de suivre l'entretien par ce moniteur, et de voir les faits. Je tiens à vous avertir que parfois,

ces images sont dures et pas pour les cœurs sensibles, car il n'y a pas de censure.

« Avant que je m'adresse à lui, si vous avez des questions, je vous suggère de les noter et j'y répondrai après l'interrogatoire, parce qu'on ne pourra pas m'interrompre, sinon le détenu va arrêter de parler sans qu'on voie la scène du crime. Je souhaite que vous ayez une bonne vue d'ensemble de ce procédé. Qui sait, peut-être allez-vous l'appliquer dans vos futures enquêtes !

« Avez-vous des questions avant que je commence ?

— Inspectrice Simard, si ça tourne mal, devons-nous intervenir ?

— Ne vous inquiétez pas, si le détenu devient agressif, car on peut se toucher et ressentir des sensations, alors je crierai TONNERRE et l'interrogatoire prendra fin immédiatement.

« Il n'y a plus de questions ? Les techniciens peuvent donc commencer mon branchement; ils me mettent le connecteur qui me permettra d'avoir accès à son esprit pour l'interroger. De cette manière, il me voit devant lui dans un environnement formel. Nous ne sommes pas des hologrammes, nous respirons et bougeons. Il aura l'impression d'être vraiment en interrogation. Même si vous êtes dans la pièce, il ne vous verra pas. Le casque qu'on pose sur ma tête présentement va servir à visualiser les faits, les paroles et les gestes du tueur, c'est ce que vous allez voir et entendre à l'écran à ma droite. Cela sera comme si on y était ! Grâce à ça, on élucide plus rapidement des affaires non classées. Sur l'autre écran, sous celle des faits, vous me verrez faire l'interrogatoire.

« Alors, on se dit à plus tard !

— Bonjour, Jonathan ! Vous vous souvenez de moi, inspectrice Simard. Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas entretenus. La dernière fois, vous m'avez parlé de Christine Veilleux, une amie de l'université. Quand je vous ai demandé si

c'était la première, vous avez répondu que non, c'était Natacha. Aujourd'hui, j'aimerais bien que vous me parliez de Natacha Lavoie. Qu'est-ce qui est arrivé le soir du feu, au début de l'été, en 1997, dans votre ville natale ?

Un silence s'installe dans la salle d'interrogation. Les étudiants qui observent la scène virtuellement ne voient que l'inspectrice et le tueur immobile, qui n'est même pas enchaîné : ils ne sont séparés que par une simple table. Le détenu ne montre aucun signe d'agressivité, il regarde l'inspectrice et brise le silence :

« Je n'avais que 17 ans. Cet été-là, j'avais juste le goût de tripper, chiller et fourrer. Après ce que j'avais vécu avec Natacha, j'avais besoin de me lâcher avec les chums. Elle m'avait laissé tomber, parce que, selon elle, je ne pensais qu'avec ma queue. Pardon, elle ne se plaignait pas ! Elle en jouissait ! Elle gémissait ! Peu importe ! J'étais avec les gars, Étienne et Mathieu, au parc du Gouffre avec nos bières, lorsqu'on a commencé à parler des vacances. Aucun de nous ne voulait travailler ! Il n'y avait pas de jobs dans le coin. J'avais assez hâte de partir à Québec, au cégep. Fini de croiser du monde qu'on connaissait. Remarque, en été, il y avait beaucoup de touristes et les filles étaient obligées de suivre leurs parents. Elles avaient besoin de distraction ! Alors, moi, Jonathan, le gars du casse-croûte à patate frite, je savais m'en occuper.

— Jeudi, on finit avec l'examen d'anglais... pis bye là, St-Aubin ! Crisse que j'en peux pas d'être à Baie ! Il y a rien à faire icitte, avait dit Mathieu.

— Ça me manquera pas pantoute ! Mais, je vais m'ennuyer de prendre une bière au parc du Gouffre. Câlise, les gars, qu'on a eu du fun icitte. Rappelle-toi, Mathieu, quand tu t'es pogné Mireille, là-bas, devant tout le monde. C'était mieux que Bleu Nuit, avais-je ajouté en pointant le gros arbre près du spot à feu.

C'est là que j'ai eu l'idée, faire un feu de fin d'année juste pour tripper entre chums. Avant, au début juin, il y en avait toujours un, mais pas cette année. Fouille-moi pourquoi ! Le monde est trop

pissou ! Ça ose pas sortir de chez eux.

— Heille, les gars ! On fait un dernier feu avant de commencer les vacances. Genre vendredi, le 20 juin, les examens vont être finis et tous les secondaire 5 qui n'sont pas des moumounes viendront tripper une dernière fois. En plus, on manquera pas notre feu de Saint-Jean ! avais-je lancé de même, en pensant à me taper Natacha pour une dernière fois.

— Ouais, Jo, c'est pas fou, ton idée ! On s'fait un trip de fou. T'en penses quoi, Étienne ? Tu pourrais demander à ton cousin de nous en amener du bon. me répondit Mathieu

-- Ça serait pas pire ! J'embarque ! Je suis sûr qu'il pourrait nous amener autre chose de plus hot. Je vais lui demander, avait dit Étienne en terminant sa bière.

Étienne n'était pas comme nous. Il aimait mieux fumer, faire du skate et tripper avec ses chums que de se pogner des filles. D'ailleurs, il était puceau ! Il était le genre à prendre tellement de drogue, qu'il pouvait halluciner des bibittes vertes et lancer des rayons laser avec ses ganses de sac à dos. Méchant fucké ! Il nous faisait ben trop rire, qu'on a fini à se tenir avec, Mathieu et moi. Pis, on manquait jamais de weed avec.

Ça n'a pas pris de temps qu'on a annoncé le party. On le disait à tout le monde qu'on croisait. J'espérais tellement que Natacha le sache. J'avais pris le temps de le dire à sa chum, Geneviève, pour que toute la gang vienne. Geneviève n'était pas trop dure à crinquer. Elle était toujours partante pour des partys et surtout, pour des feux. D'ailleurs, je me demande ce qu'elle est devenue, elle voulait aller à Nicolet. Bref, elle était la fuck friend à Mathieu. Alors, où il était, elle était là ! Elle m'a dit que c'était clair que Julie et elle allaient venir. Pour Nat, elle ne savait pas trop, à cause de moi. Je m'en doutais qu'elle était encore très affectée de notre relation. Même si c'était elle qui m'avait laissé, c'était clair qu'elle s'ennuyait de nos baisers. Mais, elle ne l'avouerait jamais ! En tout cas, la nouvelle avait fait le tour de la poly et même du skatepark. On allait être une grosse

gang ! C'était pas mêlant ! Tout le monde était willing pour une dernière brosse avant les vacances.

Mercredi, on avait commencé à prévoir du bois pour le feu, de la gazette et le gaz à lighter. Câlince que ça allait brûler solide ! Pis, c'était pas grave si on manquait de bûches, il devait ben y avoir du bois mort au parc. En tout cas, on s'enlignait pour le party de notre vie ! Il restait à voir avec Étienne s'il avait trouvé de quoi de pas pire. Ça me tentait d'aller avec de quoi de plus fort que du pot. De quoi qui me donnerait un high pour longtemps. Le pot, ça me faisait pas ! Ça m'endormait ben raide ! Je n'avais pas l'intention d'être mou quand j'entraînerais Nat dans le bois. Je devais demander à Geneviève si Nat venait en fin de compte. Elle m'évitait depuis que je lui avais parlé, lundi. Bon, Nat l'avait sûrement crinquée. D'la marde ! En arrivant au skatepark, j'ai vu toute de suite Étienne, accoté à un arbre, assis par terre en fumant.

— Pis, as-tu eu des nouvelles de ton cousin ?

— Il pourrait nous avoir du mush ou du buvard. Il checke ça ! répondit Étienne.

— J'espère que ça va marcher. Peu importe c'est quoi, je vais sûrement t'en prendre, avais-je dit. »

— Poursuivez, Jonathan.

« Le jeudi a passé tellement vite ! On rencontrait le monde au skatepark et ça parlait que de ça ! Tout le monde était à la recherche de qu'est-ce qu'ils allaient prendre. Ça devenait une évidence que personne n'oublierait cette soirée. Avec toute la drogue et l'alcool, personne ne se rappellerait son nom, mais qu'est-ce que tu veux ? On était jeunes qu'une fois ! Pis, on était chanceux, parce que la ville nous laissait tranquilles. C'était la seule place où qu'on pouvait faire un feu. Avant, on le faisait sous le viaduc, là, on se faisait prendre. Au parc du Gouffre, ça passait ! On le retrouvait dans le développement Tremsim. On se rendait par un chemin pas éclairé en gravelle. Au bout, il y avait un p'tit champ entouré d'arbres. La

rivière du Gouffre faisait le tour d'la place. On était tranquilles. Notre spot à feu était près du grand arbre, vers la droite. Pis, on pissait dans les arbustes proches de la rivière. Dans l'jour, c'était pas rare qu'on voyait des pêcheurs de saumon ou des gens qui descendaient la rivière en trip. C'était la place parfaite pour boire ! Mieux que le viaduc et le parc de la Virevolte.

En tout cas, le vendredi était arrivé ! Une journée vraiment collante ! Pour la première journée de l'été et de nos vacances, elle allait bien se terminer. Dans l'jour, Mathieu et moi, on est allés voir et on a amené du bois. Tout était prêt pour le soir. On avait décidé de faire une p'tite saucette dans la rivière. Le courant était fort. Crisse que ça faisait du bien ! Il manquait juste une pouf et une p'tite bière.

— Hey, Math ! Ça va être malade à soir, avais-je dit.

— J'ai pas eu de nouvelles d'Étienne pis de son cousin. Câlice que j'espère qu'on va avoir de quoi. C'est pas vrai qu'on va être juste à la bière pis au weed, avait dit Mathieu.

Il n'avait pas tort ! Je n'avais pas eu de nouvelles d'Étienne depuis mercredi au skatepark. On est sortis de l'eau et on a fait un croche au skatepark. Il était là, accoté à son arbre, ben relax !

— Étienne, as-tu des nouvelles de ton cousin ? lança Math.

— Ben kin ! On aura du mush ! répondit Étienne.

Tout était parfait ! La noirceur était enfin arrivée. C'était la journée la plus longue de l'année, maudit solstice de marde ! En tout cas, je ne me coucherais pas de bonne heure ! J'avais de plus en plus le goût de prendre Nat pour une dernière nuit.

Quand je suis arrivé au parc, le party était déjà pogné. Je pourrais dire que tout le secondaire 5 était là avec une bière dans main et ça sentait le pot. C'était clair que ça allait fêter fort ! J'ai tout de suite trouvé les gars, près de l'arbre, en train de fumer une pouf.

— Hey ! On se gobe notre mush ? avais-je lancé assez vite.

Étienne a sorti nos grammes et on a commencé à les gober. J'aimais bien le goût, comparé à Mathieu, qui devait prendre des gorgées de Pepsi entre chaque bouchée pour l'avaler. Moumoune ! J'avais assez hâte d'avoir mon buzz ! Accoté à l'arbre, j'essayais de repérer Natacha, mais c'était noir de monde. Je suis resté une bonne vingtaine de minutes à l'arbre sans dire un mot aux gars. Le buzz du mush commençait doucement et c'était à ce moment-là que je l'ai vue. Crisse qu'elle était belle avec son p'tit coat en jeans. Elle était autour du feu, assise par terre, bière à la main, et elle riait. C'était fou ! On aurait dit qu'elle était entourée d'une aura bleutée et que tout autour était flou. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'étais gelé comme une balle. »

— Êtes-vous allé la voir à ce moment-là ?

— Ben non ! Je savais me laisser désirer. Pis il y avait ben trop d'monde ! J'allais attendre qu'elle soit seule. Je ne suis pas fou ! T'es drôle !

« Je ne la quittais vraiment pas des yeux. Plus je la regardais, plus j'avais envie d'elle. De mordre ses p'tits seins et de la prendre par derrière. Tout d'un coup, elle s'est levée et s'est dirigée vers le bois. Elle y allait toute seule, c'était ma chance. J'ai dit aux gars que j'allais pisser et je l'ai suivie.

Crisse qu'elle était belle ! Elle marchait un peu croche, on dirait qu'elle dansait au clair de lune. Je l'ai laissée faire son p'tit besoin naturel. Tsé ! Je suis quand même un homme galant ! Elle se dirigeait vers le feu et je lui ai lancé :

— Hey, ma belle ! Tu n'as pas peur de t'aventurer seule dans le bois, belle comme tu es.

Elle avait sursauté et m'avait regardé avec ses p'tits yeux de biche. Crisse qu'elle était parfaite !

— C'est toi, Jo ! Laisse-moi passer ! m'a-t-elle dit.

Je lui ai barré l'chemin avec mon bras et je lui ai dit :

— *Le mot de passe pour passer. Et je lui ai mis sa main sur mon entrejambe.*

— *Lâche-moi, Jo ! T'es ben gelé ! C'est fini ! Laisse-moi passer !*

Pis la salope, elle a serré sa main ! Crisse de folle ! Tabarnak, c'était quoi son ostie d problème ? Avec mes mains, je lui ai saisi la gorge et nous sommes tombés par terre. Elle se débattait sous mon poids, mais elle n'avait aucune chance de me tasser.

— *Calme-toé crisse ! Ça sera pas long ! Pis fais pas ta sainte-nitouche, tu aimes ça. T'en jouissais à chaque fois.*

J'essayais de déboutonner mes culottes en la maintenant. Pour la maîtriser, j'ai décidé d'entourer son joli cou avec mon avant-bras. Ça m'a libéré une main pour enlever mes culottes. J'avais fini par les baisser à mes cuisses, que j'ai senti qu'elle ne se débattait plus. Coudonc, elle avait enfin compris qu'elle en avait envie aussi. J'ai levé les yeux à son visage et elle n'avait plus d'expression. Crisse ! Je me suis demandé si elle me niaissait pour que j'arrête. Je l'ai lâchée, mais elle restait au sol sans bouger. Crisse ! Crisse ! Crisse !

J'avais mes culottes aux genoux et je ne la lâchais pas du regard. Elle allait sûrement se lever, pis m'envoyer son pied dans les gosses. Même pas ! »

— *Et c'est là que vous avez pensé la jeter dans la rivière ?*

— *Ben ! Je regardais autour. J'étais chanceux, personne était là pour m'avoir vu. Je ne savais pas trop quoi faire. Je ne pouvais pas aller chercher les gars. Pis, je n'avais rien fait de mal. C'était juste un accident ! J'ai entendu du bruit où le chemin du bois. Je l'ai couchée sur le côté, c'était Étienne qui allait pisser. Il nous a vus, mais j'ai fait semblant qu'il nous avait dérangés en train de baiser. Il a continué son chemin en s'excusant avec un grand smile. Je le suivais du regard et c'est là que j'ai pensé à la rivière. En la jetant, elle allait dériver vers le village et on la retrouverait pas tout de suite.*

J'ai attendu qu'Étienne soit retourné au feu et j'ai traîné son corps jusqu'au bord. Je l'ai regardée une dernière fois. Crisse qu'elle était belle ! J'ai eu tellement envie de la baiser une dernière fois. Crisse ! Avant de la jeter dans l'eau, j'ai dévoilé ses seins et je me suis crossé. Maudit qu'elle était belle ! Comme toi, d'ailleurs ! L'sais-tu que t'es pas mal belle, toi avec !

— Jonathan, concentrez-vous ! Qu'avez-vous fait après ?

— Je suis retourné au feu rejoindre les gars. Ils étaient avec Geneviève et Julie. Tu m'as demandé si je savais où était Nat. Attends un peu, Geneviève ! Pourquoi on continue de parler de ta conne de chum ? Tu es plus belle et plus cochonne qu'elle. Arrête avec tes maudites questions ! Là là, tu me fais bander, l'sais-tu !

Jonathan se rapproche de plus en plus de Geneviève et essaie de lui caresser le visage. Geneviève se recule, l'arrête et lui dit :

— Jonathan ! Ne me touche pas ! Je veux savoir pourquoi t'as fait ça à Nat ?

— Si tu veux qu'on continue à parler de cette crise de Nat, il me faut le mot de passe.

— TONNERRE

Geneviève enlève le casque et tire rapidement sur le connecteur. Elle prend une grande inspiration en regardant le corps inerte de Jonathan Bernier, 56 ans, sur sa civière. Il ne peut plus rien faire, vu qu'il est maintenu en coma artificiel depuis 6 mois. Elle est abasourdie qu'il l'ait reconnue après tant d'années. Elle reprend une autre grande inspiration et elle se tourne vers les étudiants.

— Bon ! Avez-vous des questions ?

Abandon

Isabelle D Boutin

Le vent s'intensifiait d'heure en heure, faisant voler tout ce qui dormait au sol. À travers ma fenêtre au 6^e étage, je voyais passer des feuilles arrachées aux arbres. Une belle tempête d'été. Si on avait été en hiver, probablement que les écoles auraient été fermées, la visibilité complètement nulle et des lames de neige se seraient ajoutées aux congères du quartier. Ça aurait eu quelque chose de sympathique. Un effet apocalyptique, une sensation de fin du monde peut-être. Une tempête d'été ça n'avait rien de romantique du tout. C'était froid et peu agréable.

À midi, j'étais sorti promener la chienne et, même elle, n'avait pas apprécié sa promenade. Toujours partante pour une séance de marche dans le quartier, elle avait branlé la queue à la vue de sa laisse et de mes bottes de pluie en caoutchouc. Une fois dehors, par contre, elle semblait presque regretter l'idée. Ses oreilles battaient au vent et son poil se retroussait sur son dos. Ça prenait bien une tempête pour enlever l'envie de marcher à un chien ! Un peu plus et elle lançait un soupir de soulagement quand nous avions repassé le seuil de la porte à notre retour.

Quelques heures plus tard, j'avais vu passer les enfants qui revenaient de l'école. Ils marchaient tête baissée pour contrer le vent. Rien dans leur démarche n'indiquait leur bonheur d'avoir enfin terminé l'école et de commencer leurs longues vacances d'été. Leur passage, tous les jours, devant mon immeuble me déprimait et me rappelait à quel point j'étais seul.

Inutile de me rappeler que c'était bien moi qui avais souhaité cette solitude. J'aurais pu devenir le père de famille idéal, comme on voit dans les films. Celui qui a à cœur le bonheur de sa famille. Celui qui arrive à la maison à la fin de la journée et dont les enfants lui sautent dans les bras. Non seulement il n'y avait personne pour m'accueillir quand je revenais à la maison, je ne

quittais, pour ainsi dire pratiquement jamais, celle-ci.

Je regardais mon écran sans grande motivation, ne sachant pas si j'arriverais à écrire quelque chose d'un tant soit peu intéressant aujourd'hui. Je n'arrivais plus à trouver l'inspiration pour un nouveau projet d'écriture. J'avais bien dû démarrer quatre projets dans l'année et aucun d'entre eux n'avait réussi à maintenir mon attention plus que quelques heures.

Pourri, ennuyant, improbable, infantile. C'étaient les qualificatifs qui décrivaient le mieux mes quatre dernières idées. Un charmant pot-pourri de médiocrité. Enfin, peut-être pas. Le problème, c'était plutôt que j'étais resté accroché à ma dernière histoire, un peu comme on reste accroché à une fille même si elle ne veut absolument rien savoir de nous.

Un pauvre idiot en peine d'amour.

Mon dernier manuscrit avait été refusé partout où je l'avais envoyé. Soit. Ce sont des choses qui arrivent. Après tout, tous les écrivains voient leurs idées être rejetées par des maisons d'édition un jour ou l'autre. « Pas de problème ! » qu'ils disent. « Il faut savoir piler sur son ego, se relever les manches et continuer à écrire coûte que coûte. » « Surtout, ne pas se décourager. » « Ce n'est pas toi qu'ils refusent, c'est ton bouquin. »

J'avais bien compris tout ça. J'étais passé par les étapes de deuil habituelles : déni, colère, tristesse et acceptation. Accepter le rejet. « Pfff, facile à dire. » Mais oui, j'avais accepté de me faire dire non de toutes les façons possibles. En passant par « votre manuscrit ne correspond à notre ligne éditoriale », jusqu'à « votre niveau d'écriture n'est pas assez relevé pour nous. » Oui ! Même cette insulte-là, j'avais fini par l'accepter en me disant qu'ils devaient bien avoir raison et que je pouvais certainement améliorer ma façon d'écrire. Après tout, la perfection n'existe pas et je suis bien loin de l'avoir atteinte.

Le problème, ce n'était rien de tout ça. Le problème, c'était que

je n'arrivais pas à décrocher de cette histoire. Ce manuscrit, je l'avais encore dans la peau, des années après avoir pris mes premières notes dans mon cahier. Les personnages étaient devenus mes amis, leur personnalité s'était incrustée en moi. C'était comme s'ils faisaient partie de moi maintenant. Je n'arrivais plus à me défaire d'eux. Tout ce que j'avais envie de faire, c'était de me remettre à écrire sur eux : Athéna, Claudel et Sophia. Continuer leur saga, que ce soit en écrivant un deuxième tome ou encore, en révisant le premier.

Une bien mauvaise idée, selon tous les « experts » du domaine. Réviser le manuscrit alors que j'attendais toujours des réponses de quelques maisons d'édition s'avérait évidemment une immense perte de temps et je risquais de ne plus savoir quelle version était la bonne, en cas d'acceptation ! Écrire un deuxième tome ? À quoi bon si le premier ne voyait jamais le jour ?

« Et l'autoédition, tu y as pensé ? » me demandaient quelques amis écrivains bien intentionnés. Bien sûr que j'y avais pensé, mais qu'est-ce que l'autoédition disait à mes yeux ? « Ton livre ne vaut pas assez pour être édité de manière traditionnelle. » C'est ce que la petite voix disait dans ma tête. Bien oui, quoi ! Le chemin traditionnel indique une certaine reconnaissance, non ? De tous les manuscrits reçus par un éditeur, c'est le mien qui a été retenu ! Me publier moi-même équivalait à dire : « peut-être bien qu'il ne vaut rien, mon livre, mais je veux qu'il voie le jour à tout prix ». Bof.

Peut-être que ce jugement était tout à fait fautif de ma part. Je crois que je traînais ce jugement depuis le jour où j'avais lu une biographie autoéditée qui était truffée de fautes ! Un livre qui ne m'avait apporté que de la frustration, alors qu'il m'avait été recommandé par plusieurs personnes ! Avec l'autoédition, n'importe qui pouvait s'improviser auteur. Est-ce que j'avais vraiment envie de me retrouver dans cette catégorie ?

Alors, je restais pris avec ce manuscrit, dans l'attente des dernières réponses qu'il me tardait de recevoir, en me disant

qu'elles seraient probablement négatives, elles aussi. Mais après tout, on ne sait jamais.

Je tournais en rond sans arrêt avec mes nouvelles idées d'histoires qui n'arrivaient jamais à la cheville de mon roman. En soupirant, je repoussai mon portable et me levai pour m'étirer. J'étais courbaturé. Le dos et les épaules coincés à force d'heures passées sur ma chaise de cuisine, les doigts pianotant sur le clavier.

J'avais besoin d'une pause. Besoin de retrouver l'inspiration.

Je me dirigeai vers la bouilloire pour faire chauffer de l'eau pour un thé. La grisaille extérieure me donnait envie d'un breuvage chaud et réconfortant. La chienne me suivait pas à pas. Elle espérait sans doute retourner dehors : ils ont la mémoire courte, ces bêtes. Je restai immobile quelques minutes devant ma fenêtre à regarder, sans les voir, les feuilles qui tourbillonnaient au vent. Le thé prêt, je m'installai au salon dans mon fauteuil.

— Tant qu'à ne pas être inspiré, aussi bien lire les nouvelles du jour, dis-je à voix haute en ouvrant mon journal.

Après tout, on pouvait trouver des idées n'importe où, même dans les faits divers. Je feuilletai les pages pendant quelques minutes en buvant mon thé brûlant à petites gorgées. Un titre attira mon attention. « Solitude des aînés – un fléau à combattre »

Je refermai le journal en grognant, sans même lire un mot de l'article. « La solitude, le fléau du siècle » ce discours revenait tellement souvent que je ne pouvais plus en entendre parler. Qui étaient ces jeunes journalistes convaincus de savoir ce qui était bon ou pas pour leurs « aînés » ? C'était vrai que la majorité des adultes de mon âge étaient isolés, mais il faut dire qu'il est difficile de maintenir une vie sociale, passé un certain âge. Quand la retraite arrive, à moins d'avoir des tonnes d'activités et de hobbies à son actif, les rencontres se font plutôt rares.

Je soupirai. La chienne me regarda en levant les yeux. Découragée, elle avait fini par se recoucher en comprenant que je ne sortirais pas. Elle soupira à son tour et referma les yeux.

Combattre la solitude. C'était plus facile à dire qu'à faire. Célibataire depuis toujours, j'avais vécu seul toute ma vie. Les soirées en silence et les repas en solo, c'était mon quotidien. Rien de nouveau à combattre ici. Depuis ma retraite, par contre, il était vrai que mes contacts avec le monde extérieur avaient drastiquement chuté.

Je regardai autour de moi. Mon salon criait de solitude, c'était plutôt évident. Deux fauteuils au tissu d'une couleur douteuse qui trahissaient mon âge. Pas de sofa, pas d'endroits pour asseoir plusieurs personnes à la fois. J'aurais même pu me départir de mon deuxième fauteuil et il n'aurait manqué à personne. Je le fixai en me demandant si je devais m'en débarrasser ou pas. Je fis la moue. Mes longues années de vieux garçon m'avaient habitué à en utiliser un pour lire et l'autre pour regarder la télé. Pourquoi changer une formule gagnante ? Et si un jour je venais qu'à inviter quelqu'un chez moi, j'aurais au moins un siège à lui offrir. La chienne était couchée sur un tapis usé qui meublait l'espace entre les sièges et la télé. Elle ronflait doucement.

Mon thé avait refroidi quelque peu et je pus enfin boire sans me brûler les lèvres. La chaleur me revigora, mais je n'avais toujours pas l'élan nécessaire pour retourner écrire. Je me levai et fis quelques pas vers la fenêtre. Quelques passants se battaient contre le vent dans la rue plus bas. Un couple passa bras dessus, bras dessous, leurs visages éclairés par de grands sourires amoureux. Je souris en les regardant. Leur complicité me toucha et j'eus presque un mouvement de recul en les observant. Comme si je faisais intrusion dans leur intimité.

L'envie me prit soudainement de connaître cette proximité du corps et de l'esprit. L'envie de ne pas être seul, ne serait-ce qu'une heure dans ma journée. J'allai déposer ma tasse près de

l'évier de la cuisine puis me dirigeai vers le salon pour enfiler mes bottes et mon manteau. Aujourd'hui, je ne souperais pas seul avec mon portable. La chienne leva les yeux vers moi pour vérifier si je l'appelais ou non, puis soupira et retomba dans un sommeil léger, tandis que je sortais et verrouillais la porte derrière moi.

Je marchai quelques minutes dans les rues du quartier avant de statuer sur la direction à prendre. La rue commerciale, avec tous ses petits restaurants et cafés, me sembla une bonne idée et je m'y dirigeai, un peu essoufflé par le vent qui giflait mes joues. Décidément, je n'avais pas choisi la meilleure journée pour sortir de chez moi. Peu importe, je sentais que c'était la voie à prendre pour sortir de ce marasme dans lequel je m'étais empêtré au cours des derniers mois.

Je ne sortais que très rarement manger dans les restaurants, si bien que j'étais un peu surpris par l'étendue du choix d'établissements. Les façades se suivaient sur l'avenue et l'une d'entre elles attira mon regard. L'ambiance y paraissait feutrée et tranquille. Quelques tables étaient occupées, surtout par des gens seuls. Je grimpai les trois marches qui menaient à la porte et entrai.

Dès que la porte se fut refermée derrière moi, une jeune femme derrière le bar me fit un grand sourire. Le bar était en fait un grand comptoir en forme de demi-lune devant lequel plusieurs tabourets s'alignaient. Je m'installai sur le dernier tabouret tout au fond, duquel je pouvais observer le café en entier. La jeune femme m'apporta un menu ainsi qu'un verre d'eau et retourna à ses occupations.

Quelques minutes plus tard, j'avais devant moi un sandwich et une salade, accompagnés d'une pinte de bière artisanale, la spécialité de la maison, m'avait-on appris. Tout était délicieux et je dus me retenir pour ne pas engloutir mon repas en deux bouchées.

Tout en me ravissant de cette bonne nourriture que je n'avais pas eu besoin de me préparer, j'observais les autres clients présents dans la salle. Comme je l'avais remarqué de la rue, la plupart des tables étaient occupées par des gens seuls. Les seules conversations tenues dépassaient à peine le stade du murmure. En observant subtilement deux femmes assises près de la fenêtre, je sortis mon carnet de notes élimé de ma poche. Je l'avais toujours sur moi, au cas où l'inspiration daignerait me rendre visite et générer une idée pour un prochain roman.

Le décor du café était plus qu'ordinaire, mais l'ambiance qui y régnait m'inspira. Je notais précipitamment les détails que je remarquais. Les murs en stucco d'un gris pâle, les luminaires suspendus qui flottaient au-dessus des têtes, le comptoir du bar en arborite d'une autre époque. Rien ne s'agençait, aucune ligne conductrice n'était visible dans la décoration et pourtant, ça fonctionnait. On s'y sentait comme chez soi.

Les deux femmes avaient commandé une bouteille de vin qui commençait à être bien entamée. D'où j'étais, je pouvais apercevoir les joues de celle qui me faisait face ; elles rougissaient de plus en plus, proportionnellement au niveau de vin qui baissait dans son verre. Ses yeux brillaient. Je me demandais quelle était son histoire. Était-elle en couple ? Avait-elle des enfants ?

Je notai quelques détails dans mon cahier puis passai à une autre table. Je voulais surtout éviter qu'on remarque mon regard. Elles m'auraient pris pour un vieux pervers malsain qui passait ses soirées dans les cafés à fixer les jeunes femmes. Je me voyais mal leur expliquer que j'étais en fait un écrivain en quête d'idées pour son prochain roman. Cette explication n'aurait que renforcé leur certitude que j'étais un vieux fou dérangé.

La serveuse revint me voir et je réalisai que j'avais déjà terminé ma bière. Je lui demandai de m'en servir une deuxième. J'en pris une gorgée les yeux fermés, savourant sa douce amertume.

— Elle a l'air délicieuse, fit une voix à côté de moi.

Je m'étranglai avec ma gorgée et tentai de tousser sans tout recracher devant moi. Les larmes me montèrent aux yeux alors que j'essayais de reprendre mon souffle pour répondre.

— Désolée, reprit-elle en riant. Je ne voulais pas causer une telle réaction.

Je n'avais pas eu connaissance de l'arrivée de cette femme à mes côtés au bar. Je l'observai au travers de ma quinte de toux. Elle avait un visage commun qui me rappelait vaguement quelqu'un, sans que j'arrive à savoir qui.

— Pardon, dis-je, une fois ma toux calmée. Je n'avais pas remarqué qu'il y avait quelqu'un sur ce tabouret, j'ai fait un saut.

— Ça m'arrive tout le temps, répondit-elle en souriant.

— Est-ce qu'on se connaît ? finis-je par demander, après l'avoir regardée quelques instants. J'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part.

— On me dit souvent ça aussi, dit-elle simplement.

Je souris puis repris une gorgée de ma bière, plus prudemment, cette fois. Elle était effectivement excellente. Je me tournai vers la femme pour lui offrir un verre et fut stupéfait de découvrir que le siège était vide. Je fronçai les sourcils et me tournai vers le fond du café, à la recherche de l'inconnue, mais elle n'était nulle part en vue.

Je clignai des yeux et regardai mon verre, incrédule. Soit j'étais en train de devenir sénile, soit la bière était beaucoup trop forte pour moi. J'avalai le reste en quelques gorgées, réglai la facture et sortis pour rentrer à la maison, le visage de la jeune femme flottant dans ma tête.

Le vent s'était enfin calmé pendant mon repas. L'air était toujours frais, mais confortable. Un peu comme une soirée d'automne et

non comme la première nuit de l'été. J'en profitai pour marcher un peu, le temps de digérer et de profiter de l'air frais et des dernières lueurs du jour le plus long de l'année. Je me dirigeai vers le parc. Habituellement, on y croisait beaucoup de marcheurs, mais ce soir, le parc était désert, mis à part quelques coureurs qui y foulaient les sentiers à toute heure et sous toutes les températures.

Sous la canopée d'un grand saule se trouvait un petit banc de parc isolé. J'avais toujours aimé cet endroit qui offrait une vue panoramique sur les sentiers plus bas et le parc en entier. C'était le lieu parfait pour réfléchir. J'y pris donc place et ressortis mon carnet pour relire les notes que j'avais prises pendant mon repas.

Les deux femmes à la bouteille de vin m'avaient inspiré une idée pour un roman intimiste déchirant. J'avais envie d'écrire quelque chose qui briserait le cœur des lecteurs. Quelque chose avec de l'aplomb, pour une fois, pour en finir la médiocrité. Je griffonnais à toute vitesse pour ne pas oublier les images et les bouts de phrases qui me venaient en tête.

L'énergie s'étiolait sous sa peau ridée, à bout de souffle, cherchant à tout prix une issue à cette vie contrefaite...

Pas mal. C'était mieux que bien des trucs que j'avais écrits depuis des mois. Je commençais à penser qu'à force d'écrire, je deviendrais peut-être un jour un vrai bon écrivain.

— Qu'est-ce que vous écrivez ? demanda une voix.

Je sursautai et découvris que la femme du resto était maintenant assise à côté de moi sur le banc de parc. Je secouai la tête.

— Vous... comment faites-vous ça ? Arriver et partir comme ça, sans prévenir ?

— Je peux lire ? demanda-t-elle en étirant le cou vers mon carnet.

J'eus un mouvement de recul. L'humilité me rattrapait. La honte de ne pas être à la hauteur de ses attentes. Je clignai des yeux puis ris de moi mentalement. Un écrivain qui n'osait pas faire lire ses écrits ? C'était le comble.

Je lui tendis le carnet et elle parcourut mes gribouillages du regard, les mains sagement posées sur ses cuisses. J'en profitai pour l'observer subtilement. J'étais certain de l'avoir déjà croisée quelque part avant ce soir, mais où ?

— C'est une nouvelle idée de roman ? demanda-t-elle finalement, les sourcils froncés.

— Oui, en effet ! Je...

Je ne terminai pas ma phrase. Quelque chose était étrange. Comment savait-elle que j'écrivais et comment savait-elle que c'était une nouvelle idée ?

— Je m'excuse de demander à nouveau, mais est-ce qu'on se connaît ?

Elle planta ses yeux dans les miens et me regarda avec le plus grand sérieux du monde. Elle était si près que je pouvais voir ses glandes lacrymales au coin de ses yeux et la forme des rayures dans ses iris, jaunes sur fond bleu.

— Pourquoi écrire une nouvelle histoire, Michel ?

Une larme coula sur sa joue.

— Comment connaissez-vous mon nom ? balbutiai-je.

Je regardai partout autour de moi, ça devait être quelqu'un qui me jouait un tour. Tout ça était beaucoup trop étrange.

— Pourquoi ne pas terminer ce que vous avez commencé, Michel ? Pourquoi nous abandonner ?

Elle pencha la tête et essuya sa joue de la paume de sa main. Je ne comprenais pas sa détresse, ni qui elle était.

— Je... Je ne comprends pas. De quoi parlez-vous ?

Je m'approchai pour poser une main sur son épaule et au lieu de toucher le tissu de son manteau, ma main ne sentit que le vide. Je clignai des yeux, mais la jeune femme était disparue.

— Ne nous laissez pas en plan, Michel, résonna sa voix dans l'air. Nous avons besoin de vous pour vivre. Terminez notre histoire. Sans vous, nous ne sommes que des idées, que des mots. Nous avons besoin de votre plume pour vivre.

Je fixai le vide devant moi, le visage de la jeune femme imprimé dans mes rétines : Athéna.

Pour renaître, il faut mourir un peu

Livia Tournois

Solène remercia le livreur, ferma la porte, et déposa le carton sur le plan de travail de la cuisine. Un carton de plus. Ceux du déménagement gisaient à moitié ouverts dans un coin du salon. Le nécessaire remplissait déjà les armoires et les tiroirs, restait à trier l'excédent. Vingt-cinq ans de vie commune résumés dans ces boîtes marron. Des papiers en pagaille, des souvenirs en vrac, et beaucoup de choses à jeter.

Solène soupira et s'arma d'un couteau pour déchirer la bande adhésive la séparant de son repas du soir. Une des résolutions qu'elle avait prises depuis son divorce : retrouver sa ligne. Le stress, les grossesses, le manque d'exercice, le corps qui change, autant de facteurs ayant modifié son tour de taille depuis trop longtemps. Une vieille photo sur le manteau de la cheminée lui donnait des complexes. Elle, aux côtés de ses deux sœurs Mathilde et Colette, en robes d'été, devant la maison. Elle s'était trouvée rayonnante avec ses beaux cheveux longs et sa taille de guêpe. Aujourd'hui, elle avait une teinture de cheveux bordeaux délavée, une coupe courte en désordre, et cette robe bleu clair et fleurie n'était plus qu'un lointain souvenir. Elle se cachait dans des vêtements noirs et amples, n'exhibant pas un millimètre de peau. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas passé un habit coloré, une robe montrant ses jambes, et encore moins un maillot de bain.

Mathilde restait toujours aussi menue et Colette, sportive de nature, exhibait un corps musclé et ferme. À côté de ses sœurs, elle faisait pâle figure. En fait, Solène se faisait horreur depuis son divorce. Le miroir était devenu son pire ennemi. Il lui rappelait chaque jour que son ex-mari s'affichait avec une minette de vingt-cinq ans dont les seins ne ressemblaient pas à deux gants de toilette flasques. C'était comme si elle ne s'était pas regardée

depuis des années. Comment avait-elle pu s'oublier à ce point ?

Elle avait senti le vent tourner. Les galipettes s'étaient espacées jusqu'à devenir inexistantes. Les sorties en amoureux et les week-ends romantiques avaient disparu. Pierrick dormait même dans la chambre d'ami, sous prétexte de travailler tard et de ne pas la déranger. Solène trouvait normal qu'après tant d'années de vie commune, ils ne brûlent plus de la même passion qu'au début. Pourtant, elle avait encore des sentiments pour son mari, mais ils étaient devenus presque des étrangers, des colocataires.

Adrien et Maëva, leurs enfants, avaient pris le large pour leurs études supérieures, voilà plusieurs années. Adrien vivait maintenant en Australie et Maëva, à Paris. Solène souffrait beaucoup de cette séparation forcée et attendait leurs, rares, visites avec impatience.

La capitale, une ville que Solène avait fuie après vingt-cinq ans passés dans les transports en commun saturés.

Sa décision de reprendre la maison familiale à l'abandon avait suscité quelques haussements de sourcils, mais un nouveau départ était tout ce dont la quadragénaire rêvait.

La grande baraque de sa grand-mère se situait entre Paimpont et Concoret, en plein dans l'Ille-et-Vilaine. Cette région l'apaisait : l'atmosphère de légendes, les mythes arthuriens et la forêt de Brocéliande, de quoi rêver un peu. Enfant, elle passait toutes ses vacances dans la maison de la mère de sa mère, Françoise, qu'elles appelaient affectueusement « mamie Soizic ». Elle en connaissait chaque recoin, du grenier au garage. L'endroit nécessitait un bon coup de frais. Solène se faisait un devoir de moderniser les lieux pour y être à son aise. Les crucifix, canevas et napperons de dentelle défraîchis disparurent rapidement du décor, remplacés par des photos de famille et des tableaux d'artistes locaux.

Solène, comptable, exerçait à présent son activité en auto-

entreprise. Sa formation aux outils informatiques portait ses fruits. Son carnet de contacts se remplissait petit à petit. L'emballage de son repas céda enfin, Solène en sortit la fiche résumant le menu et donnant les indications de préparation.

- Betterave et céleri en salade
- Poisson blanc sauce citron et poêlée de courgettes
- Panna cotta et coulis de framboises fraîches

Elle grimaça, les betteraves et céleri ne la mettaient pas en appétit. Elle pensa avec gourmandise à la burrata attendant dans le réfrigérateur, un achat sur un coup de tête au détour du marché. Avec les tomates du jardin et un filet d'huile d'olive, ce serait un vrai délice. Elle voulait cependant suivre son régime à la lettre pour obtenir de réels résultats. Les paquets de gâteaux, plateau de fromages et autres plaisirs gourmands restaient proscrits. La seule chose qu'elle s'autorisait, c'était un carré de chocolat noir 80% avec son café du midi.

En complément, son médecin nutritionniste lui avait conseillé de l'exercice physique. Solène et le sport, deux inconnus. Un vélo neuf l'attendait dans le garage, offert par Colette, mais la poussière se déposait lentement sur la selle. Elle s'imposait une marche digestive chaque jour, zieutant le compteur de son application podomètre. La marche lui faisait du bien, vidait son esprit. Solène se tâtait à adopter un chien pour l'accompagner dans cette activité. Et puis, un peu de compagnie ne lui ferait pas de mal. La solitude devenait pesante dans sa maison reculée. Elle n'osait toquer aux portes pour se présenter au voisinage. Timide de nature, ses interactions sociales se limitaient au facteur, médecin, et livreur de repas.

Sa promenade quotidienne se retrouvait perturbée par les températures caniculaires des dernières semaines. Le béton brûlant la mettait en nage en quelques minutes. Le soleil tapant sur son crâne l'étourdissait. Manquant le malaise plusieurs fois,

elle avait abandonné l'idée de sortir avant le coucher du soleil. D'ailleurs, l'astre solaire entamait sa lente descente dans le ciel. La préparation du diner pouvait encore attendre. Solène entreprit de lacer ses baskets. Devant la maison, elle attrapa le vieux bâton de marche de sa grand-mère et s'éloigna d'un pas tranquille, accompagnée par le chant des oiseaux.

Sa balade l'avait mise en appétit.

Elle consulta son portable, aucun nouveau message. Solène prenait conscience qu'elle s'était enterrée dans son mariage, délaissant ses amitiés, ses goûts et ses passions. Elle se retrouvait divorcée et seule, terriblement seule. Ses sœurs habitaient le sud de la France et la visitaient deux fois par an, pour les vacances d'été et les fêtes de fin d'année. Maëva rechignait à venir et une visite d'Adrien en France n'apparaissait pas pour bientôt. Des amis, Solène n'en comptait plus depuis un moment. Seulement quelques collègues de travail donnaient encore des nouvelles à l'occasion.

Un passage dépressif suivit l'annonce du départ de Pierrick. Les antidépresseurs et les anxiolytiques aidèrent, les premiers temps. Elle voulait maintenant remonter la pente sans aide médicamenteuse, mais continuait à consulter un psychologue mensuellement.

Pour casser le silence pesant, Solène tourna le bouton du vieux poste de radio. La voix de l'animateur envahit la cuisine, où l'odeur des courgettes se diffusait lentement.

— Ce soir, c'est la fête de la musique ! Eh oui, le vingt et un juin marque le jour du solstice d'été, soit la journée la plus ensoleillée de l'année.

— Tout à fait, Charles, enchaîna une voix féminine. Nous avons bénéficié, aujourd'hui, de seize heures d'ensoleillement, contrairement au solstice d'hiver, jour le plus court, où on comptabilise seulement huit heures et quinze minutes de lumière.

Quelques notes de la chanson *Here comes the sun* des Beatles retentirent.

— Alors, que fait-on au solstice d'été, Marie-Amélie ?

— Eh bien, cela dépend des pays et des époques. Les festivités associées à ce jour remontent à l'Antiquité. En Égypte ancienne, par exemple, cela correspondait au premier jour de l'année.

Solène plaça un couvercle sur la poêlée de courgettes. Elle sortit une planche à découper pour les betteraves et le céleri.

— Et ça ne concerne que l'hémisphère nord ?

— Alors, effectivement, on pourrait le penser, mais les Incas fêtaient également le solstice d'été. Il faut garder à l'esprit que pour l'hémisphère sud, les saisons sont inversées, quand nous célébrons le solstice d'été, ils fêtent le solstice d'hiver !

— Ah ! Vous m'apprenez quelque chose. Je ne le savais pas !

— Mais c'est mon travail, Charles.

Ils rirent de bon cœur. Solène ébaucha un sourire. Elle monta le son de la radio pour couvrir le bruit de son couteau débitant les légumes.

— En France, on a coutume de fêter la Saint-Jean avec de grands feux de joie, reprit l'animateur. C'est lié à la religion catholique, n'est-ce pas ?

— Effectivement, car avant cela, les festivités étaient païennes. Cette journée est associée depuis longtemps au Soleil, que l'on représente par le feu. Les chrétiens ont repris cette tradition des grands feux de joie, qui viendraient notamment des rituels celtiques. Depuis 1982, en France, on célèbre à cette date la fête de la musique. Et nous avons été suivis par une centaine de pays dans le monde.

— Alors, ce soir, n'hésitez pas à vous rendre aux nombreux

concerts en plein air autour de chez vous. On vous déconseille d'allumer des feux, beaucoup de départements sont déjà passés en alerte canicule et les incendies de forêts se multiplient. On vous souhaite une bonne soirée, et on continue en musique, avec *Another day of sun*, entraînante chanson du film *La La Land* !

Les notes de piano enthousiastes résonnèrent dans la pièce. Solène baissa le volume et se mit à dresser la table. Elle prit place devant le bol contenant son entrée, y versa sa vinaigrette maison et entama le tout sans grande conviction.

Quand les enfants étaient petits, elle les emmenait au centre-ville pour écouter le groupe de musique qui s'y produisait chaque année. La troupe performait pendant des heures, enchaînant les reprises dans des costumes pailletés. Pierrick ne les accompagnait jamais, n'appréciant pas le bruit et la foule. Enfin, c'est ce qu'il lui disait. Au final, Solène se demandait ce qu'elle savait vraiment de lui. Connus jeunes, et mariés quelques années plus tard, ils s'étaient vite perdus de vue dans leur quotidien. Pierrick passait beaucoup de temps au travail et au club de tennis, jusqu'à partir avec une jeune femme rencontrée sur les courts. Alizée, pimpante et sportive, cuisses galbées et regard envoûtant. Solène ne pouvait rivaliser. Son mari vivait une seconde jeunesse, l'emmenait partout autour du globe, faisait des activités extravagantes en sa compagnie. Les quelques fois où elle le croisait, Solène le trouvait épanoui et rayonnant, tout son contraire. Elle n'arrivait pas à le blâmer d'être parti. Leur mariage respirait la tristesse et la monotonie.

Solène piqua rageusement un cube de betterave avec sa fourchette. La gorge nouée, les larmes aux yeux, elle lâcha le couvert dans le bol à moitié vide. Les coups de blues la cueillaient souvent pendant ses instants de ressassement. Elle remplissait ses pensées de « et si » en se flagellant de n'avoir pas réagi pour sauver son couple. Pierrick et elle ne se considéraient pas en mauvais termes, mais un monde les séparait désormais. Elle savait qu'ils ne partageraient plus que le fait d'être les parents

d'Adrien et Maëva.

Depuis la séparation, elle ne fréquentait personne. Ses sœurs la poussaient dans cette voie, Mathilde laissant trainer l'idée de sites de rencontres et autres croisières pour les célibataires. Solène ressentait avant tout le besoin de se reconstruire, d'apprendre à s'aimer de nouveau. Inutile de se lancer dans une relation pansement. Elle voulait apprécier sa propre compagnie, non accueillir un partenaire qui deviendrait sa bouée de sauvetage face à la déprime.

Solène ravala son émotion et alla au robinet pour remplir son verre d'eau. Une lumière au fond du jardin attira son attention, quelqu'un avait allumé un feu.

Une pointe de frayeur traversa Solène. Que faisaient ces gens sur sa propriété ? Son regard restait fixé sur le jardin en friche, un immense terrain planté d'arbres incluant une parcelle de forêt. Petite, elle s'y aventurait à la nuit tombée, cherchant à se faire peur avec ses sœurs. Mamie Soizic rattrapait vite les fugueuses et les rabrouait avant de les reconduire au lit. Aujourd'hui, elle n'y mettait guère plus les pieds, de peur de trébucher ou de rencontrer un sanglier grognon. Le grillage avait dû s'abîmer par endroits, permettant aux jeunes des environs d'entrer.

Que faire ? Appeler la police ? Peut-être ne s'agissait-il que d'un voisin faisant brûler un tas de feuilles ? À cette distance, elle ne distinguait qu'une lueur rougeoyante et une mince colonne de fumée. Rassemblant son courage, Solène quitta ses chaussons pour ses sabots de jardin. Elle activa le mode « lampe » de son téléphone portable, bien que la lumière du Soleil baignât encore le paysage. Dehors, la fraîcheur ne remplaçait pas encore la fournaise du zénith. Solène se dit qu'il faudrait de nouveau dormir les fenêtres grandes ouvertes pour respirer un peu. Le ciel offrait un camaïeu de couleurs à couper le souffle. Préoccupée, elle ne s'y intéressa pas, avançant entre les mauvaises herbes vers la barrière à la peinture écaillée. La pelouse bien trop longue était

brûlée, n'exhibant plus une couleur verte mais paille, voire marron par endroits. Elle devait apprendre à faire un tas de choses par elle-même. Bricolage, jardinage, des activités qu'elle laissait volontiers à Pierrick, d'ordinaire.

Solène fit un bond de côté, apercevant un grand serpent jaune sur l'herbe. Le cœur battant, elle braqua sa lumière sur le reptile, qui se révéla n'être que le tuyau d'arrosage gisant inerte entre deux plants de tomates carbonisés. Elle passa sous les pommiers, contourna une brouette abandonnée, et sonda d'un œil méfiant l'étang presque à sec jouxtant le grand cabanon de jardin. Solène avait une sainte horreur des batraciens et ce point d'eau était leur repère favori. Elle frissonna en s'imaginant marcher sur une grenouille. Au loin, la lumière d'un feu brillait toujours.

Elle atteignit enfin la barrière et ouvrit le portillon rouillé. Un sentier mal entretenu menait dans le sous-bois. Souvent, mamie Soizic leur confiait un panier et elles partaient en quête de noisettes et de champignons. Sa grand-mère lui manquait terriblement. Une femme sévère mais juste, qui les avait aimées tendrement et les accueillait toujours avec bonheur. Son grand-père était décédé de maladie dans sa petite enfance, Solène n'en conservait aucun souvenir. Ses parents, médecins, les expédiaient en Bretagne dès que possible, n'ayant pas énormément de temps à accorder à leur progéniture. Mamie Soizic avait souvent joué le rôle de la maman. Solène tentait d'effacer de sa mémoire les mois de souffrance précédant sa mort. Voir Françoise, cette femme si forte, sans cheveux, amaigrie dans un lit d'hôpital, avait été une épreuve plus qu'éprouvante.

Des ronces s'accrochèrent à ses mollets nus. Solène les écrasa farouchement et se débarrassa des épines plantées dans sa peau. Elle tira sur son vieux pantacourt pour tenter de couvrir un peu plus son épiderme.

Les brindilles craquaient sous ses pas. Un corbeau décolla d'une branche toute proche, Solène retint un cri. Les mains moites, elle

pensait maintenant pouvoir distinguer une silhouette ou le bruit d'une conversation, mais rien.

Elle se demanda un instant si elle n'avait pas imaginé la vision du feu de camp. Le feuillage serré et les nombreux troncs obstruaient sa vue. Solène ne se sentait pas rassurée, elle préféra rebrousser chemin. Elle reprit la direction de la maison, jetant un dernier regard par-dessus son épaule. Là, dans une trouée, elle eut la nette image d'un grand feu brûlant gaiement. Elle grommela et se demanda quelle démarche adopter. S'il s'agissait de jeunes gens éméchés, ils allaient certainement l'envoyer sur les roses. L'absence de musique l'intriguait. Peut-être qu'en l'entendant approcher, ils avaient détalé, abandonnant leur campement improvisé. Le feu prenait-il de l'ampleur ? Tout cela pouvait rapidement tourner à l'incendie.

Solène se résolut à aller voir de quoi il en retournait. Il serait toujours temps d'appeler les pompiers ensuite, autant ne pas les faire déplacer pour rien.

Bientôt, elle put entendre les craquements du bois qui se consumait, sentir l'odeur de la fumée et le dégagement de chaleur.

Comme s'il ne faisait pas assez chaud ! pensa Solène en s'épongeant le front d'un revers de main.

Elle resta prudemment dans l'ombre d'un grand arbre, guettant le moindre mouvement suspect. Le feu flambait étonnamment haut, telle une torche démesurée. Les voyous avaient choisi un lieu dégagé, une sorte de clairière naturelle. Solène chercha du regard les restes d'une fête, cadavres de canettes de bières et autres détritiques, mais elle ne discerna rien de la sorte. Ce feu qui brûlait avec ardeur semblait sortir de nulle part, sans gardien pour l'alimenter. Après plusieurs minutes, elle osa finalement s'avancer. Solène s'arrêta à la vue de la couronne de buissons qui ceignait la clairière. Elle regarda de plus près les fleurs jaunes qui couvraient les arbustes. Sa grand-mère les nommait « millepertuis » et disait

qu'ils attiraient les fées. Mamie Soizic était pleine de superstitions. Elle ne laissait jamais les filles s'approcher de ces buissons. Solène s'excusa auprès de sa grand-mère, se mit de profil et passa entre les fleurs jaunes. Elle n'eut pas mis un pied dans le cercle qu'elle perdit connaissance.

Solène ouvrit les yeux, mais sa vision resta floue, brouillée. Autour, des cris et des chants s'élevaient. Elle sentait une grande agitation dans l'air. Les gamins avaient dû se planquer à son approche et la frapper lâchement derrière la tête. Elle sentait l'odeur de la terre dans ses narines.

Solène repoussa le sol des deux mains, se redressant en position assise. Elle épousseta son visage et ses paumes. Le paysage s'ajusta devant ses rétines. Plus d'une dizaine d'hommes et de femmes, tous pieds nus, arborant des visages juvéniles et se tenant par la main, tournaient dans une ronde effrénée autour du grand feu, dans le sens des aiguilles d'une montre. De temps à autre, l'un d'eux poussait un cri d'animal, que ses compagnons imitaient. De la musique rythmait cette danse chamanique, mêlant les sons de différentes flûtes. Solène se recula à tâtons, cherchant à se dérober à la vue de cet étrange sabbat. Certainement une secte adepte d'un ancien culte païen. Elle ne voulait pas se retrouver mêlée à une quelconque orgie de plein air ou autres sacrifices rituels. Une jeune femme l'aperçut du coin de l'œil et quitta la ronde pour venir auprès d'elle.

— Tu te sens mieux ?

Solène resta muette, l'observant avec de grands yeux méfiants.

— Maintenant que tu es réveillée, tu peux venir danser, insista l'autre.

Solène ne bougea pas d'un pouce, restant interdite et effrayée.

— Loan, reviens ! cria une autre jeune femme.

L'intéressée l'aida à se remettre sur ses pieds. Solène se leva

sans dire un mot. L'étrangère portait une couronne de fleurs, enserrant ses longs cheveux bruns. Tous les autres participants en arboraient également une, mélange de plantes séchées et de pétales colorés. Solène discerna des roses, des soucis, des chèvrefeuilles, du jasmin et des tournesols. Cette tiare multicolore contrastait avec la longue robe blanche unie de la jeune femme. En ce qui concernait les parures, le blanc, le jaune et le rose semblaient à l'honneur. Seul un homme restait torse nu, arborant une coiffe d'où sortaient des bois de cerf.

Loan attrapa au vol une corne appartenant à un des danseurs qui tourbillonnaient avec vigueur. Elle la plaça dans les mains de son invitée. Muette, celle-ci regarda l'objet sans savoir comment réagir.

— Bois l'hydromel, nous devons remercier la Terre et le Soleil.

— Mais je... balbutia Solène.

Elle se sentait complètement décontenancée. Ces hippies ne semblaient pas bien méchants, il n'empêche qu'ils se trouvaient illégalement sur sa propriété. Il fallait qu'elle mette le holà avant que cela ne devienne une habitude. Elle n'éprouvait nullement l'envie de goûter le picrate qu'ils fabriquaient certainement eux-mêmes de façon douteuse.

Solène avisa le liquide stagnant au fond de la corne. Elle ne pouvait pas le jeter discrètement, tant que Loan la fixait. Elle tenta de rassembler son courage pour leur demander de lever le camp. Dire non et s'affirmer, cela ne lui ressemblait pas.

— Allez, bois ! l'encouragea de nouveau la jeune femme. Remercie pour la lumière, les récoltes et l'abondance !

Solène prit un air contrit. Peut-être les fêtards se montreraient-ils plus réceptifs si elle paraissait amicale. Elle mima d'accepter l'offrande et monta la mixture à ses lèvres. Une infime quantité de liquide s'infiltra dans sa bouche. La boisson sucrée aux arômes de

fleurs se révéla exquise. Solène se risqua à boire une franche gorgée, et finalement, vida la corne.

Loan l'entraîna par la main au milieu des danseurs. Mal à l'aise, Solène n'osait participer à la liesse. L'envie de s'enfuir la taraudait. Elle qui détestait se montrer, voilà qu'on lui demandait de se tortiller au milieu d'inconnus violant sa propriété. Un jeune homme plaça une couronne végétale sur sa tête. Loan la lui ajusta et lui fit passer un miroir.

— Voilà, tu peux représenter la Terre, maintenant. Il te faut danser autour du Soleil.

Solène grimaça et s'apprêta à prendre congé avant de croiser son reflet. Le visage de ses vingt ans la regardait, ses cheveux longs et sa robe à fleurs. Elle crut perdre la raison et laissa tomber le miroir. Un danseur l'attrapa avant qu'il ne se brise. Elle détailla ses fines mains, ses petits pieds nus dans la terre. Qu'était-elle en train de vivre ? Elle se recula pour ne pas être bousculée par la ronde des jeunes gens qui continuaient de chanter et danser gaiement. Sa protectrice se porta une nouvelle fois à ses côtés.

— Tout va bien ?

— Je... je ne comprends pas, j'ai... qui...

Solène se sentait complètement perdue.

— C'est une nuit particulière. Il faut célébrer la nature. Bientôt, la lumière perdra son combat contre l'obscurité, nous devons remercier le Soleil pour ses bienfaits.

— Mais je...

Solène chercha des yeux son téléphone à l'endroit où elle s'était réveillée. Au-delà des buissons, la forêt restait plongée dans les ténèbres. Impossible de discerner la maison. Elle leva le nez, les étoiles par centaines scintillaient de mille feux.

— Le rituel de la fertilité va commencer ! s'enthousiasma Loan.

Les danseurs récupérèrent au sol des bottes de fleurs séchées entourées de rubans. Le grand feu de joie diminua pour ne plus dépasser la hauteur des hanches. Solène eut le souffle coupé par le prodige. Sa tête bourdonnait, résultat combiné de l'hydromel et de son égarement. À tour de rôle, les participants lancèrent leur botte dans les flammes avant de prendre leur élan et de sauter par-dessus le feu dans un grand cri. La scène mettait Solène dans tous ses états. Son cœur battait à une vitesse inquiétante. Elle s'assit par terre, la tête entre les mains.

— Tu ne veux pas te joindre à nous ? lui demanda l'homme aux bois de cerf, de sa voix grave.

— Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive, regardez-moi, dit-elle en désignant son visage.

— Tu es belle, sourit-il.

Solène rougit.

— Je ne peux pas ressembler à ça, j'ai quarante-cinq ans. Je crois que je rêve ou que j'ai pris quelque chose d'illicite sans m'en rendre compte.

— Pas du tout, c'est qui tu es, là-dedans, répondit-il en pointant son cœur.

Assurément, cette communauté se voulait bienveillante, bien qu'elle pratique un peu trop la méditation. Elle ne tenait pas à devenir l'amie des fourmis et des pâquerettes, aussi tenta-t-elle une nouvelle fois de s'éclipser.

— Bon, écoutez, je crois que je vais aller m'allonger. Merci pour tout, juste, éteignez le feu en partant, et trouvez un endroit plus approprié pour faire... vos séances.

Elle se remit sur ses pieds et se dirigea vers la barrière de buissons. L'homme portant des cornes imita le brame du cerf. Tétanisée, elle se retourna pour constater que tous la fixaient. Le

silence tomba sur le groupe, seulement troublé par les craquements du feu.

Une femme se détacha du cortège et vint lui prendre les mains. Solène se sentit faible sur ses jambes, au bord du malaise.

— La barrière entre nos deux mondes est infiniment fine, ce soir, ainsi nous pouvons nous rencontrer.

Françoise embrassa la joue de sa petite fille.

— Ne me fais donc pas ces grands yeux de chouette, ma chérie, sourit-elle.

— Mamie, mais... souffla Solène.

— Tu ne te doutais pas que ta grand-mère était une beauté, n'est-ce pas ?

Elle ressemblait trait pour trait à la photo de son mariage, accrochée dans son ancienne chambre. Ses joues se couvraient de taches de rousseur et surtout, Solène reconnut le bleu clair de ses yeux rieurs. Sa robe jaune d'or la mettait en valeur. Françoise lui apparaissait calme et en paix.

— Allez, chérie, l'encouragea-t-elle en lui plaçant une botte de fleurs dans les mains, il est temps d'avancer. Tu as passé bien assez de jours à te lamenter sur ton sort.

Solène la fixait toujours, incapable de prononcer un mot.

— Alors, tu as perdu ta langue ?

— Tu ne peux pas... je ne... bredouilla Solène.

— Allons, allons, tu es toute tourneboulée.

Françoise attira sa petite-fille contre elle. Solène respira le parfum de son aïeule, une madeleine de Proust qui lui arracha un sanglot. Quand elle se sentit mieux, elle se dégagea de l'étreinte.

— Nous allons prier pour des jours meilleurs, annonça Françoise.

L'homme cornu poussa un cri enthousiaste, la musique et la danse reprirent. Françoise escorta sa petite-fille devant le feu.

— Allez, ma fille, lui dit-elle à l'oreille, fais se rencontrer la Terre et le Soleil.

Comme dans un songe, Solène se vit jeter les fleurs dans le feu. Une odeur de lavande lui saisit les narines. Son aïeule plaça deux mains protectrices sur ses épaules.

— Maintenant, tu vas sauter. Débarrasse-toi de tout ce qui t'empêche de poursuivre ta route. Tu es une femme forte, il est temps d'arrêter de pleurer. Saute, et passe à autre chose.

Le cœur de Solène tambourinait dans sa poitrine. Les flammes dansaient devant ses yeux. Elle sentit l'impatience de ses jambes. Allait-elle vraiment sauter ? L'adrénaline se mit à courir dans ses veines. Elle respira profondément et tourna son regard vers Françoise. Peu importe quel événement mystique elle vivait, revoir sa grand-mère, ne serait-ce qu'en rêve, faisait déborder son cœur de bonheur. Une nouvelle larme roula sur sa joue. Elle tendit la main à son mentor qui la saisit. Elles se pressèrent affectueusement les doigts. Puis, Solène releva sa robe au-dessus de ses genoux, prit quelques pas d'élan, et se propulsa dans les airs en poussant un cri libérateur.

Solène eut la sensation de laisser tomber dans le feu ses peurs, ses doutes, toutes les ombres qui s'attachaient à elle et l'empêchaient de voir la lumière.

Elle se réceptionna, tremblante, sous les hourras des danseurs. Un sourire s'épanouit sur son visage.

— Il est temps d'unir les fiancés sous le signe de la fertilité. Qu'ils soient bénis par la Terre et reçoivent son amour. Qu'ils soient bénis par le Soleil et profitent de sa chaleur.

Un grand chaudron rempli d'eau et de fleurs fut apporté. Chaque participant se saisit d'une poignée de pétales et les répandit sur le sol autour du feu. Solène se joignit au rituel. Un couple se retrouva mis en avant. La femme rayonnait, soutenant son ventre rond dans ses mains. Loan apporta de longs rubans colorés. Les amoureux se firent face et se donnèrent les mains. L'homme cornu noua le premier un ruban doré autour des doigts enlacés.

— Je vous souhaite une longue union sous le signe de l'abondance.

Tous l'imitèrent, formulant un vœu au moment de nouer le morceau de tissu. Solène s'avança la dernière, intimidée, pour ajouter son ruban bleu à ceux des autres. Elle avait mûri son vœu durant le rituel, pensant à son propre mariage et ses failles.

— Je vous souhaite d'être dévoués l'un à l'autre, de faire preuve de patience envers l'être aimé et d'honorer la sincérité.

Les nouveaux mariés lui sourirent et elle sentit ses yeux s'embuer. Elle retourna se placer aux côtés de Françoise, qui essuya ses larmes.

De l'hydromel fut resservi à chacun. Tous levèrent leur corne vers le ciel avant de la vider. Solène les imita de bon cœur.

Les flammes reprirent de l'altitude. Loan et l'homme cornu s'approchèrent du feu. Ils y jetèrent des feuilles de chêne et des branches de houx.

— Que l'obscurité et la lumière se rencontrent à nouveau, scanda Loan.

Deux silhouettes se dessinèrent dans les fourrés et franchirent bientôt la barrière de millepertuis : un jeune homme vigoureux, portant une couronne en bois de chêne et un vieil homme robuste à la couronne de houx. Ils se saluèrent, tirèrent leurs épées étincelantes et engagèrent un duel acharné. Plus de cris ni

de musique, un calme respectueux accompagnait le spectacle.

— Que se passe-t-il ? souffla Solène.

— Le roi chêne va défaire le roi houx. C'est au tour de l'obscurité de régner.

Le fracas des épées retentissait dans le silence de la nuit.

— Alors, vous savez déjà qui va remporter le duel ?

— Bien sûr, c'est le cycle naturel des choses.

Solène médita sur cette réponse.

— Qui sont ces gens ? osa-t-elle demander.

Françoise tourna vers elle ses iris bleus.

— Des esprits de la nature, des gens du petit peuple, des disparus, comme moi.

Solène réfléchit un instant.

— Es-tu vraiment ici ?

— Je te l'ai dit, c'est une nuit particulière. Tu n'es pas vraiment ici, je ne suis pas vraiment là-bas, disons que chacune a fait un pas vers l'autre.

Le roi de chêne toucha son adversaire au flanc droit. Le jeune homme grogna et pansa sa plaie d'une main.

— Tu devrais profiter de ta grand-mère avant qu'elle ne parte, intervint Loan.

La jeune femme vint s'asseoir près d'elle. Le cœur de Solène manqua un battement.

— Tu vas vraiment repartir ? Je veux dire, nous ne nous verrons plus ?

— Je reviendrai à certaines dates, sourit Françoise. Mais je crains

qu'il ne soit plus possible que nous nous rencontrions physiquement. Néanmoins, je serai près de toi.

Plus loin, le roi chêne para la lame du roi houx et lui envoya un méchant coup derrière le genou. Le roi houx boitilla pour s'éloigner de son adversaire et reprendre une posture plus avantageuse. Les flammes du feu baissaient à mesure que le combat avançait.

— Mamie Soizic, je ne peux pas te perdre à nouveau, lâcha Solène dans un sanglot.

Françoise posa une main fraîche sur sa joue, pleurant également.

— J'ai pu t'atteindre pour t'aider à continuer ta route, c'est un cadeau que nous devons toutes deux savourer.

Le roi houx poussa un cri de douleur. Une grande estafilade sanguinolente barrait maintenant son visage. Ses gestes se firent moins précis, plus impulsifs, poussés par une colère aveugle.

— Est-ce qu'il y a un endroit où nous nous retrouverons ?

— Je t'attends de l'autre côté, réussit à prononcer Françoise, la voix tremblante d'émotion.

Sa petite fille prit le temps de l'admirer. Elle qui n'avait connu que sa chevelure blanche détaillait ses fines boucles auburn.

— Tu es magnifique, rit-elle entre ses larmes.

— Tu l'es aussi, chérie.

Solène se rembrunit.

— Je ne ressemble plus à ça depuis un moment.

Le roi houx tomba à genoux. Françoise serra le bras de Solène.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps. C'est toujours ce que

tu es, à l'intérieur, une belle jeune femme de vingt ans, comme je le suis aussi. Oui, l'enveloppe vieillit, c'est la vie. Mais au-dedans, tu dois rester la même.

La lame du roi chêne domina la silhouette de son opposant. Le feu sembla sur le point de mourir, plongeant la scène dans une quasi-obscurité. Quelques flammèches voltigeaient encore. Françoise attrapa sa petite fille dans ses bras et la pressa contre elle.

— Ce n'est qu'un au revoir, ma chérie, murmura-t-elle.

Le feu s'éteignit laissant Solène seule, assise par terre, au milieu de la clairière.

La lumière de son portable brillait, à quelques mètres. Solène renifla et l'attrapa à croupetons. L'odeur du feu flottait encore dans l'air. Elle pleura un moment, laissant ses nerfs s'apaiser. Puis, courageusement, elle se leva et quitta l'endroit.

Elle repassa la barrière, traversa le jardin et entra dans la maison vide et silencieuse. Solène fouilla dans ses cartons et en sortit des bougies. Elle récupéra une photo de sa grand-mère à l'étage et aménagea un petit autel sur le rebord d'une fenêtre.

Elle pria silencieusement en allumant les mèches à l'aide de son allume-gaz. Toute cette scène lui semblait tellement irréaliste. Pourtant, à bien y réfléchir, ses angoisses semblaient l'avoir quittée. La vie ne lui faisait plus peur, au contraire, elle l'appelait.

Solène ouvrit en grand les fenêtres de sa chambre et contempla la voie lactée. Elle respira à grandes goulées l'air de la nuit que les fleurs sauvages embaumaient. La campagne était paisible. Demain, les jours commenceraient à devenir moins lumineux.

Elle se coucha, la tête pleine de visions féériques.

Le lendemain, Solène sortit son vélo du garage pour se rendre chez le fleuriste. Elle acheta une grande botte de tournesols, des

pots de capucines, des bulbes de glaïeul et des brins de lavande. Elle égaya la maison et le jardin avec ses achats. Ensuite, elle retroussa ses manches et s'attela aux travaux. La tondeuse fut passée, la barrière repeinte, ainsi que les volets. Ce travail fastidieux lui prit plusieurs jours, mais les résultats lui donnèrent la force de continuer. À la fin de l'été, ses efforts avaient porté leurs fruits. Solène fondait à vue d'œil et la maison embellissait chaque jour. Elle faisait maintenant la causette avec les commerçants, et s'inscrivit à des cours d'activités manuelles, où elle rencontra des personnes de son âge.

Solène se dit qu'il était temps de dépoussiérer sa garde-robe. Pour la première fois depuis longtemps, elle fit les boutiques, préférant les petits magasins aux grandes galeries marchandes. Faire sa coquette ne la gênait plus. Elle prit en affection une jeune voisine artiste qui réalisait des bijoux, et devint sa meilleure cliente. Ainsi mise en valeur, elle renoua avec le salon de coiffure. Elle décida de laisser ses cheveux repousser, optant pour la teinte auburn de la chevelure de sa chère grand-mère. Tous les soirs, elle allumait les bougies devant la photo et lui adressait un mot.

Début septembre, une entreprise d'élagage vint, à sa demande, mettre de l'ordre dans le jardin. Elle fit la rencontre de Francis, un jardinier de quarante-huit ans, divorcé et plein d'humour. Ils organisèrent un premier rendez-vous, puis un deuxième, et commencèrent à se fréquenter régulièrement. Sans s'emballer, Solène se réjouissait de cette nouvelle aventure. Les pommiers donnèrent bientôt des fruits charnus par dizaines. Avec les pommes, Solène confectionna des tartes et des compotes qu'elle distribua à ses voisins et ses connaissances.

Maëva se décida à venir la voir aux vacances de la Toussaint. Elle resta bouche bée devant la transformation physique et mentale de sa mère. Elles passèrent un agréable moment ensemble, découvrant la région en jouant les touristes. La fille promit à sa mère de venir la voir plus souvent.

Le jour de la Toussaint, Solène se rendit dans la clairière. Elle emporta avec elle un panier couvert d'un torchon.

Elle retint sa respiration en passant entre les buissons, mais une fois encore, rien ne se produisit. Elle était revenue plusieurs fois depuis le solstice d'été, notamment pour l'équinoxe d'automne, espérant revoir Françoise. En ce jour où les morts parcouraient la Terre en esprit, Solène priait pour que sa grand-mère ne soit pas loin.

Elle disposa au sol la photo, les bougies, les pommes du jardin et l'hydromel fraîchement concocté. Elle se versa un verre.

— Mamie, j'espère que tu es là, entama-t-elle en se sentant un peu bête. Je te remercie encore pour tout ce que tu as fait pour moi. Je vais mieux, tu peux le voir. J'ai retrouvé ma joie de vivre. Attends-moi encore un peu, je ne suis pas prête, mais je te rejoindrai, c'est promis.

Elle leva son verre, le vida, puis croqua dans une pomme. Quand la mèche des bougies s'étouffa dans la cire fondue, Solène remballa le tout dans son panier. Au moment de passer les buissons de millepertuis, elle entendit un soufflement derrière elle. De peur, elle se retourna. Un grand cerf la regardait de l'autre côté de la clairière. Il croisa son regard, gratta le sol de son sabot, puis disparut sous le couvert des arbres. Le cœur battant, Solène vit dans cette apparition un bon présage. Le sourire aux lèvres, elle reprit le chemin de la maison.

SOLEIL



Les violons dans la forêt

Marie-Ève Bisson

C'était un village que l'on eût cru impossible. Niché tout en haut d'un cap, coincé entre la forêt et la mer, il semblait paré à plonger dans celle-ci. Son flanc nord était protégé de la morsure du nordet par une haute palissade de bois alors que, vers le sud, la dentelle échancrée de la côte s'étendait vers l'horizon plus loin que ne pouvait porter le regard.

Le village abritait quelques centaines d'âmes, probablement les plus reculées de cette contrée boréale.

Enfin, presque.

Car au-delà des limites du village, les bois étaient fréquentés par une vieille femme métisse qui vivait en nomade solitaire, déplaçant sa tente et ses maigres avoirs au fil des saisons. Son visage était creusé de sillons marquant le passage des années depuis sa naissance, tels les cernes du tronc des arbres qu'elle chérissait. Ses yeux d'un bleu improbable, pourtant, brillaient encore de l'éclat de la jeunesse et on pouvait deviner qu'elle avait autrefois été très belle. Tous ignoraient son nom, alors on l'appelait la Chamane, car elle connaissait toutes les plantes de la forêt et savait les utiliser pour guérir à peu près n'importe quoi.

La Chamane ne venait que très rarement au village, pour échanger les huiles, onguents et infusions de sa fabrication contre les produits dont elle avait besoin. Elle ne faisait toujours que passer, n'adressant la parole à personne si ce n'était pas absolument nécessaire. Elle ne manquait pas, cependant, de saluer le Vieux d'un signe de tête en le gratifiant de son plus beau sourire.

Le Vieux était un être énigmatique, mais apprécié de tous les villageois. Arrivé dans ce coin reculé à un âge déjà avancé, on ne

savait pas exactement d'où il venait, ni à quoi il pouvait bien occuper ses journées, auparavant. Certains disaient qu'il avait été professeur, dans la grande ville, avant d'avoir eu l'appel de la forêt. D'autres croyaient qu'il était venu jusqu'ici pour fuir quelqu'un ou quelque chose, qu'il se cachait. Peu importe, il s'était vite imposé comme un grand philanthrope, donnant de son temps et de son argent à l'école, à l'église et au centre des loisirs, aidant à gauche et à droite, tantôt son voisin à fendre du bois, tantôt une vieille veuve à transporter ses sacs d'épicerie. Toujours souriant, il aimait taquiner les enfants et il jouait du violon à merveille.

Le Vieux pouvait disparaître dans les bois des heures durant, parfois même des jours, sans qu'on sache où il était allé ou ce qu'il avait fait. Personne n'osait pourtant lui poser de questions ; bien qu'ayant le cœur sur la main, il était plutôt intimidant. Avec sa forte carrure et ses longs cheveux gris noués en tresse à l'arrière de la tête, on pouvait sentir sa présence dès qu'il entraînait dans une pièce, même sans l'apercevoir.

À la vérité, seule la Chamane savait ce qu'allait faire le Vieux dans la forêt : il lui rendait visite.

Depuis des années, ces deux créatures mystérieuses se fréquentaient. Ils pouvaient passer des heures étendus en silence côte à côte, dans la mousse fraîche et confortable. Nul besoin de parler, ils communiquaient sans requérir aux mots, leurs cœurs et esprits emmêlés comme les branches du lierre.

Bien plus que des amants secrets, ils étaient des âmes sœurs.

Sans s'être jamais vus, ils avaient été attirés l'un vers l'autre. Dès son arrivée au village, le Vieux s'était enfoncé dans les bois où, sous la canopée, il avait joué un air sur son violon. La Chamane était naturellement sortie d'entre les hautes herbes et ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, exultant de s'être enfin trouvés après plus de la moitié d'une vie passée seuls.

Au fil des ans, elle lui avait appris la forêt : ses plantes et leurs

pouvoirs, ses animaux, ses paysages, sa rivière et ses esprits. Le Vieux était bon élève. Il éprouvait un grand respect à l'égard de cette généreuse nature ainsi qu'une insatiable soif de connaissance.

Une seule plante n'avait pas ses faveurs. Il s'agissait d'un petit feuillage vert foncé, presque noir, aux fortes propriétés relaxantes, mais légèrement hallucinogène lorsque pris en importante quantité. La Chamane maîtrisait son dosage dans les infusions, mais le Vieux sentait toujours que ses sens étaient altérés et qu'ils perdaient leur contact intime privilégié lorsqu'elle en faisait usage. Néanmoins, il la laissait faire à sa guise et elle n'en abusait pas, bien qu'elle en apprêciât les effets, ayant conscience que cela lui déplaisait.

Le Vieux, pour sa part, lui avait appris le violon.

Dès les premières notes produites sur son instrument par les doigts maladroits de la Chamane, il avait su qu'elle était née pour jouer. Il lui avait alors fait cadeau d'un violon, afin de lui enseigner les rudiments de son art. C'était une magnifique pièce d'érable pâle, sur laquelle il avait peint lui-même de fins végétaux dont les tiges semblaient pousser des entrailles du violon et en émerger par les ouïes.

Rapidement, elle en avait joué divinement et elle était aujourd'hui bien meilleure que lui. Ensemble, ils jouaient dans les bois, loin des hommes. Ils jouaient pour les animaux, pour les arbres, ils jouaient pour eux-mêmes et pour les esprits. Les notes qui sortaient du violon de la Chamane étaient des gouttes d'eau cristalline formant une multitude de cascades invisibles qui s'éparpillaient parmi les feuilles et les branchages, caressant au passage les plumes des oiseaux qui s'arrêtaient pour écouter. C'était magique.

Le Vieux souhaitait du fond du cœur qu'elle accepte un jour de partager son talent avec les gens du village. Il imaginait les yeux pétillants des spectateurs assis par terre autour d'elle, enfants

comme vieillards, transportés par les mélodies jaillissant de son violon. Il comprenait cependant le refus de sa douce ermite et celle-ci lui en était reconnaissante. En attendant de la convaincre, car il ne s'avouait jamais vaincu, le Vieux profitait pleinement de chacun de leurs duos en forêt et savourait chaque minute passée en secret avec elle.

N'ayant pas de maison, la Chamane avait aménagé un endroit sûr pour son instrument, à proximité du chemin menant au village, à l'abri des regards et des intempéries. Lorsqu'elle avait envie de voir son homme, elle s'y rendait et prenait son violon dans le coffre étanche dissimulé, sachant que le Vieux sentirait son appel et ne tarderait pas à la rejoindre. Ensemble, ils s'éloignaient du chemin et des oreilles indiscrètes et jouaient pendant des heures, en parfaite symbiose, avant de retourner à leurs occupations, chacun de son côté.

Le Vieux ne pouvait envisager de quitter sa communauté d'accueil, dont il avait le bien-être à cœur. Il n'aurait pu abandonner les jeunes hockeyeurs dont il assurait l'entraînement, ni laisser tomber l'organisation du concert du solstice d'été ou la collecte de fonds pour le centre communautaire. Il aimait être au cœur de l'action et se rendre utile et, bien qu'il ait été conquis par la forêt, il n'aurait pu se résoudre à y vivre de façon permanente.

De la même manière, il aurait été impensable pour la Chamane d'aller habiter au village au milieu de tous ces gens, dans une maison moderne, entre un four à micro-ondes et un téléviseur, et de laisser derrière les berges de sa rivière, ses plantes, ses traditions et toute une vie de nomadisme.

Ainsi donc allait leur histoire.

Un soir, pourtant, ce fut le chaos. Difficile de dire exactement ce qui se passait, mais avec toute cette lumière, le feu était sûrement pris quelque part. Il y avait des gens partout. Quelqu'un s'occupait

de les diriger, de donner des instructions. Il y avait beaucoup de bruit. Tous les villageois se mettaient en file, se laissant mener.

La Chamane, étourdie et confuse, ne comprenait pas exactement ce qui se passait, mais elle pouvait sentir l'effervescence dans l'air et tous ces cœurs qui battaient autour d'elle. Elle ne savait même plus ce qu'elle était venue faire au village. Elle ne voulait pas faire partie de tout ça. Elle craignait qu'on la déplace, qu'on la force, mais elle n'allait pas se laisser faire. Ici, c'était sa forêt. Pas ailleurs. Ici. Elle ne se ferait pas dire de se mettre en ligne, ni d'aller par là. Ou par là-bas. Elle voulait retrouver ses arbres, son homme et son violon. Elle savait qu'elle n'aurait qu'à mettre la main sur l'instrument pour que le Vieux vienne vers elle, joue avec elle, la prenne dans ses bras, la secoure.

Il ne fallait pas qu'on la voie. Prise de panique, le sang battant à ses oreilles, la Chamane sauta un muret et se retrouva au sol, rampant dans les feuilles mortes à demi décomposées de l'automne précédent pour échapper aux regards. Ainsi tapie dans l'obscurité, elle s'échappa de la pagaille et se rua sur le chemin sortant du village, la rumeur de celui-ci s'affaiblissant à mesure qu'elle s'enfonçait dans les bois. Arrivée à sa cachette, elle se jeta par terre pour attraper son instrument, mais sa main ne toucha que le vide. Quelques feuilles desséchées et la fraîcheur métallique du coffre. Vide.

Pendant ce temps, au village, la foule s'impatiait. Après avoir fait la queue pour entrer sur le site, tout le monde avait maintenant pris place devant la scène montée en plein air pour le concert annuel du solstice d'été. Sur scène, les musiciens étaient prêts. Le Vieux faisait les cent pas dans son veston chic, avec ses cheveux bien lissés, son violon dans une main et celui de sa soliste invitée dans l'autre. Il ne comprenait pas pourquoi elle n'était toujours pas là. Même en fermant les yeux et en se concentrant, il n'arrivait pas à se mettre en communion avec elle. Il la sentait lointaine, trouble, sombre. Il était inquiet.

La Chamane resta affalée sur le sol humide quelques instants, immobile, le regard fixe, aussi vide que son coffre. Comment son violon avait-il pu disparaître ? Et où était donc son homme ? Pourquoi ne parvenait-elle pas à le voir, dans son âme, à l'entendre, dans son cœur ? Lui serait-il arrivé malheur, dans tout ce tumulte ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à sentir sa présence, comme d'habitude, peu importe où il se trouvait physiquement ?

Le Vieux s'en voulut. Elle devait avoir un trac fou. Elle avait dû prendre de ces satanées herbes qui la rendaient bizarre pour se détendre. Probablement une grande quantité. Il regrettait de l'avoir enfin convaincue de participer à ce spectacle, mais il voulait tant que le monde entier entende le miracle qui se produisait quand elle posait son archet sur les cordes de son violon !

La Chamane fut anéantie par l'idée soudaine que son homme ne viendrait plus la rejoindre. Plus jamais. Pour une raison obscure, il était mort pour elle, et le violon qui les unissait, évaporé. Elle sentit qu'elle perdait pied. Les arbres tournaient autour d'elle et sa respiration se faisait de plus en plus rapide et superficielle. Toujours étendue par terre, elle cueillit avec frénésie des feuilles fraîches de sa plante calmante de prédilection et se les enfourna toutes à la fois dans la bouche, les mâchant avec un entrain frôlant l'hystérie.

N'y tenant plus, le Vieux demanda aux musiciens de commencer sans eux, avant que le public ne quitte les lieux en colère. Il retourna chez lui, où la Chamane devait être en train de se préparer ou, plus probablement, en train de se ronger les sangs, assise au pied du lit.

Couchée dans l'humus, le visage vers le ciel, la Chamane eut la certitude absolue que sa vie s'achevait ici. Son cœur s'était arrêté de battre. Elle constata avec surprise que, pourtant, elle respirait toujours. Assommée, elle se leva péniblement et reprit le chemin du village. Avançant comme un zombie, elle laissa ses pas la guider avec assurance vers la prairie, derrière la grande palissade,

tout en haut du promontoire, d'où l'on pouvait voir toute la baie, éclairée par la Lune.

La cabane du Vieux était vide. Aucune trace de la Chamane. Soudainement assailli d'une terreur viscérale, le Vieux s'enfuit en courant vers la forêt, un violon à chaque main. Il entendit derrière lui les premières notes de musique et les applaudissements de la foule alors qu'il sortait du village.

Trop tard.

Il s'arrêta net dans sa course quand il sentit son cœur voler en éclats. Il sut que sa violoniste ne viendrait pas.

Arrivée au bout du chemin, la Chamane poursuivit sa route à travers les hautes herbes et, sans même ralentir ou hésiter, marcha jusqu'au dessus du cap et, au-delà, au-dessus du vide, dans lequel elle tomba en silence.

Le Vieux rebroussa chemin en hurlant, laissant tomber les deux violons qui se disloquèrent sur le sol rocheux. Il courut à travers la forêt, il courut à travers la prairie, derrière la grande palissade, jusqu'au cap, jusqu'à la mer, où il tomba à genoux en larmes, apercevant le corps de sa douce moitié, endimanché dans la robe qu'il lui avait offerte pour l'occasion, démembré sur les rochers tout en bas.

La résurrection du phénix vert

Fedoreen

D'assister aux obsèques de mon grand-père me renvoie vingt ans en arrière, quand je passais le mois d'août chez mes grands-parents dans le Midi de la France où le chant des cigales était omniprésent et abrutissant. Une bouffée chaude de nostalgie m'envahit soudainement.

Je me rappelle que le matin, j'aidais mes grands-parents dans leur potager. L'après-midi pendant leur sieste, je lisais les romans d'aventures que Papi Joe (il s'appelait Joseph, mais il préférait qu'on l'appelle Joe, ça lui rappelait les films de western) me prêtait : « Les voyages de Gulliver », « Vendredi ou la vie sauvage », « Croc-Blanc », puis par la suite « Le Tour du monde en quatre-vingts jours », « L'Île au trésor », « Robinson Crusoé », « Vingt-mille Lieues sous les mers », « Voyage au centre de la Terre », « Marco Polo », et bien d'autres encore... Puis lorsqu'ils étaient réveillés, mon grand-père m'organisait des chasses au trésor dans leur immense jardin, ou bien il me racontait les voyages de son arrière-grand-père, grand armateur du XIXème siècle. Ses récits me passionnaient encore plus que ses livres ! J'avais l'impression que c'était lui qui avait vécu toutes ces péripéties. Ses yeux s'agrandissaient et pétillaient d'excitation. Son visage s'illuminait d'une jeunesse égarée par les années. Sa voix prenait des modulations aussi changeantes que les vagues des océans. J'étais moi aussi sur le bateau de mon aïeul à braver vents et houle, à découvrir de nouvelles contrées d'Afrique, d'Asie et d'Amérique du Sud, avec leurs habitants et leurs coutumes surprenantes pour nous, Européens. Toutes ces histoires m'ont tellement fasciné, imprégné, que par la suite je me suis orienté vers des études d'archéologie, avide d'en connaître encore plus sur ces cultures du passé.

Il pleut finement, mais au milieu des nuages perce un rai de

lumière, comme un clin d'œil de Papi Joe pour me dire que j'ai fait le bon choix. Je fais la queue pour lancer sur le cercueil de mon grand-père une poignée de sable d'une de mes fouilles archéologiques. Je suis persuadé que cela lui fait plus plaisir qu'une simple rose.

Au moment de se quitter, ma grand-mère m'étreint dans ses bras frêles, puis me dit gravement, les yeux mouillés : « Tu sais, Sam, Joe pensait beaucoup à toi ces dernières semaines. Dans ses délires, il vous inventait de nouvelles aventures, toutes plus incroyables les unes que les autres. Et un soir, l'envie lui a pris de t'écrire. Pendant deux jours, il cherchait ses idées, revenait vers ses feuilles pour les remplir encore et encore. Il m'a demandé de te remettre ceci quand je te verrais. ». Elle me tend une énorme enveloppe en papier kraft. Je balbutie un « merci », ému et déconcerté.

Une fois rentré chez moi tard dans la soirée, je me sers un bon bourbon pour me réchauffer et me remettre de cet après-midi funèbre, et m'installe dans mon vieux fauteuil de cuir confortable sous ma liseuse à lumière tamisée. La pluie sur la vitre accompagne ma mélancolie. J'ouvre la grande enveloppe et en retire une deuxième, blanche, d'un format épistolaire. Elle m'est adressée : « À mon grand Sam ». Je déplie les feuilles. L'écriture est penchée, un peu agitée.

Mon Cher Samuel,

Bien des années se sont écoulées depuis nos escapades estivales... Je suis fier de ce que tu es devenu : archéologue ! Quel honneur pour notre famille ! Je regrette juste que cela te prenne tant de temps que tu ne puisses venir voir un peu ton Papi Joe.

Ta grand-mère me croit fou parce que dans mon sommeil, je raconte des histoires abracadabrantes. Peut-être a-t-elle raison ? Mais une chose est sûre, ce que je vais t'écrire n'est point le fruit de mon imagination. La preuve en est le contenu du paquet. Mais ne regarde pas tout de suite ! Voyage avec moi...

Te rappelles-tu mon arrière-grand-père Georges, grand navigateur et marchand ? Il m'a fait part d'un récit que je ne t'ai jamais raconté, ne sachant si je pouvais tenir ma promesse de réaliser son rêve. Mais l'histoire de ma vie a fait que je suis resté dans notre bonne vieille France, et à part sur la mer Méditerranée où je suis allé quelquefois, je voguais plus dans l'âme que sur l'océan ! Mais toi, avec ton métier, tu peux parcourir le monde et sûrement réaliser cette promesse.

Pépé Georges donc, pour ses affaires, avait effectué un voyage au Panama. Il avait entendu parler, lors de son dernier séjour au Mexique, d'un tissu très épais, résistant, aux motifs variés et colorés. Or à cette époque en Europe, on était friand de tout ce qui était exotique. Grand-Papi s'était dit que c'était là un moyen de s'enrichir en le proposant comme tissu d'ameublement.

Mais dans ce pays, c'était une période troublée par des gouvernements changeants, à la suite d'une indépendance récente.

Les gens se méfiaient, se truandaient, et notre aïeul préféré peinait à marchander. Au bout de trois semaines, alors qu'il pensait repartir, un vieil homme au teint mat l'aborda en lui disant qu'il avait ce qu'il cherchait. Pépé Georges le suivit dans un dédale de ruelles. La dernière déboucha en amont d'une plage où il vit des petites maisons traditionnelles en canne à sucre séchée. Il lui expliqua que c'était le pueblo des Kunas, un des trois peuples autochtones. Il le fit ensuite entrer dans sa case et lui dit :

« Ça fait plusieurs jours que je t'observe, Señor. À courir partout, et voir les portes se fermer devant toi, tu me fais penser à un perro égaré à la recherche de nourriture... Tu sais, par le passé de notre pays, nous sommes devenus méfiants avec les étrangers. Et avec les tensions politiques actuelles, les gens le sont encore plus. Mais je me suis renseigné sur toi. Tu es un bon marchand. Tu aimes les belles choses et les fais découvrir aux autres. Tu es

honnête. Tu ne nous considères pas comme inférieurs... Je vais t'emmener voir Mama Corina. C'est chez elle que tu trouveras ton bonheur. »

Il l'emmena vers une bâtisse plus grande, faite de boue et de paille mélangée. Plusieurs femmes tissaient des molas, ces tissus si particuliers. Corina, petite femme joviale d'une cinquantaine d'années, les accueillit à bras ouverts, mais avec néanmoins un sourire sceptique. Le vieil homme la rassura en lui disant qu'elle pouvait être confiante, et qu'ils étaient là pour traiter affaires avec elle. Corina leur montra les ouvrages en cours. Pépé Georges était stupéfait par la dextérité de ces femmes, la qualité des fils et leurs teintes flamboyantes. Après de longs palabres, ils négocièrent pour une trentaine d'étoffes de grandes dimensions, avec libre choix des couleurs et des motifs pour Corina. Ils fêtèrent leur accord avec un verre de chicha fermentée.

Une semaine était nécessaire pour honorer cette commande. Pépé Georges en profita pour faire des transactions de noix de coco, bananes, sucre et maïs, pour en approvisionner son navire où son équipage commençait à trouver le temps long, malgré les brasseries et rhumeries portuaires.

Le jour J, le vieil homme vint le chercher pour récupérer les tissus. Comme tout négociant qui se respecte, Pépé Georges compta la marchandise. Or, il fut surpris de compter une mola supplémentaire. Le Kuna l'emmena alors chez lui, et tout en lui offrant de l'eau de coco, il lui expliqua :

« Señor, il y a eu beaucoup d'émeutes cette semaine. J'ai peur pour nous, notre avenir, mais aussi pour notre passé ou ce qu'il en reste. Les Espagnols ont déjà presque tout pillé et presque anéanti notre culture... Aussi je prends cette grave décision. Je vais te léguer un héritage ancestral, donné de père en fils, depuis... depuis tellement de siècles que je ne me souviens plus. C'est l'origine de mon peuple. Prends bien soin de cette étoffe, elle raconte notre histoire. Tiens, prends aussi ce papier ; je t'ai noté la

traduction espagnole de quelques signes que mes aïeux m'avaient appris. Et je te donne quelque chose d'encore plus important : ce disque sacré. Il y manque l'artéfact central. Si tu le trouves et que tu arrives à comprendre tout cela, alors tu auras le secret de notre civilisation. Moi, je suis usé, si fatigué. Mais toi, Señor, toi qui voyages, curieux de tout et qui a le sens du partage, les portes te sont ouvertes ! ». Il remit tout dans les mains de Pépé Georges avec un sourire triste et le poussa dehors de ses faibles bras, sans doute pour que Grand-Papi ne s'oppose à ce « cadeau » ou ne lui pose de questions.

Pendant la traversée du retour vers la France, Pépé Georges essaya de déchiffrer la tenture un peu défraîchie que lui avait donnée le Kuna. Il en comprit quelques bribes, mais cela s'apparentait plus à un poème énigmatique. Le disque sacré aussi l'intriguait. Grâce à ses voyages en Amérique Centrale, il en déchiffrâ certains symboles. En arrivant sur la terre ferme, il se renseigna auprès de spécialistes sans jamais parler du disque ou de l'étoffe. Il glana ainsi quelques informations supplémentaires.

Dix ans plus tard, il revint au Panama. Beaucoup de choses avaient changé, et le vieil homme n'était plus de ce monde. Il revit Corina, qui se souvenait de lui. Elle lui offrit un collier de fils colorés tressés et de pierres semi-précieuses, lui affirmant qu'il le protégerait et lui servirait de passe-droit dans le pays auprès des Autochtones. Il la remercia et décida de rester un mois dans le pays, non pas pour les affaires, mais pour décrypter ce mystérieux texte. Il avait passé tellement d'heures sur l'étoffe et le disque qu'il connaissait les glyphes par cœur. C'est ainsi qu'il en reconnut certains sous la forme de statues disséminées un peu partout dans le pays, et plus particulièrement dans l'ouest. Mais à part revenir avec quelques statuettes et bijoux locaux, il ne réussit pas à résoudre le secret du vieillard. Cependant, persuadé que les totems qu'il avait vus n'étaient pas placés là sans raison, il fit une carte du Panama avec leur représentation dessus. Même si lui ne terminait pas cette quête, elle pourrait être utile à d'autres.

Voilà l'histoire de Pépé Georges. Il me l'a racontée des dizaines de fois, tellement je l'aimais ! Et c'est pour cette raison que lorsque j'atteignis ma majorité, il me légua tout ceci avec l'espoir que je poursuivrais ses recherches. Mais comme je te l'ai écrit, la vie en a décidé autrement. Depuis que je suis à la retraite, j'ai passé un peu de temps dessus, fait des recherches sur Internet, contacté des linguistes. Mais la culture Kuna reste très floue, car c'est un mélange de plusieurs cultures précolombiennes. J'ai donc rajouté quelques interprétations très personnelles à certains signes.

C'est ici que se termine ma route, mon Grand Sam. Je te laisse reprendre le flambeau de ce mystère. Prends-en soin, c'est un trésor de jeunesse. Je suis persuadé que tu réussiras !

Papy Joe,

qui espère t'avoir fait voyager une dernière fois...

PS : Tu recevras la mola dans quelques semaines par la poste.

Mes mains tremblent. Mes yeux s'embuent à la lecture des dernières lignes. Papi Joe, j'aurais tellement aimé pouvoir résoudre ce mystère avec toi ! Je retire le reste du contenu de l'enveloppe marron. Chaque objet est enveloppé dans du papier de soie.

La carte est protégée par une reliure de cuir rouge cramoisi. Elle avait été grossièrement réalisée, avec le nom des côtes, des îles, des provinces, des axes principaux de l'époque. Et puis, plus détaillés, les croquis des statues à certains endroits.

Je déballe le disque sacré. D'une vingtaine de centimètres de diamètre, il pèse lourd entre les mains : il est en or pur ! Cet objet m'est familier : j'ai déjà vu des objets semblables dans des livres pendant mes études, mais il est vrai que certains symboles sont inhabituels. Sur le cercle extérieur, douze pierres sont incrustées à intervalles réguliers. Étrangement, ce ne sont pas forcément des

émeraudes, des saphirs et des jaspes rouges qui ont été utilisés. Je crois reconnaître du quartz et une pierre grise brute qui me rappelle les galets de plage. Au centre du disque, un renfoncement prouve qu'effectivement, il manque quelque chose. Une statuette ? Un joyau ? Une clé ?

Je découvre ensuite un vieux carnet, avec des glyphes *Kunas* sur les pages de gauche, et deux écritures différentes sur les pages de droite : sûrement Papi Joe qui a poursuivi ses recherches à la suite de son aïeul. Toutes ces annotations me donnent le tournis.

J'ouvre le papier contenant le collier. Celui-ci est à la fois simple et magnifique. Diverses pierres en forme de perles aux tailles différentes viennent s'entremêler dans des cordons multicolores habilement tressés.

Tiens ? Il reste un dernier petit paquet blanc. Ça n'était pas mentionné dans la lettre ! Je déplie le papier et retiens mon souffle : c'est le canif multiusage fétiche de mon grand-père ! Il ne s'en séparait jamais. Comme il me disait : « C'est mon compagnon de tous les jours ! ». Le métal est poli par l'usage mais il est toujours en bon état. Ma gorge se serre : Papi, tu me manques tellement !

Quatre mois se sont écoulés depuis l'enterrement. Quatre mois où j'ai terminé mon mémoire sur mes dernières fouilles en Europe de l'Est. Quatre mois où j'ai beaucoup réfléchi aux révélations de mon grand-père. Quatre mois où j'ai surfé sur le Net en quête d'informations supplémentaires, où j'ai commencé à prendre mes dispositions pour travailler sur le *Sitio Conte*, site archéologique réputé du Panama.

Je suis à deux semaines du départ et je n'ai pas encore trouvé tous mes hébergements. D'après mes recherches, d'autres statues similaires à celles que mon aïeul avait repérées sur la carte se situeraient au Costa Rica et au Nicaragua. Mon séjour, initialement prévu pour quatre à six semaines, risque de s'étaler

sur au moins quatre mois.

Il faut absolument que je trouve un guide sur place qui connaisse bien l'Amérique Centrale. Mais mes démarches sur le Web restent infructueuses. J'espère que l'un des membres de l'équipe que j'intégrerai aura un bon carnet d'adresses, ou saura me mettre en contact avec les bonnes personnes.

Ce que je découvre sur le *Sitio Conte* est passionnant et me permet de mieux comprendre l'héritage de mon grand-père. Les équipes précédentes s'étaient arrêtées au deuxième niveau de fouille, en partie découragées de ne plus trouver que des céramiques et autres morceaux de vaisselle. Mais la nôtre, composée de jeunes chercheurs suédois, américains, australiens et français, ainsi que de main-d'œuvre locale, est plus persévérante. Tous, nous joignons nos efforts sans compter les heures passées sur le terrain. Et plusieurs mètres sous terre, nous découvrons enfin un troisième niveau, beaucoup, beaucoup plus ancien.

Là, pas forcément de restes de cérémonies mortuaires ou de tombes, mais des corps bien conservés figés dans leur quotidien. Cela rappelle étrangement les découvertes de Pompéi. Y aurait-il eu des éruptions volcaniques dans la région, il y a des siècles de cela ? Nous trouvons, en plus de la vaisselle en céramique, de la vaisselle en verre, des petits coffres en or, des bijoux, des tiaras, des morceaux de miroir en obsidienne, des artefacts mystérieux. Dans la main d'un des corps, j'extirpe péniblement une boîte ciselée en or où je reconnais un symbole de la *mola* et du disque sacré : un oiseau à grosse tête qui déploie ses ailes, tourné vers le haut, et dont la queue se divise en plusieurs longues plumes. Étrangement, cela me fait penser au phénix mais aussi au quetzal, oiseau emblématique de l'Amérique Centrale. De façon inexplicquée, je range subrepticement la boîte dans ma sacoche.

Ainsi, nos fouilles, mais aussi les précédentes, me permettent de

comprendre que la *mola* que je possède est composée de symboles d'époques différentes. Voilà pourquoi certains ont été plus faciles à trouver et donc à décrypter. Sûrement que la transmission de génération en génération a fait se perdre l'écriture de certains pictogrammes qui ont été remplacés par d'autres, plus récents, ayant le même sens.

Le soir, dans ma chambre, je me penche à nouveau sur le carnet rouge de mon grand-père et compare ses écrits avec mes dernières prises de notes. Certaines de ses déductions étaient fondées, comme celles sur les signes symbolisant le positionnement ou les directions. Sacré Papi Joe ! Je m'attarde sur les dernières pages. Il semblait obsédé par les grands symboles dont chacun occupe la place de quatre autres sur la tenture. Il faut savoir que cette écriture se lit par paire de glyphes et qu'il faut revenir à la ligne suivante pour en connaître la suite. Chaque signe est entouré de deux rectangles verticaux aux bords arrondis, et certains comportent comme un socle à trois volutes. J'en conclus que les rectangles simples sont des syllabes et ceux avec les volutes, des mots à part entière. Ce système a été conservé malgré les évolutions d'écriture.

Il y a trois grands symboles, dont un que je retrouve tissé en plus petit à plusieurs reprises. Il représente comme une tête de balai évasée vers le haut avec des arcs de cercle en arrière-plan. Le deuxième est très étrange : deux lignes centrales de six losanges et, au-dessus comme en-dessous, un soleil dont la moitié des rayons viennent toucher les losanges. Le troisième, enfin, est à la fois naïf et surréaliste. Au centre, une tête comme on en voit sur les statues précolombiennes, avec une coiffe trapézoïdale surmontée de quatre plumes. De ses narines sortent des fluides qui sont aussi de longs doigts déformés de deux paires de mains jointes en prière. Et de chaque côté du visage, des rayons encadrés par un arc de cercle, comme une paire d'ailes. Il faut vraiment que je prenne un temps pour me rendre sur les lieux des totems !

Le lendemain, alors que je termine de dépoussiérer des morceaux de céramique, un ouvrier panaméen s'approche de moi.

— Où avez-vous trouvé ce que vous portez ?

— Oh, ma chemise ? Vous ne la trouverez pas ici. Je l'ai achetée dans une chemiserie en France.

— Non, je parlais de votre collier.

Ainsi il a remarqué le collier de Mama Corina. Je lui explique que c'est un cadeau d'un de mes *abuelos*, offert par une amie panaméenne. Il se met à me tutoyer :

— Tu es bien chanceux ! Même nous, autochtones de ce pays, ne possédons pas tous un collier de cette valeur. Ton ancêtre devait être extrêmement bien considéré par sa donatrice. Fais attention de ne pas faire d'envieux.

— Écoutez, vous semblez connaître des choses que tout le monde ici ne sait pas. Je vous promets que si vous m'aidez à résoudre ma quête, ce collier sera vôtre. Quel est votre nom ?

— Miguel. Et que faut-il faire ? me demande-t-il, intéressé.

— Moi, c'est Samuel. J'ai besoin de quelqu'un qui connaisse bien le pays pour me guider sur les traces de certaines statues. Et peut-être aussi pour me rendre dans certains sites de pays voisins.

— Je peux t'arranger ça. Et quand comptes-tu commencer ?

— Il faut que je finisse encore des choses ici. Je dirais d'ici quinze jours.

— Quinze jours ? C'est parfait. Si tu me donnes les noms des sites, cela me laissera le temps d'organiser notre voyage.

— Retrouvons-nous demain au bar « Sol Poniente » vers dix-neuf heures trente. Je t'aurai préparé ce qu'il faut.

Nous voici brinquebalés dans la Méhari que Miguel a trouvée pour l'occasion, sur les routes chaotiques de notre périple. Nous avons déjà rendu visite à une des statues et nous rendons vers la deuxième. Malgré mes réservations dans diverses auberges, Miguel a préféré emporter une vieille tente dans la voiture ainsi que trois gros bidons, deux d'essence et un d'eau, « au cas où ». Pas très rassurant ! Le fusil non plus ne l'est pas, ni les explications de mon guide inopiné précisant que l'on pouvait facilement tomber nez à nez avec des bêtes sauvages pas très amicales avec l'homme. Il est vrai que toutes les statues ne sont pas facilement accessibles, et que nous empruntons depuis peu des chemins caillouteux au milieu d'une forêt tropicale qui se densifie de plus en plus. À ce rythme-là, si nous parvenons à voir deux totems par jour, ce sera déjà bien ! La distance entre chaque n'est pourtant, si mes calculs sont exacts, que d'une centaine de kilomètres.

Nous devons nous arrêter, la voiture ne pouvant aller plus loin à cause de la végétation devenue trop foisonnante. D'après mon GPS dernier cri que j'ai payé une petite fortune et ma boussole électronique, il nous reste encore trois kilomètres à parcourir à pied avant d'atteindre le site. Je sens mon corps se tétaniser à l'idée de faire une mauvaise rencontre. Finalement, tout se passe bien. Nous peinons à trouver la statue recouverte de mousse et de végétaux. Il nous faut bien une heure pour la débarrasser de ces attributs.

En prenant des photos sous tous les angles, je me rends compte que le visage est quasi identique à celui de la première statue, et que, même si les « vêtements » sont quelque peu différents, elle comporte, comme cette première, le symbole de la tête de balai évasée sur le torse, ainsi que celui des douze losanges, mais qui sont, ici, sur un seul rang, le deuxième losange en partant de la droite étant plus grand que les autres. Étrange, sur la première que nous avons vue, c'était le troisième losange qui était le plus

important ! Cela a sûrement une signification. Enfin, je remarque sur le dos une forme allongée vers le haut : sans doute le phénix/quetzal que j'ai aussi repéré sur le premier totem, mais moins bien conservé par la végétation qui s'était installée dessus. Miguel, plus éloigné de la statue, m'interpelle : « Samuel, viens par ici et dis-moi ce que tu en penses ! ». Je me rapproche de lui et regarde vers la direction qu'il me montre.

— Que vois-tu ? me demande-t-il.

— Eh bien, comme pour l'autre statue, un anneau de pierre mais recouvert de mousse sur le haut du crâne.

— Regarde bien au niveau de la mousse. Il n'y a rien qui t'attire l'œil ?

Au premier abord, je ne vois rien. Mais en me déplaçant un peu, je perçois un léger scintillement.

— Je suis sûr que c'est une pierre ! s'exclame mon compagnon. Peut-être un diamant ?

— Je ne pourrai rien t'affirmer là-dessus, mais je pense que tu as raison sur le fait qu'il s'agisse d'une pierre, ou peut-être d'un miroir. Malheureusement, c'est bien trop haut pour que nous puissions aller vérifier par nous-mêmes.

— C'est bien dommage !

Nous reprenons la route vers notre lieu d'hébergement, situé à mi-chemin du prochain totem, le plus à l'est du pays. Nous arrivons vers vingt-deux heures, exténués. C'est à peine si nous avons la force de mâcher le *bujito* et la *tortilla* de maïs que l'on nous sert avant d'aller nous coucher.

Le lendemain, malgré le peu de distance qu'il nous reste à effectuer, nous mettons presque trois heures pour atteindre notre destination. Nous arrivons dans un village *Kuna*, aux coutumes encore plus ancestrales. Miguel me dit de mettre en évidence

mon collier sur ma poitrine, qu'il serait un moyen de mieux nous faire accepter par la communauté, et qui sait, de faire délier les langues récalcitrantes.

Les villageois sont habillés de tuniques, de robes nouées ou de pagnes, tous agrémentés de broderies colorées. Effectivement, si chez les plus jeunes, mon collier ne produit aucun effet, les hommes et femmes d'âge mûr s'inclinent devant nous, devant moi en particulier. Ils semblent juste, comme Miguel la première fois, surpris de voir un Européen le porter. Je suis alors surpris d'entendre mon guide s'entretenir avec eux dans leur dialecte : « Ils veulent nous faire faire le tour du village avant de manger. Puis ils nous mèneront à la statue. ».

J'ai l'impression que nous sommes des invités de marque. Chaque adulte s'incline devant nous pendant que les enfants nous tournent autour comme des chiots fous. Il y a beaucoup d'artisanat. Des femmes fabriquent du fil à partir de fibres végétales, des hommes le tissent. D'autres femmes, plus expérimentées, le teignent. Des jeunes filles font des parures de bijoux, des groupes d'hommes reviennent pour les uns avec une cueillette de fruits, d'autres portent d'énormes branches d'arbre. On nous donne des fruits pour la poursuite de notre voyage, ainsi qu'un bracelet multicolore avec une pierre de turquoise, un porte-bonheur, si j'ai bien compris.

Après le repas, une sorte de ratatouille locale accompagnée de galettes de maïs, quelques hommes nous amènent vers le totem. Sur le chemin, ils s'arrêtent devant une case. C'est celle de l'Ancien du village. Celui-ci sort, en appui sur un grand bâton de bois. Il nous accompagne en silence. Puis devant la statue, il prend la parole. Miguel me traduit du mieux qu'il peut : « Inclignons-nous devant notre Grand Protecteur, à la fois dieu et frère. Si nous pouvons vivre encore aujourd'hui comme l'ont fait nos ancêtres, c'est grâce à lui. Nous avons été épargnés des massacres et du monde moderne, même si celui-ci se rapproche inexorablement de nous. La légende veut qu'il ait onze autres

frères, aussi prestigieux que lui. Puissent-ils entendre sa résonnance et protéger, eux aussi ! »

Il s'arrête de parler et d'un geste de la main, me donne l'autorisation d'observer de plus près la statue et de prendre des photos. Elle a les mêmes points communs que les précédentes, avec, pour sa part, le premier losange de droite plus gros que les autres. Je commence à me demander si la légende ne dit pas vrai à propos des « Douze Frères Protectors ». Un homme dit à Miguel que l'Ancien, retourné dans son antre car fatigué, tient à s'entretenir avec nous. Nous le suivons. L'Ancien nous invite à nous asseoir sur d'épaisses couvertures. Il s'adresse à moi. Miguel me sert toujours d'interprète :

— Quelles réponses es-tu venu chercher, étranger ?

— Je m'appelle Samuel. J'ai hérité d'un patrimoine qui, je m'en rends compte à présent, vous revient. Mais je me suis engagé spirituellement à tenir une promesse à mon grand-père. Je peux vous montrer de quoi il s'agit, si vous permettez que j'aille chercher mes affaires qui se trouvent dans la voiture.

Il y consent. Aussitôt revenu, j'étale les précieux objets, que même Miguel n'avait encore jamais vus. Les yeux du vieillard, pourtant plissés, s'écarquillent. Je lui raconte alors dans quelles circonstances ces objets me sont parvenus et la raison de ma présence en ce lieu. L'Ancien garde un long silence, joue avec un bracelet de pierres dans ses mains, et après un instant qui semble être de méditation, me dit ceci :

— Étranger, ta cause me semble noble et j'ai sondé les esprits, tes intentions sont pures, surtout si tu me promets de nous restituer ce qui nous appartient de droit.

— Oui, je vous en fais le serment solennel, dis-je en tapant du poing contre ma poitrine.

— Bien. Je peux t'aider à traduire la *mola*.

— D'abord les grands symboles, si vous le permettez. On les retrouve aussi sur les Frères Protecteurs. Car vous aviez raison, il y en a bien d'autres. Certes, pas en aussi bon état que le vôtre car ils ne sont plus vénérés. Nous ne les avons pas tous retrouvés, mais cela fait partie de notre quête.

— Celui-ci – il me montre la tête de balai évasée – est le plus connu et est encore utilisé chez nous. Il représente l'été, la plénitude, l'abondance. Pour celui-là – la tête à coiffe trapézoïdale avec des plumes – c'est un peu plus complexe. Je reconnais la symbolique du volcan en éruption, mais c'est rare qu'elle soit associée à un visage. Elle représente la colère, le danger. Mais je ne m'explique pas la lave qui sort du nez et qui prend la forme de mains. Je ne comprends pas non plus les rayons derrière qui sont signe de lumière, de puissance des dieux, de pouvoir, mais au sens positif du terme. Serait-ce un volcan adoré par nos ancêtres ? Mais pourquoi ? Quant au troisième avec les losanges, il m'est complètement inconnu.

— J'ai ma petite idée sur celui-ci.

— Ah oui ? Je veux bien t'écouter.

— Je pense qu'ils représentent le nombre de statues. Comme les symboles sont plus petits que sur les torsos des sculptures, il y a deux rangées de six au lieu d'un rang de douze. Pouvez-vous me dire si l'anneau au sommet du crâne de votre statue comportait une pierre ou un miroir ?

— Oui, c'était un disque de quartz. Mais les Espagnols, avides de ce qui pouvait rapporter de l'argent, en ont dépouillé notre dieu protecteur. Comment le sais-tu ?

— Le totem que nous avons découvert hier en était pourvu d'un. Mais comme il était recouvert de mousse, nous n'étions pas sûrs de notre hypothèse, avec Miguel. Je pense, d'après ce symbole, que les rayons du soleil des disques de quartz devaient converger vers le même point. Il faut absolument que nous découvrons

toutes les statues ! Pouvez-vous me dire d'autres choses sur la *mola* ?

— Oui. De ce que j'y comprends, la civilisation ancienne des *Kunas* est une civilisation de lumière, d'immenses connaissances. Cela parle aussi d'énergies, avec des déesses-pierres d'attraction, mais aussi de pêches abondantes et de récoltes fructueuses, de navires qui défient les mers déchaînées, de dieux-volcans qui leur apporteraient la prospérité... et de *Pacha Mama* !

— *Pacha Mama* ? La *Pacha Mama* commune à toutes les cultures précolombiennes ?

— Oui. Il semblerait qu'on vouait déjà un culte à la déesse Terre Mère Nourricière.

Je prends des notes dans le carnet de mon grand-père, trop heureux de comprendre enfin le texte de la *mola* ! J'espère que le Sage du village pourra m'en apprendre tout autant sur le disque sacré. Je m'apprête à le lui demander en lui tendant l'objet lorsqu'il m'arrête :

— Attends, messenger étranger. Il y a aussi une suite de nombres.

— Oui, je les avais déjà notés. Votre système de numération n'a pas changé. Mais je n'en perçois pas l'utilité.

— Ce sont des mesures. Certaines sont en enjambées, d'autres, en lieues, d'autres, en litres ou en grands vases, avec des conversions dans une autre unité de mesure que je ne connais pas.

Miguel me prend le carnet des mains pour les retranscrire, en essayant de les convertir dans des unités de mesure contemporaines. Il ajoute si les mesures semblent marines ou terrestres, et la nature des autres mesures : maïs, haricots, piments, fruits... Puis l'Ancien observe attentivement le disque sacré. Il m'explique que les pierres sont celles que l'on trouve sur l'ensemble de l'isthme américain : du basalte ou pierre de lave, de

la magnétite, de l'obsidienne, du quartz, du jasper rouge et de la turquoise.

Ces pierres, dans les cultures anciennes, avaient autant, voire plus de valeur que l'or, par leurs propriétés vertueuses. Les glyphes du cercle extérieur donnent des coordonnées géographiques, faut-il encore savoir à partir de quel lieu de référence. Le cercle intermédiaire représente les points cardinaux, alternés de schématisation de temples. Enfin, le cercle proche du centre présente des pictogrammes de la vie quotidienne de l'époque. Et au milieu, l'artéfact manquant. Le Sage est persuadé qu'il s'agit du symbole de l'arbre de vie qui incarne *Pacha Mama*, et que moi je prenais pour une tête de balai !

Je sens que le Vénérable de la tribu, épuisé, m'a tout dit. Je vois que Miguel aussi n'en peut plus de s'être autant concentré pour traduire. Les villageois nous proposent de passer la nuit parmi eux avant de poursuivre notre voyage.

Nous repartons le lendemain, chaleureusement accompagnés par les enfants et certains parents jusqu'à l'entrée du village. Miguel m'affirme que pour retourner vers l'ouest, le trajet sera plus agréable car nous emprunterons un axe principal bitumé. Je l'espère car la couche où j'ai dormi n'était pas très confortable !

Au bout d'une semaine, nous voilà revenus à *Sitio Conte*. Sur les cinq statues que Pépé Georges avait répertoriées, nous n'en n'avons trouvées que quatre. Peut-être que la dernière a été détruite, ou que par manque de précision sur la carte, nous sommes passés à côté. Nous nous accordons une journée de repos avant de plancher à nouveau sur tous les indices que nous avons.

Bilan de ce premier voyage :

- Nous savons qu'il y a douze totems à retrouver, et que,

comme je le pensais, les autres se trouvent répartis dans le Costa Rica et le Nicaragua.

- Les dits totems avaient un cercle de quartz par où devait passer la lumière du Soleil pour indiquer un lieu bien précis. Les mesures données par l'Ancien peuvent-elles nous servir ? Il faut également réfléchir à leur position sûrement stratégique.
- La civilisation à laquelle font référence les objets *Kunas* semble élaborée et sophistiquée.
- Un ou des volcans sont mentionnés dans la *mola* : étudier l'aspect géologique de l'isthme.
- Retrouver l'artefact manquant du disque, symbolisant la *Pacha Mama*.

— Miguel, pourrais-tu me servir également de guide pour le Costa Rica et le Nicaragua ?

— Je crains que mes compétences ne s'arrêtent à mon pays, Samuel. Mais j'ai ma nièce qui s'occupe d'organiser des voyages touristiques sur l'ensemble de la côte de la mer des Caraïbes. En plus, dans son cursus, elle a fait des études de civilisations précolombiennes.

— Tu es le miracle sur mon chemin, Miguel ! Penses-tu qu'elle serait d'accord ?

— D'accord, sans aucun doute. Elle a toujours aimé l'aventure. Mais c'est par rapport à son travail que cela risque de poser un problème.

Le soir, Miguel a une longue conversation téléphonique avec sa nièce, Consuela. Il me rapporte que pour elle, c'est la pleine période de réservations et que cela va être difficile de quitter son poste. Néanmoins, Miguel a eu une idée de génie à soumettre à son employeur : une prospection en Amérique Centrale pour

proposer un nouveau circuit touristique ! Sa nièce doit lui en parler le lendemain.

Je passe une nuit agitée, perdu dans ma carte, les glyphes m'entourant comme une armée romaine en formation. Soudain, une lentille géante de quartz apparaît au-dessus de ma tête et m'éblouit de son rayon. Je me réveille, haletant et trempé, la lumière du Soleil en plein visage.

Toute la journée, je me languis de la rencontre avec la nièce de Miguel qui doit avoir lieu ce soir. Je continue le décryptage de la *mola*, mais rien de productif n'en ressort.

Nous nous retrouvons enfin le soir, dans un petit resto sympa, où il paraît que la réputation des tapas n'est plus à faire ! Pendant que nous mangeons, Consuela nous explique que son directeur était intéressé par le nouveau projet, mais qu'il voulait d'abord qu'elle clôture ses dossiers en cours. Elle ne pouvait donc pas se libérer avant la fin de la semaine prochaine. Je lui demande, vu son statut, si pendant cette semaine, elle pouvait également s'occuper de notre hébergement, après lui avoir expliqué notre itinéraire. Elle me répond que oui, elle devrait avoir un peu de temps pour ça. Après avoir longuement conversé sur nos découvertes, nous nous quittons, très enthousiastes à l'idée de se retrouver.

Miguel profite de cette semaine pour retrouver sa famille. De mon côté, je m'intéresse au relief du continent. Je me rends compte qu'il y a encore plusieurs volcans plus ou moins en activité sur l'isthme, et que celui-ci est cerné par la rencontre de plaques tectoniques. Tout ceci me laisse à supposer qu'il y a plusieurs milliers d'années, il pouvait effectivement y avoir d'autres volcans, disparus à la suite de grands tremblements de terre. La dorsale des Colons sur laquelle se trouvent les îles Galapagos m'intrigue. Sans faire attention, je pose mon crayon dessus sur la carte des reliefs, et la pointe de ce dernier indique les Bermudes. Est-ce un signe d'un lien possible entre cette

civilisation ancienne et l'origine du Triangle des Bermudes ?

Ça y est, nous voilà enfin au Costa Rica ! D'après mes calculs, nous devrions découvrir trois statues. Une semble connue. Nous la visitons en premier pour nous permettre de mieux localiser les deux autres sur la carte, grâce à son orientation et ses données GPS. Nous trouvons deux totems. Il manque la tête à l'une d'elle. Mais les symboles sur le buste nous confirment que c'est la bonne, et nous nous basons sur la pierre-socle pour estimer son orientation.

Nous décidons de faire une pause d'une journée à la plage. Consuela en profite pour me demander à voir la *mola* et le carnet. Je lui tends le carnet ainsi que les photos que j'ai prises de la *mola* pour éviter de la transporter

— Ils vénéraient vraiment les volcans. Apparemment, ils permettaient de leur fournir une forme d'énergie.

— Vraiment ? Tu arrives à comprendre ça ?

— Oui, à un moment donné, j'ai hésité à me spécialiser en tant que guide de musée. J'en connais un certain rayon sur notre patrimoine !

— J'entends ça.

— Hé, attends ! Si je comprends bien ces glyphes combinés, il se passerait un évènement exceptionnel au solstice d'été. Il y aurait une conjonction d'évènements qui permettrait de voir quelque chose !

— Je vais t'appeler madame Soleil, si tu continues !

— Je t'avais bien dit que j'avais une nièce hors pair, se réjouit Miguel qui revient de se baigner.

— Oui, mais il y a un hic : je n'arrive pas à savoir où.

— Il faut absolument terminer notre voyage. Le solstice est dans seize jours. Demain, on repart sur la route, direction le Nicaragua !

Là-bas, nous ne trouvons que trois statues sur les cinq. Mais l'avantage est que sur deux d'entre elles, il y a les disques de quartz. Certes dépolis et piquetés par les intempéries, ils nous permettent cependant de voir qu'ils sont légèrement inclinés vers l'avant. Une fois à l'hôtel, chacun y va pour ses théories :

— Ces statues servaient à éclairer la mer !

— Mais non, la mer était sans doute plus reculée à l'époque ! Peut-être que les lentilles servaient à faire des foyers solaires pour protéger les cités ?

— À propos de cités, nous n'avons toujours pas recherché les temples représentés sur le disque sacré.

— Et, vu qu'ils parlent beaucoup de volcans, si ça permettait de maintenir la lave à une certaine température une fois sortie, et ainsi pouvoir la façonner comme bon leur semblait ? »

Autant de suppositions plus abracadabrantes les unes que les autres, mais qui pourtant, peuvent avoir leur part de vérité.

Sur le retour, Consuela demande à s'arrêter à San José, pour revoir un ami d'études devenu cartographe.

— Consuela, quel plaisir de te revoir !

— Moi aussi, Alejandro. Tes reconstitutions des côtes au VII^{ème} siècle avancent bien ?

— Oui oui, même s'il me manque encore quelques critères météorologiques pour affiner tout ça.

— Dis-moi, Alejandro, nous aimerions avoir ton avis de spécialiste. Mon ami, ici présent, voudrait être sûr qu'il y a entre dix mille et sept mille avant Jésus Christ, il pouvait y avoir plus de terre autour de l'isthme, et notamment un large banc de terre qui

aurait pu s'étendre jusqu'aux îles Galapagos.

— Oui, c'est tout à fait plausible.

— Et est-il possible également qu'il y ait eu des volcans sur cette bande ?

— Les îles Galapagos se situant sur la dorsale des Colons, je te réponds même : affirmatif !

— Toi qui as déjà exploré les environs, peux-tu nous mettre en relation avec tes connaissances et nous organiser un stage de plongée autour des îles pour dans une dizaine de jours ?

— Je vais voir ce que je peux faire, en espérant que l'agenda de mes amis ne soit pas déjà rempli !

— Merci, Alejandro, tu es adorable !

Rentrés au Panama, chacun vaque à ses occupations. Consuela doit travailler à nouveau pendant une semaine dans son agence, Miguel prête main-forte à des amis sur un chantier, et moi, je me remets dans mes notes sur les fouilles du *Sitio Conte* pour établir mon bilan.

À deux jours de partir pour les Galapagos, je dessine une nouvelle carte avec l'emplacement et l'orientation des statues. Elles sont toutes tournées vers la mer des Caraïbes, et si je donne la même inclinaison à chaque lentille, cela donne un point de convergence au milieu du « Golfe des Moustiques ».

Je fais des calculs un peu fous, en me basant sur l'alignement Bermudes/point de convergence/Galapagos, et en reportant certaines distances. Tout ceci me donne un nouveau point côté Pacifique, entre les Galapagos et l'île de Coco. Un frisson me parcourt : j'ai la certitude que c'est là qu'il faut que nous plongions !

C'est notre deuxième séance de plongée. La première n'a pas été très concluante. Nous n'avons rien trouvé d'extraordinaire, Miguel a paniqué, et quand je suis remonté, j'ai eu très mal aux oreilles. C'est pourquoi je fouille dans ma sacoche à la recherche de ma paire de bouchons d'oreilles que je laisse toujours à l'intérieur. Ah ? Quelque chose brille au fond. C'est la petite boîte en or que j'avais dérobée l'autre jour ! Je l'avais complètement oubliée !

— Qu'est-ce que c'est ? me demande Consuela, qui observe l'objet brillant dans ma main.

— Un vestige de ma dernière fouille. Ne t'offusque pas, Miguel, je ne suis pas un voleur, mais l'oiseau représenté dessus m'avait tellement fasciné que je me suis senti hypnotisé et je l'ai mis machinalement dans ma sacoche.

— As-tu regardé ce qu'elle contient ? me questionne Consuela.

— Non, même pas !

J'essaie de soulever le couvercle mais son séjour en terre semble l'avoir soudé à la boîte. Je prends le canif de mon grand-père qui ne me quitte plus depuis qu'il me l'a légué. En passant la lame entre le couvercle et le boîtier, j'essaie doucement de créer du jeu, ce qui finit par décoller le couvercle. Il ne me reste plus qu'à lever le loquet et ça y est, la boîte s'ouvre ! Je manque de tomber par terre, tellement mes jambes tremblent : à l'intérieur se trouve l'artefact du disque sacré ! Je l'avais avec moi sans le savoir, c'est inouï ! J'ai une folle envie de retourner à l'hôtel pour l'encastrer dans le disque, mais nous sommes déjà en combinaison. Je prends deux minutes pour l'examiner : c'est un arbre ciselé avec de minuscules émeraudes et jaspe rouge incrustés dans les branches, le tout en or sur un fond en arcs de cercle, comme le disque.

Cette fois-ci, nous ne nageons pas autour des îles, mais nous nous rendons en bateau vers l'endroit que j'avais repéré sur la

carte, en compagnie d'Alejandro, grâce à qui nous avons pu bénéficier gracieusement d'un robot sous-marin, une chance ! Nous suivons la dorsale. Nous nous arrêtons au niveau du point indiqué par la boussole. C'est ici qu'il faut chercher en profondeur dans un rayon de trente mètres, dans l'espoir de trouver un indice qui nous donnerait une preuve qu'il y avait jadis une présence humaine en ce lieu. Je sais que c'est un peu utopique de vouloir creuser sous la mer après tant de siècles, mais tout s'est tellement bien déroulé jusqu'ici que j'ose y croire. Nous plongeons précautionneusement le robot dans la mer. Alejandro le dirige avec une télécommande à manettes et écran d'où nous pouvons visionner en direct ce que l'engin « voit » sous l'eau. Le sol est très irrégulier : c'est normal, nous sommes au-dessus de la dorsale. Le robot avance lentement. Soudain, nous voyons le commencement d'un rift. Au bout d'environ dix mètres de progression, le cartographe fait faire marche arrière au robot.

— Il m'a semblé voir une lueur inhabituelle. Je braque les projecteurs plus vers le sol... Tenez ! Regardez ! Cette brillance ! Je sors les bras.

Le robot se met alors à creuser le sable. Le haut d'une pyramide en verre apparaît. Le visage d'Alejandro s'illumine.

— J'avais raison, Consuela ! Cette pyramide confirme mon hypothèse. Les petits obélisques que j'avais remarqués en haut des côtes sont bien liés à vos découvertes ! Cet obélisque doit être immense ! Et pris dans le rift, je crains que, même avec de gros moyens, on ne puisse jamais l'extraire.

— Il faut placer notre bouée-balise ici. Je note les coordonnées. Rentrons à l'hôtel. Il faut que nous fassions le point sur tout cela.

Dans la chambre, Alejandro me note précisément les lieux où il a vu les petits obélisques. Nous pensons que, comme pour les totems, il doit en manquer, d'autant plus que nous nous rendons compte que les deux types de stèle se trouvent à peu près en parallèle : les statues côté Atlantique, et les obélisques côté

Pacifique. Tous, nous en déduisons qu'il devait exister un système de relai lumineux via des chemins de cristaux, mais qu'avec les séismes, les éruptions volcaniques et les affaissements du sol à travers les siècles, il n'était plus possible de faire fonctionner ce système, faute d'un nivellement de terrain identique à celui de l'époque, mais également parce que des éléments étaient manquants. Néanmoins, nous avons le projet un peu fou de tenter une expérience pour vérifier partiellement notre hypothèse et espérer entrevoir, ne serait-ce qu'un instant, la prédiction de Consuela concernant le solstice d'été. Il ne nous reste plus que deux jours.

Tout en prenant un rafraichissement sur la terrasse, je sors le disque sacré de son papier de soie, le pose sur la table, puis je vais chercher l'artefact dans ma sacoche. Alors que je l'emboîte dans le disque, le soleil m'aveugle en réfléchissant dessus, je ressens une décharge électrique me parcourir, puis c'est le noir complet.

Lorsque je me réveille, je suis dans mon lit avec autour de moi, mes trois compagnons d'aventure à la mine inquiète.

— Que s'est-il passé ?

— Tu t'es évanoui après avoir assemblé les deux pièces du disque.

— Tu nous as fait peur ! Cela faisait dix minutes que tu étais sans réaction. Nous avons failli appeler les secours !

— Ça va, ça va, rassurez-vous : je vais bien. J'ai peut-être attrapé une insolation sur le bateau. Quelqu'un peut-il m'apporter le disque ? Merci.

Comme je touche l'objet, une violente douleur me prend au front et un flot d'images m'assaille. Dans des éclairs, j'aperçois près des volcans de grosses boules rondes de magnétite qui, en s'entrechoquant, dégagent de l'électricité ; des couloirs de lave

qui semblent longer des bâtiments aux hauteurs de verre ; un circuit lumineux alimenté par le Soleil et relayé par des quartz ou des miroirs en obsidienne ; des cultures en terrasse ; des allées de pierre qui s'illuminent furtivement quand on marche dessus ; des ondes d'énergie sous la mer qui provoquent des courants tourbillonnants et mortels, emportant des navires comme dans les Triangle des Bermudes. C'est incroyable : ces avancées technologiques semblent plus performantes que nos technologies actuelles ! Puis un dernier flash : des coulées de lave recouvrant tout sur leur passage et qui se rapprochent inexorablement de moi.

Lorsque je reprends mes esprits, je raconte mes visions. Alejandro me confirme qu'il y a beaucoup de pierres magnétiques dans la région. Miguel, lui, est persuadé que des âmes trépassées ont essayé de me transmettre leur héritage grâce au disque complété. Je crois bien que Papi Joe m'aura finalement fait vivre la plus abracadabrante des histoires !

Pour réaliser au mieux notre projet, nous avons dû scinder notre équipe : Consuela et Alejandro sur une plage côte ouest à la frontière du Costa Rica et du Panama ; Miguel et moi-même à l'opposé côte est. De notre côté aussi, nous avons placé une énorme bouée-balise, sur laquelle se dresse un échafaudage maison surmonté d'une pyramide pleine de verre (merci aux copains bricoleurs de Miguel).

Le jour du solstice, peu avant midi, nous mettons nos lunettes grande protection solaire achetées pour l'occasion, afin de mieux observer le phénomène quand le Soleil sera à son zénith.

Soudain, nous voyons de faibles scintillements provenant du paysage côtier, tandis que notre pyramide de verre disperse quatre rayons à luminosité raisonnable. Nous prenons des nouvelles du côté ouest par téléphone : là-bas aussi l'expérience a fonctionné. C'est un succès total !

Après avoir remballé toutes nos affaires, nous prenons la route

pour rejoindre Consuela et Alejandro : le coucher de soleil sera plus appréciable sur le Pacifique. Et qui sait, si la nature (ou *Pacha Mama*), ne nous réserve pas encore quelque surprise... ?

Le soir, sur la plage, nous nous installons sur un grand plaid moelleux. Tout en grignotant des sandwiches avec une bière, nous fabulons sur ce qu'aurait pu être le quotidien de cette ancienne civilisation *Kuna*.

Vers vingt-et-une heures vingt, le ciel commence à perdre ses couleurs orangées et le soleil descend de plus en plus vite. Alors que nous n'en apercevons plus qu'une infime pépite, un rayon de lumière verte surgit, transperce notre pyramide de verre et en ressort sous forme d'un phénix vert lumineux, avant de s'évaporer dans les airs. Est-ce le fruit de notre imagination ou nous avons senti les plumes de sa queue nous frôler ? Ce que je sais, c'est que nous ne sommes pas près d'oublier cette aventure. Merci à toi, Papi Joe. J'espère que de là où tu es, tu en auras autant profité que nous.

Le chant des sorcières

Roxanne Pellerin

Sophie s'ennuyait. L'été n'en était qu'au tout début mais il s'annonçait très long pour la fillette. Elle venait tout juste d'emménager dans ce petit village, à l'autre bout de son univers. Elle avait quitté son ancien monde sans regret. Depuis la mort de grand-papa Gédéon, plus rien ne l'y attachait, mais rien ne l'ancrait encore dans cette nouvelle vie. Le couple qui l'avait adoptée ne savait visiblement pas comment gérer la situation. Ils étaient gentils, mais Sophie préférait conserver une certaine distance avec eux, tant physique que psychologique. Arrivée depuis 2 semaines, la fillette passait ses journées dehors, à se balader dans la clairière et le boisé situés derrière la maison des Courteau. Comme convenu avec eux, elle n'allait pas plus loin que le ruisseau. De l'autre côté, le boisé se changeait en une forêt dense qui dégageait un mélange d'effluves à la fois humides et parfumés. Elle s'accommodait bien de cette seule règle. Elle avait assez de territoire à découvrir, pour l'instant.

Sophie avait chaud. Le Soleil était à son zénith. Le village vivait une période de canicule depuis plusieurs jours. La température était si élevée que l'enfant était capable de voir la chaleur. Une sorte de flou se créait au-dessus de la terre quand elle fixait le regard vers l'horizon. Elle se sentait écrasée par l'air ambiant. Elle marcha jusqu'au ruisseau, s'adossa contre le tronc d'un gros arbre pour profiter de son ombre, et se trempa les pieds dans l'eau claire. Elle sortit un vieux livre de contes que grand-papa Gédéon lui avait offert quand elle était arrivée chez lui. Ses parents étaient décédés dans un accident de voiture et la petite avait été confiée à l'unique membre de sa famille encore vivant : son grand-père maternel. La première nuit, le recueil était posé sur la table de chevet près de son lit. Il avait appartenu à sa mère, quand elle était enfant. C'était son livre préféré, lui avait murmuré son grand-père, les yeux embrouillés. Depuis cette nuit-là, Sophie le traînait

partout. Les rebords étaient écornés et la reliure était si abîmée que certaines pages s'étaient détachées. Sophie connaissait toutes les histoires par cœur. Ça ne l'empêchait pas de les relire encore et encore et de frôler du bout des doigts les images décolorées. Quand elle le lisait, elle avait l'impression de se connecter à sa mère qui, un jour, avait elle aussi parcouru les mêmes pages avec autant de ravissement.

Dans le silence rempli de petits bruits du boisé, quelque chose attira l'attention de la fillette. Un son léger qui commençait à flotter dans l'air humide. À peine perceptible. Une douce mélodie qui se formait au loin. Sophie se leva, ferma les yeux et écouta attentivement. Ça venait de la forêt. Sans hésiter, Sophie s'y engouffra pour trouver l'origine du son. Plus elle avançait, plus la musique s'amplifiait. À chaque note, l'air ambiant se remplissait d'une douceur presque tangible. Une sensation agréable la chatouillait de l'intérieur. C'était comme si la musique l'appelait. Elle se laissa guider par elle, avançant avec précaution à travers la végétation de plus en plus abondante. Puis, elle les vit. Une fillette, un peu plus jeune qu'elle, qui suivait une vieille femme au visage doux. Elles cueillaient des plantes et des fleurs et les entassaient dans un panier d'osier. Elles chantaient, en harmonie, en se déplaçant doucement de talle en talle.

Elles étaient belles. La femme avait de longs cheveux argentés ondulant librement dans son dos. Elle portait une tunique à motifs entremêlant différentes teintes de bleu et de vert. Ses déplacements étaient empreints de grâce. Elle semblait flotter sur le lichen. La fillette avait les cheveux foncés. Ils étaient noués en deux tresses relevées sur sa tête et ornées d'un ruban bleu clair. Elle portait une sorte de robe-salopette jaune par-dessus un chandail du même bleu que son ruban. Elle tentait d'imiter la façon de bouger de la femme et se concentrait pour chanter en se déplaçant. Elle sélectionnait avec une grande attention les plantes qu'elle cueillait, alors que la femme exécutait des gestes rapides et précis.

Leur chant l'apaisait. Leurs voix se complétaient, se soutenaient. Une symbiose parfaite. Sophie avait les larmes aux yeux. Elle les observait avec curiosité, mais aussi avec envie. Elles semblaient si heureuses. La femme cajolait régulièrement la tête de l'enfant et lui indiquait le prochain endroit où s'arrêter. Elles se déplaçaient à l'unisson. Leurs gestes réciproques transpiraient l'amour sincère qui les liait. Une relation entre femmes comme elle n'en avait jamais vécue. Elle n'avait pas connu ses grand-mères, et si peu sa mère. Les souvenirs d'elle s'étaient estompés. Elle s'en voulait d'oublier, mais elle avait été si jeune à la mort de ses parents. La seule figure féminine qu'elle avait connue était la voisine de son grand-père. Une femme acariâtre, sans cesse sur son dos. Elle se plaignait toujours à grand-papa Gédéon qu'elle faisait trop de bruit tout le temps. Ce n'est qu'une enfant, répondait le vieil homme en implorant un peu d'indulgence. Quand son grand-père était décédé, la vieille femme avait regardé les services sociaux l'emmener en souriant; elle jubilait. Vieille sorcière.

Sophie était hypnotisée par le duo. Leur chant envoûtant lui procurait une sensation de bien-être et de sérénité. Elle ne pouvait détacher les yeux d'elles. Elle observait leur manège depuis plus d'une heure lorsque la vieille femme se releva, prit la main de la fillette et l'entraîna vers un sentier. Sophie décida de les suivre. Elles s'étaient peu à peu éloignées du chemin tapé pour bifurquer au cœur de la forêt. Au fil des pas qui s'enchaînaient, la végétation s'épaississait, devenant plus dense et luxuriante. Elles marchèrent pendant longtemps, leurs voix s'entremêlant encore dans un chant harmonieux et vibrant. Sophie les suivait, obstinément, mue par une fascination sans nom. Elle louvoyait d'arbres en arbres dans leur sillon, conservant une certaine distance pour ne pas être repérée, jusqu'à ce qu'elles atteignent leur destination : une petite maison en bois nichée au creux de la forêt moussue. La demeure semblait fusionner avec la nature autour. Un arbre gigantesque faisait partie intégrante de la maison. Des plantes grimpantes recouvraient l'entièreté des murs et couraient jusque sur le toit, où elles cohabitaient avec des

fleurs qui semblaient pousser à même le bardeau de bois. C'était la plus belle maison que Sophie avait vue de toute sa vie. Sur le seuil de la porte, la vieille femme se retourna, regarda dans sa direction et lança avec un sourire : Veux-tu entrer ? Le souper sera bientôt prêt. Sophie se sentit soudainement ridicule. Elle sortit de sa cachette, tremblante et honteuse. La fillette aux cheveux tressés remplit l'air d'un rire en cascade en lui faisant un signe de la main.

L'intérieur de la maison était encore plus impressionnant que l'extérieur. Tout le mobilier était fait en bois. Sophie aurait juré que tout provenait d'un même arbre sculpté pour lui donner les formes nécessaires. Les tablettes, banc, table et armoires semblaient tous être un prolongement des murs, qui eux provenaient de l'arbre géant. Comme si ce dernier avait enfanté la maison, puis lui avait fourni l'ensemble des fonctionnalités. Il y avait quelque chose de profondément organique dans cette maison, tellement qu'elle semblait respirer.

— Je m'appelle Emma, lui dit la jeune fille en lui tendant la main.

— Sophie, bredouilla-t-elle en glissant sa main dans celle de la fillette.

— Sophie, Sophie ! se mit à scander l'enfant en l'entraînant dans une danse effrénée.

Prise par surprise, Sophie résista au début, avant de se laisser aller à l'énergie de sa partenaire. Les deux fillettes tournoyèrent dans la cuisine avant de se laisser tomber en riant sur le plancher. Presque euphorique, Emma se mit alors à parler si rapidement que la nouvelle venue en perdit des bouts.

— Elle, c'est Rose ! Elle est vraiment gentille ! Elle est très, très savante. Elle sait plus de choses que les encyclopédies. C'est vrai. Tu peux lui poser n'importe quelle question; elle a toujours la réponse. Elle fait les meilleurs biscuits de tout l'univers, mais on doit manger tous nos légumes avant. Sinon, pas le droit aux

biscuits ! Elle est toujours prête à jouer, sauf quand elle donne des leçons. Quand Rose joue au professeur, il faut écouter ! Mais ce n'est pas trop difficile. J'aime ça quand elle parle des fleurs et des plantes. Il faut apprendre leurs noms par cœur, un par un ! Moi, je préfère encore plus apprendre le nom des animaux. Savais-tu qu'il y a des milliers de sortes d'oiseaux ? Ça en fait beaucoup ! Je parie que tu ne savais pas qu'il y en avait autant.

Sophie n'eut pas le temps de répondre que, déjà, la petite aux yeux pétillants poursuivit sur sa lancée.

— J'aime les oiseaux parce qu'ils chantent. C'est beau quand les oiseaux chantent. J'essaie d'apprendre tous les chants d'oiseaux pour pouvoir leur parler. C'est très difficile ! Rose, elle est capable de chanter avec tous les oiseaux. J'ai hâte de pouvoir faire ça, moi aussi. Un jour, peut-être que tu pourras, toi aussi. Je suis contente que tu sois là. J'aime beaucoup Rose, beaucoup, mais c'est pas pareil. Toi et moi, on va devenir les meilleures amies du monde ! On va se raconter tous nos secrets. J'ai tout plein de choses à te conter ! J'imagine que toi aussi, tu as des choses intéressantes à me dire. Je veux tout savoir sur toi ! On va parler jusque tard dans la nuit ! Bon, peut-être pas. Peut-être plus le matin. Tu sais, Rose n'aime pas quand on se couche tard, sauf ce soir. Ce soir c'est différent parce que...

— Ok, petite belette. Ça suffit, dit Rose en venant les rejoindre. Laisse-la un peu respirer, tu l'étourdis avec tous tes mots, continua-t-elle en caressant avec tendresse la tête d'Emma. Allez, venez. Le souper est prêt, mesdemoiselles.

Sophie n'avait rien mangé d'aussi bon depuis... depuis toujours en fait. Elle adorait grand-papa Gédéon, mais ce n'était pas le plus grand chef cuisinier. À chaque bouchée, les saveurs explosaient dans sa bouche. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas mangé depuis le matin. Elle avait une faim de loup et dévora rapidement tout ce qu'il y avait dans son assiette. Emma la regardait engloutir la nourriture avec étonnement alors que Rose lui souriait

doucement. La femme lui tendit un grand verre d'eau dans lequel tourbillonnaient des fleurs et des feuilles. Le liquide avait un goût sucré et floral à la fois. La jeune fille but le tout à grandes lampées et en redemanda un autre, que Rose lui refusa. Une sensation étrange commença à naître dans son estomac, ou peut-être était-ce dans sa tête ? Le temps sembla s'étirer et ralentir. Sophie, hébétée, regarda autour d'elle les murs qui commençaient à tanguer.

— Tu sais, aujourd'hui est une journée spéciale Sophie, dit la vieille femme. C'est le solstice d'été. Aujourd'hui, c'est la journée la plus longue de l'année. Le Soleil est très puissant, la Lune le sera encore plus. Tu vois, tout ce qui nous entoure, la terre, la nature, les animaux, l'air, l'eau, c'est merveilleux ! La vie est magnifique ! Nous avons tout ce dont nous avons besoin, tout autour. Et nous devons être reconnaissantes pour tout ça. Nous devons surtout protéger tout ça. S'assurer que le cycle continue, que la nature se régénère et transmettre le savoir organique à d'autres protectrices. Tu as été choisie, Sophie. Tu fais partie des nôtres, maintenant. C'est un grand honneur.

La voix de Rose semblait déformée. Les mots lui parvenaient en décalage. La vision de Sophie s'embrouillait de plus en plus. Un son assourdissant lui vrillait le crâne. Au loin, elle entendit la voix claire d'Emma répéter « On est des sorcières, on est des sorcières ! » Des sorcières ? Sophie ne comprenait pas. Une sorcière, ça ne ressemble pas à ça. Elles n'ont pas de nez long, ni de doigts croches. Pas de verrues sur le visage, ni de balai pour voler. Et Emma était beaucoup trop jeune ! Une sorcière, c'est vieux, c'est méchant et ça mange les petits enfants. Elle ne se sentait pas bien. Elle voulait quitter, rentrer chez les Courteau. En tentant de se lever, Sophie s'écroula lourdement au sol et perdit conscience.

L'odeur du gazon et de la fumée lui emplissait les narines. Sa

tête lui faisait mal. Péniblement, elle entrouvrit les yeux. Elle était étendue par terre, dehors. Il faisait nuit. Un feu imposant flamboyait un peu plus loin. Un chant résonnait par-dessus le crépitement des flammes. Des ombres dansaient autour du feu. Sophie s'assit péniblement. Elle observa, émerveillée, les corps de Rose et d'Emma onduler avec fluidité au rythme de leurs voix. Leurs pieds se déplaçaient avec grâce et souplesse, en miroir. Leurs mains exécutaient les mêmes gestes aux mêmes moments. Une chorégraphie symbiotique exécutée en douceur. Elle se sentit transcendée. Dans sa tête, plus rien. Un vide total. Un vide étrangement rassurant. Sophie se sentait détendue, heureuse, libre. Un murmure cristallin commença à naître au fond d'elle, en filigrane. Si infime, qu'elle crut l'imaginer. Il devint de plus en plus fort jusqu'à la remplir entièrement. Inconsciemment, Sophie ouvrit la bouche. Des notes légères en sortirent, se mêlant à celles émises par ses deux sœurs. La mélodie se modifia et devint encore plus envoûtante avec cette troisième voix en harmonie. Cette voix qui, elle aussi, saurait un jour parler aux oiseaux.

L'Odalme

Thibault Jacquot-Paratte

J'étais revenu en Impondance Bleue pour essayer, cette année encore, de trouver la pierre qui devait m'accompagner et attirer la faveur du manitou me correspondant.

J'étais désespéré. À mon âge – 22 ans déjà – les elfes de l'Impondance Bleue avaient déjà leurs pierres, normalement. Chaque année ils se réjouissaient de ce qu'ils y avaient vu, à l'Aube de la Séparation – ce levé où, brusquement, les trois soleils sortent de leur alignement. Après les longs mois de saison froide, pendant lesquels nous n'avions qu'un soleil unique – Gisse, qui cachait les deux autres – nous revoyions Plo, le soleil du nord, et Fid, le soleil du sud.

J'étais revenu pour cette journée à la suite de laquelle tous les trois illumineraient nos jours, jusqu'au prochain alignement, et le retour de la saison froide. Et je souhaitais du fond de mon cœur que je ne repartirais pas, sans succès, comme l'année d'avant.

Ne voulant pas rester honteux dans les villages où j'étais connu, j'étais parti travailler dans l'Impondance Verte pendant presque une année avant de retourner dans mes contrées natales pour l'Aube de la Séparation de l'année précédente, où, en vain, j'avais cherché ma pierre.

Je m'étais, durant cette année, livré à de nombreux travaux : entraîner des paysans pour qu'ils sachent mieux se défendre, chasser, réciter des poésies méconnues en Impondance Verte, et œuvrer dans les champs de cette fertile région. J'espérais que je trouverais, par hasard, dans une forêt, ou en retournant la terre d'un champ, une pierre qui m'indiquerait enfin quelle divinité était la mienne. Ce n'en fut pas ainsi, et avec une nouvelle aube solsticienne presque là, l'angoisse m'habitait.

Quelles options se présentaient à moi ? Demeurer en Impondance Verte, et abandonner tout espoir de cultiver mon esprit, comme le font les miens ? M'exiler en Terre de Dré, où les hombrics se réjouissent d'accueillir des guerriers plus habiles qu'eux, dont les corps développent de faibles musculatures ? Ou retourner en Impondance Bleue, où les milliers de montagnes et les milliers de rivières cachent d'innombrables bijoux, métaux, pierres précieuses... ?

Il n'était pas trop tard, pas pour me justifier d'abandonner. Je voulais trouver ma pierre, rejoindre mon manitou. J'étais un elfe de l'Impondance Bleue – je ne pouvais renier le besoin brûlant en moi d'accéder à cette dimension de notre monde. Je devais une fois de plus prendre autant de provisions que je pouvais porter, et aller prospecter rivières et cavernes, pour trouver ma pierre.

Mes amis, les habitants de mon village, riaient devant ma malchance. À leur place, j'aurais fait la même chose. Mon village, typique du pays, était petit et à flanc de montagne. Depuis, l'on pouvait tout juste apercevoir au loin, par temps clair, la ville de Sauve-des-Irrert, là où la Petite Irrert se jette dans la Grand-Irrert, ce fleuve qui remonte jusqu'à Pointe-au-commerce, et la baie de Scéverrick.

J'avais cherché ma pierre dans les grottes de ma montagne, dans les torrents qui descendaient vers le Spyol, la rivière qui rejoint la Petite Irrert... Rien. Dans la première grotte où j'allai, mes amis Léandre et Guédune trouvèrent leurs pierres – des quartz roses, correspondant aux esprits guérisseurs, et aux vertus du corps, les plaçant auprès de l'esprit Fié-Batie. Dans le Spyol, Thysambard, mon plus vieux compagnon, trouva un éclat de sélénite gros comme son poing, correspondant aux rêves et à la divination, et le manitou Méné-laik... Pourtant, je ne trouvais que des éclats trop petits, des pépites, qui en aucun cas n'auraient pu être ma pierre, même si j'avais voulu le prétendre. Je revendais ce que je trouvais aux marchés sur les quais de Sauve-des-Irrert, et me faisais de quoi acheter plus de provisions, et un meilleur

équipement, pour aller plus loin, dans des grottes plus profondes.

Toujours, mes compagnons trouvaient leurs gemmes, et je revenais bredouille. Parfois, ils les trouvaient juste à côté de moi. Moi, je m'entêtais, cassais roche après roche, et rien ne scintillait en leur intérieur. Frustré, je m'efforçais de ne pas être jaloux de leur réussite, et tentais de transformer ma tristesse en détermination.

Un jour, à Sauve-des-Irrert, un des marchands avec qui je faisais affaire – un dénommé Restoi – insista pour me parler de sa vie. Il me dit avoir mis longtemps à trouver sa pierre également. Pour chaque membre de sa famille, cela avait pris du temps. Pour ceux qui ne trouvaient pas facilement leurs pierres, il recommandait de partir, voir autre chose.

Lui, il s'était engagé auprès d'un navire qui remontait la Grand-Irrert, rejoignait la côte, allait jusqu'à l'île d'Orange-Fallaise, puis descendait le fleuve Eulbus jusqu'à la cité de Récipient. Un jour, leur embarcation dut rester à Récipient, car la coque se fissurait par endroits et il fallait remplacer des planches. Restoi s'éclipsa le temps des réparations. Il monta jusqu'à Crachoir, la cité sur la falaise surplombant Récipient, à côté des chutes de l'Eulbus. Poussé par la curiosité à jamais croissante qu'ont les voyageurs – ou guidé par une force au-delà de lui-même – il vogua avec des trappeurs jusqu'au lac Cra.

Restoi me raconta que là, la nature était inquiétante et dense. Les sapins y étaient immenses, contrairement aux arbres maigrelets des sols rocailleux de notre montagneuse Impondance ou aux feuillus, déjà remarquables, de Scéverrac-Scéverance. Sur les rives du lac Cra, un village porte le même nom, où les gens parlent peu et sont d'une nature braque. Ils vivent dans des hottes aux toits en branchages séchés, et tressés serrés. Avant de redescendre vers Crachoir avec d'autres commerçants, Restoi choisit de nager dans le lac glacé. Entendant un vague appel de sous les flots – un chuchotement

dans ses pensées, une idée obsédante dont il ne pouvait se défaire – il plongea et là, sous l'eau, il trouva une citrine, la pierre du commerçant. C'était fin soulagé qu'il regagna son équipage.

Sa sœur à lui, à vingt-cinq ans, alla s'engager pour combattre dans les conflits du moment. C'était après une bataille, dit-il, qu'elle avait trouvé un grenat – la pierre de la ténacité. Il me conta aussi les longues histoires de ses parents par rapport à leurs pierres... Après l'avoir écouté, j'en conclus que c'était une bonne idée que j'aie quêter ailleurs. Après avoir vécu toute ma vie sur les pentes escarpées des monts, des gorges et des vallées étroites de mes contrées natales, je décidai d'aller explorer les plaines vallonnées de nos cousins de l'Impondance Verte.

Je partis, insoucieux, puisque de descendre et de remonter la Grand-Irrert est chose facile : tant que l'on a de quoi se nourrir soi-même, que l'on est prêt à rendre service à l'équipage, et que l'on prend peu de place, il y a perpétuellement des bateaux prêts à prendre des voyageurs. Je n'aurais jamais cru, avant de les avoir ressenties, les différences entre les elfes des deux Impondances. Même dans l'Impondance Verte, je discernais une grande différence entre les elfes qui résidaient dans les forêts et les elfes qui pratiquaient l'agriculture, l'élevage, et d'autres activités de vie paisibles et sédentaires; ceux-ci ressemblaient énormément aux hommes avec lesquels les métissages étaient depuis longtemps chose fréquente.

Désormais, tant de mois après que j'y avais pour la dernière fois échoué à trouver ma gemme, je m'inquiétais devant mon retour en Impondance Bleue. Quoique beaucoup de bonne fortune, d'amitiés, et de succès inattendus s'étaient trouvés sur ma route, je n'avais pas trouvé ma pierre, et cette année, peu d'espoir me restait. Je n'avais jamais rencontré personnellement un être originaire de nos régions qui, à mon âge, n'avait pas trouvé son manitou, sans compter les habitants des villes qui, tout en habitant nos provinces, existent uniquement dans leurs bulles de commerce, sans connaître les coutumes. Avec seulement deux

semaines avant l'Aube, où les miens perçoivent un brin de leur avenir dans les éclats de leurs pierres spirituelles, je m'embarquai avec un marchand de tissu de lin, pour remonter la Grand-Irrert.

J'avais choisi comme destination la petite ville d'Azuraigue, où j'emprunterais un chemin entre deux pics. J'avais noté ce point sur ma carte lorsque j'étais redescendu l'année d'avant. La discrétion frôlant l'invisible du village m'avait attiré – aussi ironique que cela puisse sembler – et je remarquai, s'élevant au-dessus, un chemin étroit entre d'abruptes parois rocheuses. Évidemment, de telles formations n'étaient pas particulièrement rares dans cette chaîne de montagnes, et ce lieu spécifique ne m'aurait pas surpris, s'il s'était écoulé, à cet endroit, ne serait-ce qu'un ruisseau. Pourtant, aucun cours d'eau ne s'y jetait dans le fleuve. Il était peu probable qu'un torrent n'y coule qu'une partie de l'année, car nous venions tout juste de passer le solstice d'été; par conséquent, les sommets étaient encore bien blancs. Il n'était pas non plus possible que ce cours d'eau ne coule pas encore, car la fonte des neiges et des glaces avait débuté depuis deux bons mois. Le passage appelait à être exploré, cachait des secrets... Mais à ce moment, je ne pouvais demander aux marins qui m'offraient le voyage de s'arrêter, ni me jeter, vêtu et avec mon équipement, aveuglément dans les eaux froides du fleuve.

Cette fois, j'avais discuté de cet arrêt au préalable avec le marchand. Je lui avais décrit le lieu – il admit l'avoir dépassé des centaines de fois sans l'avoir remarqué. Je revoyais cependant le lieu tel qu'il m'était apparu : un sentier ascendant entre deux murs de roche; un passage serré entre deux pointes d'une fourche.

Pendant le voyage, je pensais aux montagnes autour de ce lieu, et à celle que je pourrais escalader pour observer le rituel de l'Aube. Je ne connaissais pas ces monts, et il ne me semblait pas, d'après ma carte, qu'il y aurait beaucoup de sentiers organisés pour atteindre les sommets. Si les aiguilles se présentaient aussi raides que les parois de ce sentier, je serais incapable de les escalader – du moins, pas rapidement, ou sans un meilleur

accoutrement. Aurais-je le temps de faire signe à une embarcation ? Trouverais-je de l'aide au village ? Sûrement, les habitants avaient un lieu où observer le rituel...

Je repensais à l'année d'avant, où après une autre journée complète à la recherche de ma pierre, j'étais rentré chez mes parents, déposant lourdement mes sacs, dont un rempli de pépites. Mon père me prit dans ses bras, et me rassura qu'il n'avait jamais encore rencontré un des nôtres qui n'avait pas trouvé la pierre de son manitou. Il rajouta, me regardant dans les yeux, que certains disaient que ceux qui prennent le plus longtemps à trouver la pierre sont les plus doués, car les esprits se les disputent. « Tu es doué aux prouesses physiques, sans pour autant être très athlétique, tu es fort connaissant des arts et appréciatif de l'artisanat, sans pour autant être porté à la création, tu es travailleur acharné, sans pour autant être prêt à effectuer un seul métier pendant de nombreuses saisons, tu es bon enseignant, sans pour autant être appelé au mentorat, et tu es fort doué au commerce, sans être voué aux fortunes. Tes talents pourraient t'amener dans tant de directions, sous les étoiles de nombreux manitous. Si tu n'as pas encore ta pierre, c'est qu'ils n'ont pas encore décidé laquelle de tes forces sera la plus importante dans ta vie », me dit-il. Trop découragé, je lui avais bêtement répondu « Autant dire que je suis bon à rien ». Ça devait être la façon dont je l'ai dit, car mon père partit d'un fou rire, sans que je ne voie le comique de mes propos.

J'étais allé, ensuite, avec tout le village en haut du mont que nous habitions. C'était une marche facile, car les générations avaient aménagé le chemin, même pour les vieillards. En haut, je me tins à l'écart avec la minorité au-dessus de seize ans à ne pas avoir leurs pierres. Je regardai les miens, agenouillés, leurs gemmes devant eux, sur la roche nue, là où aucune ombre ne les atteindrait. Je revois l'attente longue, dans l'air frais du petit matin nocturne, puis le soudain levé des astres. En premier, un seul, puis, d'un seul coup, Gisse, soleil central, se divisa en trois,

révélant un autre soleil levant à chacun de ses côtés. Mais les miens ne regardaient pas ce phénomène astronomique : ils regardaient leurs pierres précieuses, car en cet instant magique, leur manitou leur apporterait une révélation, en plus d'une chance considérable dans l'année à venir.

Personne ne parle de ce que leur manitou leur révèle, en partie, à ce que l'on dit, car ces visions ne peuvent pas réellement être formulées avec des mots. Tel qu'avec l'abstrait de la poésie, ou l'impression laissée par une musique, la compréhension de la vision est instinctive. L'on dit que ces visions ont mené des individus à prendre des décisions sans raison explicable, car ils « sentaient que c'était la bonne chose à faire ». D'autres apprenaient de la brève vision : ils acquéraient en une fraction de seconde du savoir riche. Cela arrivait qu'un des nôtres se lève, et ait compris comment réaliser une nouvelle magie, qu'il ne savait pas réaliser auparavant. Visions d'avenir, bénédictions, cadeaux, quêtes... ce que les esprits offraient en ce jour était innombrable... et j'étais un de ceux qui regardaient les larmes silencieuses couler sur les joues, les sourcils froncés de concentration, les sourires de ceux qui miraient dans les reflets de leurs pierres, sans pouvoir jouir d'une telle faveur.

Cette année, je craignais, allait me laisser le même goût amer en bouche. Le bateau s'approchait d'Azuraigue, mon amertume augmentait... jusqu'à ce qu'elle tourne en dérision. Et si je ne trouvais jamais ma pierre ? Nombreux étaient ceux hors de notre race – des hommes, des orcs – qui vivaient heureux sans jamais observer une seule divinité !

Néanmoins, à Azuraigue, je débarquais. J'en riais comme d'une mauvaise blague, d'une fois de plus m'enterrer dans notre nature immense, inhospitalière, dramatique, et familière. Je riais des pentes dangereuses que nous choissions volontairement, et où nos ancêtres avaient volontairement préféré vivre. Leurs dangers nous étaient ordinaires, et nous les côtoyions de la même façon que nous mangions nos repas ou que nous nous couchions le

soir. Nous étions insensés, j'étais insensé.

Les habitants du village, sur les porches de leurs maisons, étaient occupés à réparer leurs hardes, leurs filets de pêche, à faire bouillir des lichens dans du lait de chèvre dans d'énormes marmites sur des feux de camp, pour un souper réunissant le village entier, fêtant la venue du solstice.

À mesure que je m'approchais du passage, je remarquais le regard des habitants posé sur moi, sans qu'une seule voix ne s'élève pour m'adresser la parole. Ne prenant pas cela pour un avertissement, je m'enfonçai sur le chemin de gravillons, enjambant, ici et là, au-dessus d'éboulis jonchant au mitan du passage.

Éventuellement, le chemin devint droit, ou en tout cas, je ne sentais pas que je gagnais en altitude. Au bout de la gorge s'élevait une tour mince et élégante, qui comportait une certaine ressemblance avec celles de vieilles fortifications, telles que celles à l'intérieur des terres qui ne devaient pas voir de combat. Au pied de ce donjon, je vis que la porte était fermée, mais avant que je puisse essayer la poignée, j'entendis une voix m'interpeller.

— La guerre se fait ! Les salauds crèvent ! Les autres font la paix !

À peine retourné vers ce cri, je vis une très grande grue en bois, devant l'entrée d'un tunnel. Je compris dès lors que cette tour devait avoir servi de protection pour une mine-carrière, désormais hors d'usage. Derrière la grue s'élevait une crête de roche, et j'étais prêt à parier que les poulies et cordages du bâtiment étaient assez longs pour hisser, puis redescendre de la rocaille de l'autre bord de cette crête, où une rivière devait s'écouler. Au temps de la gestionnaire des terres Véronique, et des grands conflits, de nombreuses mines de ce genre avaient été ouvertes en Impondance Bleue.

Je ne savais pas qui était le pouilleux au menton couvert d'une

barbe hirsute, grisâtre et mi-glabre, à la chevelure noueuse, vêtu d'habits sales, usés et mal rapiécés, qui me criait ces déclamations ésotériques. C'était évidemment un humain – ils étaient peu hors des villes, en Impondance Bleue.

C'est alors qu'avec un étonnement tel qu'en un premier temps je doutais de mes yeux, j'aperçus, attaché à une des poutres de la grue, un gnome.

— Pardon, l'ami ! dis-je à l'énergumène; je suis monté par ce chemin, car je cherche ma pierre, pour le solstice à venir... l'Aube des Séparations, si vous savez ce que c'est...

— Savoir ce que c'est ? rétorqua-t-il, bien sûr ! Est-ce que je suis débile ? J'ai observé le rituel plein de fois ! Je n'ai pas participé, mais j'ai lu abondamment, j'ai appris à d'autres ce que c'était. Je ne suis pas con, mon âge, ce n'est rien. Je n'ai jamais cherché de pierre pour moi-même, mais j'aurais pu ! J'étais toujours trop occupé à chercher d'autres solutions, d'autres remèdes...

— Désolé de vous couper, mais je dois demander – que fait ce gnome ici ? L'on m'a dit qu'ils sortent rarement de leurs vallées, et elles sont fort loin !

— Qui ? Lui ? Il possède de la magie, tu sais ? Je ne suis pas con, je sais qu'il pourrait me la montrer, mais il insiste que non. Il ment ! C'est un menteur, un sale petit con, et un renifle-bouse ! Je suis naturellement altruiste, gentil... j'ai voulu l'aider. S'il ne parle pas avec moi, ils reviendront !

— Qui ça ?

— Mais les tortionnaires, bien sûr ! La gestionnaire veut les exterminer, les gnomes. C'est une obsession, car l'ennemi pourra toucher à leur magie si nous ne le pouvons pas. C'est d'un génocide dont je parle ! Elle veut tous les tuer, jusqu'au dernier. Et il ne veut pas me croire, alors je le traite bien ! Je le nourris aussi bien que je me nourris moi-même. Je ne suis pas mal en point, je

suis en santé, c'est de la bonne nourriture ! J'ai la santé d'un homme de ton âge, tu sais ! Tu as quoi, vingt ans ? Mais les tortionnaires vont revenir, ils vont vouloir me sortir de cette tour... ils vont dire qu'elle est à eux ! Mais c'est moi qui y habite ! Je ne me souviens plus trop de comment j'ai été envoyé ici, cela fait longtemps... et là ils ont tout renfermé, car le sol craquait... les galeries souterraines, les ruisseaux... tu vois les craques partout sur le sol ? Si ça se casse, tout tombe... mais ça, ce petit imbécile ne veut pas m'écouter ! Je sais que les gnomes savent réparer la pierre fendue... Mais je ne veux pas parler de lui ! Assez parlé de lui ! Tu es ici, venu me voir, parle-moi de quelque chose de gentil !

— De gentil ? demandai-je incrédule.

— Tu ne veux pas ? Tant pis pour toi. Moi, je suis généreux, j'ai beaucoup à partager. J'ai lu les écrits des prêtres de Rôfeum. Tu ne connais rien à la grâce, à la providence. Tu peux me dire, c'est loin d'ici, Rôfeum... Quand tu auras mon âge, on en reparlera. Tu pourras me présenter tes excuses. Peut-être que tu es avec eux ? Tu es un tortionnaire ? Tu obéis à qui ? Je le savais ! Tu es ici pour prendre cette tour, pour me détruire ! Tu veux ma mort ; il y en a qui m'ont dit en pleine face vouloir ma mort. Mais je ne vais pas me laisser détruire ! Je ne vais pas me laisser détruire par ceux qui ne croient en rien ! Je ne suis pas un cheval attelé pour tirer dans une direction différente du reste de l'attelage, ou dans une seule direction, la sienne, et ne pas même goûter aux fruits de mes passions. Je sais ce que vous voulez, armé de votre arc... je vois votre carquois ! Mais les agents destructeurs ne peuvent pas abattre les sphères !

J'ai compris que l'homme en question était fou, mais je ne voulais pas pour autant me battre avec. Le problème des gens fous reste qu'ils sont entièrement imprévisibles.

— Non ! Je ne travaille pour personne ; regardez, je vais poser mon arc par terre. Je suis seulement ici pour chercher la pierre précieuse qui correspondra à mon manitou... dis-je, détachant

lentement mon carquois, et le posant avec mon sac.

— Cela me fait plaisir de te voir, dit-il. Tu sais, j'ai déjà aidé beaucoup de jeunes elfes à trouver leurs pierres. Du temps où cette mine était en activité, il y avait des jeunes qui venaient spécialement pour travailler à retirer la rocaille... celle qu'on ne pouvait pas transporter par flottaison. Tu as déjà vu ces engins ? Il y a une rivière qui s'écoule juste de l'autre côté de la butte. On attachait des bois sous les morceaux de pierre, et on les soulevait de l'autre côté. Là, déposés dans l'eau, ils descendaient jusqu'à la Grand-Irrert. Juste ici, la rivière qu'on la nomme, c'est la Petite Irrert.

— Hm... je crois que vous devez faire erreur – la Petite Irrert se jette dans la Grand-Irrert, mais à plusieurs centaines de lieues d'ici. La ville de Sauve-des-Irrert se trouve à l'estuaire...

— Tu me prends pour un menteur ? Ou tu vas aussi me rabaisser ? Vas-y, dis-moi que je suis vieux, sénile, gaga, un pied dans le cercueil, complètement incapable ; c'est ça que tu veux me dire ? Avec ton venin, ta langue de serpent ! T'es peut-être pas un tortionnaire, et j'en suis même pas sûr, mais tu es un salaud ! Dans les guerres, les salauds crèvent ! Moi, je fais la paix ! Je suis un être positif, avec les sphères, je suis de toute bonté. Je leur parlerai de toi en bien néanmoins.

— Désolé ! Je ne voulais rien dire de tout cela, je voulais juste dire que l'Irrert...

Il entra une fois de plus dans de longues délibérations. Je me demandais déjà comment quitter ce lieu, mais l'état du gnome m'inquiétait. Il ne bougeait pas, tandis qu'un instinct en moi le croyait vivant. Je regardais la grue – il me venait en tête... un plan...

— Je suis si impressionné par cette ingénierie ! dis-je à l'homme, lui coupant la parole. Depuis deux ans, je travaille dans des fermes et je n'ai pas vu d'engin pareil. Mais vous êtes très éduqué, savez-vous comment cela fonctionne ?

— Cet engin ? Écoute, je vais t'expliquer. C'est très simple, évidemment. Un système de poids et de poulies, voilà tout. Tout ça n'a pas bougé depuis un moment, par contre...

— Mais cela ne devrait pas être un problème pour un ingénieur – je vois que vous êtes une sorte d'ingénieur – de me montrer comment cela bouge.

— Hm... oui, oui, il ne devrait pas y avoir de problème... je présume, cela devrait être possible.

J'allais vers lui, faisant attention à ses moindres gestes – lui, de l'autre côté, me tourna le dos, alla vers les manivelles, et me parla comme si j'étais un vieil ami, alternant entre accusations et paroles savantes, entre tutoiement et vouvoiement.

Certaines des pierres qui servaient de poids et de contrepoids étaient déjà élevées, et le reste gardait la machine solidement sur place. Je m'approchais sans savoir comment j'allais procéder, ou même ce que je devais faire. Je voyais un être vivant attaché à une poutre, peut-être blessé, et mes autres pensées étaient chassées de mon esprit. L'empathie était plus forte que moi, et je n'aurais pas voulu en faire autrement – ma quête, seconde; venir en aide dans le présent.

Je feins de m'intéresser à la structure, à l'homme, et m'approchai de sorte à être le plus proche possible du prisonnier. Je me crus chanceux, lorsque j'arrivai à son niveau, le fou regardait en l'air. Je tendis une main, et conjura du feu au bout de mes doigts – jamais je n'avais été doué en sorts, mais je pouvais réussir des flammes au contact. Exactement au moment où le petit être heurta le sol, je vis le fou plonger vers moi, épée en main.

J'avais un long couteau à ma ceinture, je n'avais pourtant pas le temps de le saisir. Je sautai hors de la portée du fou. Il se retourna, plongea vers moi une fois de plus. Une fois de plus, je l'évitai, et cette fois-ci, sa lame rencontra une corde et la rompit. Je n'avais pas le temps de faire attention – je savais seulement que

d'énormes blocs de pierre allaient nous tomber dessus. J'eus le temps de saisir le gnome inerte par la chemise, et de me jeter aussi loin que possible – heureusement, car les poids se fracassèrent contre le sol déjà craquelé avec une force extraordinaire, si bien que le roc sur lequel la structure était bâtie se fracassa. Le fou survécut à cela – et je relevai ma tête à temps pour le voir, agrippé à un des pieds de la structure. Avec une partie des poids toujours en haut, et les fondations en miettes, la machine, avec un long mugissement, se balança d'un coup sec au-dessus de la crête devant laquelle elle avait été dressée. Tandis que la grue disparut derrière cette crête, sa base monta haut, et le fou fut catapulté vers les nuages, si bien qu'il disparut bien avant qu'il ne se mette à redescendre.

Je me tournai vers le gnome et je pus remarquer qu'il respirait faiblement. Je me levai et décidai de l'amener au village. L'air était plein de poussière, et le bruit terrible de l'accident m'avait assourdi – sans compter que la rivière souterraine qui jadis passait sous la pierre était désormais à ciel ouvert, et ses rapides produisaient un bruit phénoménal. Lentement, je me levai... et c'est à ce moment que je vis briller, dans la paroi ciselée autour du trou, un reflet.

Le cœur battant, je me dépêchai à mon sac, pour prendre ma pioche. Je crois qu'à ce moment, je compris ce que l'on disait sur la certitude exaltante ressentie lorsque l'on apercevait notre pierre. Les miroitements avaient ouvert un lien entre une partie de moi qui ne pouvait être située dans mon corps et cette gemme spécifique. Aussi adroitement que j'y arrivais, je descendis contre la paroi, sentant des gouttelettes crachées par la nappe phréatique violemment libérée me toucher. D'une seule main libre, je martelai la roche pour libérer ce que je reconnaissais comme étant de la giritte, la pierre du farceur, Vagausse.

Alors, c'était lui, mon manitou, l'esprit qui me guiderait durant ma vie ? Peu de gens faisaient leur vie sous le signe du farceur, et ceux qui suivaient le farceur Vagausse étaient regardés avec le

double regard d'être de joyeux lurons qui partageaient leur gaieté, ou de rusés chenapans tirant plaisir de la confusion d'autrui... ou les deux. Étais-je farceur ? Je ne me pensais ni cruel ni comique – n'étais-je pas davantage bosseur, observateur, ou solitaire ? Je me serais imaginé faire ma vie sous le signe du solitaire avant le signe du farceur...

Néanmoins, elle devait être ma pierre. Je me stabilisai, martelai encore jusqu'à ce que le bloc de roche dans laquelle la gemme se trouvait se détache, et je pus l'attraper entre mes bras.

Je remontai juste au moment où le gnome retrouvait ses facultés. Il se levait, essayait de s'asseoir. Agenouillé à ses côtés, je l'aidai à soulever son petit corps. Il était visiblement perdu, et n'osait parler, alors je lui dis « Le fou n'est plus ici. Viens, viens, allons à Azuraigue, trouvons de l'aide. »

C'est ce que nous fîmes. Nous passâmes près de la tour de garde, et nous descendîmes par le même sentier par lequel j'étais venu. À mi-chemin, nous rencontrâmes trois hommes armés – ceux-ci me regardèrent et sourirent.

— Qu'est-il arrivé au vieux ? demandèrent-ils.

— Il s'est envolé, dis-je.

Ils rirent, et ne posèrent aucune autre question. Était-ce la giritte qui m'amenait à parler ainsi, qui m'influençaient à être drôle pour les autres, déjà ? Poursuivant notre chemin, les hommes me dirent que le fou était resté après la fermeture des carrières et qu'il avait agressé des membres du village dans le passé. Il était parfois descendu chercher de la nourriture, et plutôt que de se salir les mains, les habitants avaient laissé des repas pour lui, pour éviter qu'il ne vienne les déranger. Ils n'allaient pas pleurer sa mort.

Au village, l'on m'offrit à manger et une famille proposa d'héberger le gnome pour qu'il retrouve ses forces. Le voyage pour rentrer allait lui être long, s'il venait de la vallée de Gnome.

Les villageois me proposèrent de m'héberger jusqu'au solstice, pour que je monte avec eux jusqu'au sommet d'une montagne. J'avais néanmoins le temps de retrouver ma famille, et cette fois-ci, arriver victorieux, accompagné de mon esprit.

La dernière surprise devait me venir dans le bateau qui remontait jusqu'à Sauve-des-Irrert – un petit vaisseau transportant des produits agricoles qui m'avait laissé monter à bord après m'avoir vu faire des signes depuis les pontons d'Azuraigue. J'avais sorti un martelet et une cisaille pour retirer la roche autour de ma gemme. Avant de l'avoir totalement dégagée, j'aperçus une autre pierre logée au centre de la giritte... les reflets vert foncé et mauve foncé ne pouvaient pas être mépris – plus rare encore que Vagausse – une odalme, la pierre d'Almefoze, l'assassin. J'étais alors partagé entre deux manitous, mais deux manitous auxquels je n'aurais jamais cru d'appartenir.

Au lieu d'éclaircir mon chemin et de m'offrir une forme de réconfort – qualités communément créditées aux manitous, quitte à nous avoir choisis comme disciples – c'était la tête et le cœur lourd que je m'en allais vers la première célébration de solstice d'été où il me serait donné de percevoir un message, une vision, une bribe d'avenir, de devoir, ou... autre... Je m'en allais célébrer le retour de deux de nos trois soleils, sous la double protection du farceur, et de l'assassin.

Le mont des oubliés

Gaby Comtois

Là où la nuit prenait son temps à venir.

Je me réveillai avec un sentiment de malaise au creux de l'estomac. L'éclat intense du Soleil, à l'apogée de sa force, brulait mon visage. Tout de suite, je détournai le regard et me levai en position assise. Je sentis la terre sous mes doigts et m'apercevant que j'étais au beau milieu d'un champ, je me demandai ce qui m'était passé par la tête, pour m'être endormi dans un endroit aussi incongru. En y songeant, je me rendis compte que je n'avais pas le moindre souvenir de qui j'étais.

J'ai cogné à la porte de la première maison qui s'imposa sur mon chemin. Une femme m'ouvrit. De mon point de vue, elle était belle. Cependant, ne me souvenant d'aucune autre, il m'était difficile de comparer.

— Bonjour, fut tout ce qu'elle me dit.

Elle était grande et il me parut que c'était une grandeur que j'appréciais, chez les femmes.

— Bonjour, dis-je à mon tour. Je suis embarrassé, mais j'ai besoin d'aide. Je viens de me réveiller dans un champ et je n'ai aucun souvenir de qui je suis.

— Voilà qui est troublant, me répondit la belle dame compatissante tout en souriant doucement.

D'un geste de la tête, elle m'invita à entrer et je la suivis dans le confort de sa demeure. Elle me servit une tasse de thé en m'expliquant :

— Ici, dans le Mont-des-Oubliés, il est normal de ne plus se souvenir.

— J'ai été oublié ?

— Ça te choque ? Pourtant, tu t'es oublié toi-même.

J'en restais béat. Un peu indigné aussi. Je n'avais toujours aucune idée de qui j'étais, mais je savais à présent que j'étais oubliable.

— C'est un village ici ? J'ai pourtant croisé très peu de maisons.

— La plupart sont vides, nous ne sommes que deux habitants.

— Deux habitants seulement ?

— Oui, soupira la femme. Les récoltes d'aujourd'hui ont été faibles.

Récoltes ? De quoi parlait-elle ? Quel rapport avec les gens d'ici ? Je souhaitais poser la question, mais les mots restèrent pris au fond de ma gorge.

— Ce n'est pas important, répondit la femme d'un air absent, comme si elle avait lu dans mon esprit.

Je ne savais pas comment agir face à une telle situation. Je n'eus pas à me poser la question bien longtemps, puisque l'on cogna à la porte. Mon attention se porta alors vers l'inconnu qui entra. C'était un homme de petite taille, qui avait une allure sympathique. Il me présenta sa main d'un air jovial.

— Je m'appelle Jean ! s'exclama-t-il.

Je voulus me présenter à mon tour, avant de me souvenir que j'avais oublié mon nom. Au lieu de cela, je me tournai vers la femme et lui demanda le sien.

— Je me nomme Clara.

Ce nom me dit vaguement quelque chose. D'ailleurs, celui de Jean me fit le même effet. Sans doute avais-je connu des personnes portant ces noms dans cette vie que j'avais oubliée.

— Tu arrives le jour du solstice d'été, me dit Jean.

— La journée sera longue, ajouta Clara, un sourire dans la voix.

Ils s'échangèrent un regard que j'eus du mal à interpréter. Ils ne paraissaient pas embêtés par ma présence. Un peu comme s'ils avaient l'habitude des visites impromptues.

— Vous êtes prêt pour la récolte ? demanda Jean. Cela me surprit.

— Que... comment ?

Et sans me répondre, on m'entraîna vers le champ. Là, les choses devinrent de plus en plus étranges. Sans aucune autre explication, ils me demandèrent de m'asseoir par terre et d'attendre, avant de se joindre à moi. Sans doute avions-nous l'air un peu abrutis, à attendre de la sorte.

— Que faisons-nous ? demandais-je.

— Nous passons du temps au soleil pour rendre grâce à la lumière qui nous guide.

Ceci me donna espoir.

— Est-ce que cela pourrait m'aider à retrouver mes souvenirs ?

— Peut-être bien. Aujourd'hui, le Soleil est à l'apogée de sa force.

Troublé, je restai sous le soleil qui martelait mon crâne et me donnait mal à la tête. Cela dura, me sembla-t-il, de nombreuses heures. Cependant, quelque chose me parut familier. Je compris que j'étais habitué à travailler au soleil. Peut-être étais-je fermier ? Malgré cela, être resté inactif si longtemps sous cette chaleur finit par avoir raison de moi et je m'endormis. Mes rêves furent agités, il me semblait que l'on m'appelait, mais je ne pouvais dire de qui il s'agissait, ni ce que l'on avait à me dire. Aussi, j'entendais des bruits sourds, qui me terrifièrent.

Je me réveillai une nouvelle fois sur le sol. En clignant des yeux, je pus voir que les deux autres avaient commencé à travailler. Je me mis tout de suite à la tâche, moi aussi, heureux de faire quelque chose de mes mains. Tout ce qu'il y avait à faire était de creuser des trous et d'y déposer une graine. Mes mouvements étaient lents et répétitifs. J'eus du mal à trouver un sens à ce que je faisais, ce qui me rendit amer. Soudain, un drôle de souvenir se posa à mon esprit. Je dansais avec une femme. Elle était sublime, ses cheveux étaient roux, un roux semblable aux flammes du Soleil et ses yeux d'un vert perçant. Mon visage, lui, était rouge et j'avais une bouche énorme.

— Je suis le dieu du Soleil, dis-je alors.

— Vraiment ?

— Oui, je me souviens, j'avais un visage rouge et une bouche énorme.

— Tu n'as pas le visage rouge.

— Ha... C'était de la peinture ?

— Mais ta bouche n'est pas énorme non plus.

Je réalisai que je n'avais aucune idée de ce à quoi je pouvais ressembler.

— Tu devais sûrement porter un masque, dit Jean. Peut-être étais-tu à un carnaval. Qu'as-tu vu d'autre ?

— Une femme... la mienne, je pense.

Cela m'attrista. Sans doute, m'avait-elle oublié. Je souhaitais rentrer pour échapper un peu à cette lumière intense.

— Choisis une de ces maisons et elle sera la tienne, jusqu'à ton départ, me dit la femme.

Il me semblait que les choses ne marchaient pas de manière si simple auparavant. D'où je venais, on ne prenait pas domicile si

facilement. Mais je ne m'en plaignis pas et marchai vers l'une des petites maisons, blanche au toit noir, qui me semblait connue. À l'intérieur, les objets me rappelèrent vaguement quelques souvenirs. Il y avait plusieurs jouets d'enfant, dont un château de bois. En le prenant en main, il me parut que je l'avais moi-même construit, à l'aide de ma femme, pour ma fille...

Ma fille, oui, j'avais des enfants. Deux garçons et une petite princesse.

Je me massai les tempes et me couchai, espérant que la journée passe enfin. Mais lorsque je me réveillai, le soleil était toujours aussi ardent.

Quelle heure pouvait-il être ? Je ne voyais aucune pendule. Jamais auparavant, je n'avais attendu la nuit avec tant d'impatience.

Par la fenêtre, je voyais le champ et les deux habitants qui continuaient de planter des graines. Voyant une cruche d'eau à la fenêtre, dans laquelle baignaient des pétales de fleurs comestibles, je me servis un verre. L'odeur de l'eau parfumée me parut familière. Le parfum de ma femme, pensai-je. Triste, je restai pensif quelques minutes. Je me demandai où je me trouvais et quel était le sens de tout cela. En me rappelant le masque que je portais dans mon souvenir, je me penchai sur mon propre visage. À quoi pouvais-je bien ressembler ?

Avec cette idée en tête, je partis à la recherche d'un miroir. Cette demeure ne semblait en posséder aucun. C'est un objet qui est plutôt rare de ne pas trouver chez soi, mais maintenant, plus rien ne m'étonnait. Je sortis dehors et décidai de me promener aux alentours. Il y avait un lac tout près, j'y allai et essayai d'y voir mon reflet. L'eau claire me faisait voir les roches tout au fond, mais impossible de m'apercevoir. Tant pis, je plongeai et m'y baignai longuement. En apercevant un poisson, je compris que je n'étais pas fermier, mais pêcheur. J'avais mon propre bateau, que j'aimais beaucoup. Je l'avais peinturé moi-même et j'y travaillais de

longues heures au soleil. La pêche n'était pas un métier facile et il m'arrivait souvent de ne rien rapporter chez moi, mais c'était quelque chose que j'aimais.

En me laissant flotter sur le dos, l'image de mon visage me parvint, alors que je ne cherchais plus. Je voyais que j'avais les cheveux frisés, le regard bleu et le visage carré. Je sortis de l'eau et je me laissai sécher tout en méditant. Je réalisai que j'étais un homme travaillant, calme qui se plaisait dans la sérénité. Je n'étais pas compliqué et aimais ma vie avec mes enfants et ma femme. Cependant, je les avais laissés. Oui. J'étais parti de ma maison que j'aimais tant. Et ce, par ma propre volonté. Pourquoi ? Était-ce pour cette raison que l'on m'avait oublié ? Après cette révélation forte en émotion, je retournai travailler au champ.

J'attendis pendant de nombreuses heures, qui me parurent des jours, que la nuit tombe. Des souvenirs me revenaient en mémoire. Je les notais tous dans un carnet trouvé dans la maison au toit noir. Je faisais des croquis également. Je dessinais le visage de ma femme et de mes enfants. Plusieurs personnes me revenaient vaguement en mémoire : des amis, des connaissances, sans que je puisse me rappeler d'où je les connaissais. J'inscrivais leurs noms, ainsi que des souvenirs de quelques habitudes ou passe-temps dont je me rappelais.

Je me rappelai aussi que j'avais un gros chien qui s'appelait Jean, que ma fille avait une poupée qu'elle avait appelé Clara et que j'étais marié depuis une éternité avec mon amour de jeunesse. Je la voyais de plus en plus clairement. C'était une rouquine rieuse et bonne vivante, qui était artisane. Mes enfants étaient taquins et joueur. Étais-je inconscient de les avoir laissés derrière moi ?

J'avais envie de les retrouver. Et si je quittais ce village ? Si je continuais de marcher ? Je devrais sans doute arriver à retrouver ma route vers eux. Mais quelque chose m'en empêchait. Comme la certitude, au fond de moi, que cela n'était pas possible. Alors,

mon moral devint si bas que je restai de longues heures à regarder le vide.

Dans cette journée qui me paraissait interminable, je fis souvent des siestes. Puis, lorsque je me réveillai, je retournai au champ.

Clara et Jean me saluèrent. Je me demandai comment ils faisaient pour rester là toute la journée.

— Comment se fait-il que la journée soit si longue ?

— C'est le solstice d'été, dit Jean d'un ton entendu.

— Il me semble que jamais auparavant un solstice n'avait duré aussi longtemps.

Jean haussa simplement les épaules avant de se remettre à la tâche. J'en fus agacé, mais dans le but de préserver ma santé mentale, je décidai de ne plus me poser cette question, la nuit finirait bien par tomber. Je continuai donc à semer des graines en essayant de lâcher prise sur ce que je ne comprenais pas. Et puis, quelque chose de précieux finit par me traverser l'esprit.

— Mon nom, je m'en souviens ! dis-je, tout ému. Je m'appelle Théodor. Clara et Jean s'arrêtèrent et levèrent tous deux la tête.

— Enchanté, me dit Jean en souriant.

— Et je suis... Je suis mort ?

Clara hocha la tête, d'un air compatissant.

— Comment ? me demanda-t-elle.

Je réfléchis encore un peu et ma voix trembla lorsque je répondis :

— Je suis parti... J'ai laissé ma famille...

— Pourquoi ? me demanda encore Clara.

Sa voix était si douce, que je compris que la réponse allait être

dure. Des bruits me revinrent en mémoire, des cris, des tremblements.

— Je suis parti pour me battre.

— Tu es mort à la guerre ?

— Je pense...

— Tu penses ?

— Oui... En fait, j'en suis convaincu à présent.

Clara hocha la tête et me sourit. Elle semblait soulagée.

— Regarde le Soleil, me dit-elle.

Je le regardai et une larme coula le long de ma joue, avant que je ne fusse emporté par cette boule de lumière céleste. C'est ainsi que la nuit tomba enfin.

— Il nous oubliera, lui aussi, dit Jean, amer, la tête levée vers la Lune qui sortait.

— Oui, ici, nous sommes les oubliés.

— J'avais tout de même hâte qu'il s'en aille, la journée commençait à devenir longue.

— Effectivement.

Et ils s'en allèrent se coucher.

Juhannus

Sébastien Rancourt

L'alarme du téléphone retentissait depuis un bon moment, dans l'appartement exigu, quand Antti sortit finalement de son profond sommeil. Encore affecté par la soirée arrosée qu'il avait pourtant essayé d'éviter la veille, le jeune homme ne se trouvait pas dans le meilleur état. Il mit fin au bruit assourdissant qui remplissait la pièce, avant de s'asseoir sur le bord du lit. Découragé par son état lamentable, il se passa les mains au visage, tentant de se remettre un peu les idées en place. Il savait trop bien qu'il aurait de la difficulté à passer au travers de la dure journée qui l'attendait. Résigné, il prit son courage à deux mains et se leva.

Il prépara son café, les yeux encore fortement incommodés par la puissante lumière du jour. Il devait arriver tôt à la plage d'Ounaskoski, aux abords du fleuve Kemijoki, afin de prêter main-forte au comité de citoyens. Cette tâche faisait partie des travaux communautaires qui lui avaient été imposés par le juge lors de son récent procès pour alcool au volant et délit de fuite. Cette bourde du vingt-cinq avril dernier ne cessait de lui mettre des bâtons dans les roues. Non seulement il ne pouvait plus conduire son auto, il était en plus forcé de donner de son temps pour faire du bénévolat.

C'est avec très peu de motivation que le jeune homme quitta son petit appartement, une minuscule part de porridge dans le ventre. Ces foutus travaux obligatoires lui faisaient chaque fois regretter d'avoir commis les délits l'ayant mené au tribunal. Il n'avait qu'une seule envie : en finir avec ceux-ci, aussitôt que possible. Les événements comme celui qu'il s'en allait préparer n'étaient pas sa tasse de thé. Pourtant, le Juhannus était une forte tradition à Rovaniemi, mais Antti n'avait jamais été interpellé par ces festivités du solstice d'été.

Lorsqu'il arriva au parc, quelques bénévoles s'y trouvaient déjà.

Du lot, Antti était le seul qui avait l'obligation d'y être, les autres s'y trouvaient simplement par pure bonté d'âme. Ne sachant trop à qui s'adresser afin d'être mis au fait des tâches qu'il devait accomplir, il s'avança timidement dans l'espace public. Plus loin, une jeune femme s'affairait à nettoyer la plage de sable brun. Remarquant un visage qui ne lui était pas familier, celle-ci déposa son râteau afin d'aller à sa rencontre.

— Bonjour ! Belle journée, n'est-ce pas ? amorça-t-elle avec entrain.

Antti la regarda sans savoir quoi lui répondre, encore trop incommodé par sa cuite de la veille.

— Cherches-tu quelqu'un, tu me sembles un peu perdu ? le questionna-t-elle avec justesse.

— En fait, je ne sais pas qui je dois voir, lui avoua-t-il, on m'a dit de me présenter ici, mais je n'en sais pas plus, ajouta-t-il avec peu d'enthousiasme.

— Ah ! Je vois, c'est ta première fois au Juhannus ! C'est toujours comme ça au début, sois sans crainte, essaya-t-elle de le rassurer. Viens, je vais te présenter Jukka, il te trouvera quelque chose à faire, je peux t'en assurer.

Antti regarda tout autour de lui en suivant celle qui venait de gentiment l'accueillir. Comment tous ces gens pouvaient-ils vivre dans la même petite ville que lui, sans qu'il ne soit en mesure de reconnaître le moindre visage ? La chaleur augmentait rapidement en intensité et il s'inquiétait de plus en plus de ne pas réussir à tenir le coup. La tête lui tournait et son estomac lui tenait rigueur des excès de la veille.

— Au fait, je me nomme Essi, lança-t-elle avec enthousiasme. Tu es nouvellement arrivé à Rovaniemi ?

— Euh, non, je suis né ici, j'ai un appartement sur la rue Evakkotie. Antti ! ajouta-t-il ensuite en lui présentant la main, un

peu plus enclin à faire connaissance.

— Bien heureuse de te rencontrer, Antti ! Crois-moi, désormais, tu ne ratas plus le Juhannus, ajouta-t-elle, toujours avec la même bonne humeur.

Arrivés auprès du principal responsable de l'événement, Essi s'empressa de lui présenter celui dont elle venait tout juste de faire la connaissance.

— Jukka, je t'amène ce jeune homme, qui est venu pour nous aider.

Le responsable de l'événement constata rapidement que ce dernier ne se trouvait pas dans le meilleur état qui soit. Ayant été mis au courant par les autorités de la ville de la présence d'un jeune prévenu, il sut immédiatement qu'il avait à faire à celui-ci.

— Antti, c'est bien ça ? lui demanda-t-il, surprenant par le fait même le jeune homme.

— Exactement, confirma aussitôt le nouveau venu, on m'a demandé de me présenter ici afin de participer aux préparatifs.

— Essi est une habituée, affirma-t-il en prenant un air plus sérieux, je crois qu'elle sera en mesure de te donner du travail tout le long de la journée. Est-ce que ça te va, Essi ?

— Oui, oui, Jukka, je lui trouverai bien quelque chose à faire, confirma-t-elle, le sourire aux lèvres.

— Tu me feras ton rapport, ce jeune homme a intérêt à bien se comporter, termina le responsable avant d'aller coordonner l'arrivée des musiciens.

Du haut de ses vingt ans, la jeune femme n'avait encore jamais eu à diriger quoi que ce soit et elle décida de prendre cette tâche au sérieux. Elle souhaitait non seulement faire participer Antti, mais avant tout, elle espérait lui faire apprécier cette activité qu'elle avait tant à cœur.

Elle l'amena avec elle afin qu'ils terminent de ratisser la plage des quelques détritiques éparpillés sur le sable fin. Malgré la chaleur s'abattant sur lui, le jeune homme semblait en meilleure forme que lors de son arrivée.

L'heure du lunch arriva en même temps que leur besoin s'achevait. Jukka avait fait venir de la pizza pour tout le monde et en distribua à chacun des bénévoles.

Au lieu de retrouver ses connaissances, Essi préféra accompagner Antti, qui s'était retiré un peu plus loin, à l'ombre d'un bouleau.

— Ça ne t'embête pas si je me joins à toi pour le repas ? lui demanda-t-elle poliment.

— C'est un endroit public, tu es libre de manger où tu veux, répondit-il.

— Grosse soirée hier ? le questionna-t-elle en s'adossant contre l'arbre qui leur apportait un peu d'ombre.

— C'est plutôt parce que je les enchaîne, avoua-t-il, je me rends compte que je vie davantage la nuit que le jour, depuis trop longtemps.

— Tu travailles la nuit ? demanda Essi, sachant bien qu'il n'en était rien.

— Disons que mes amis aiment beaucoup faire la fête. Ce sont eux, d'ailleurs, qui ont fait en sorte que je me retrouve ici, expliqua-t-il, vaguement.

— Ils t'ont poussé à faire du bénévolat ? J'avoue que je ne comprends pas trop, rétorqua la jeune femme entre deux bouchées.

— J'ai fait une grosse gaffe, le vingt-cinq avril dernier, avoua-t-il. Le genre de soirée où le cumul des événements te conduit jusqu'à des travaux communautaires.

— Je vois, il y a de ces moments où on aurait préféré agir autrement, ajouta Essi, compatissante.

— Je devrais apprendre à m'écouter davantage au lieu de céder aux influences des autres, ajouta-t-il, la voix remplie de remords.

— En tout cas, ça aide à mettre les choses en perspective, moi qui croyais avoir eu la vie dure avec ma dernière session d'université.

— Parfois, j'aimerais pouvoir revenir en arrière et être en mesure de faire quelque chose de bien de cette maudite journée, termina-t-il en posant le regard sur le cours d'eau.

Comprenant mieux ce qui poussait le jeune homme à prendre part aux préparatifs, Essi fut encore plus déterminée à lui faire apprécier sa journée. Il avait certes fait une erreur, mais il semblait repentant, alors pourquoi lui en vouloir, se dit-elle. La discussion tourna vers des sujets plus légers et ils se découvrirent plusieurs points communs, si bien que leur pause se termina trop rapidement à leur goût.

Durant leur repas, une grosse pile de bois avait été déposée sur la plage. Jukka vint rejoindre les deux nouveaux amis afin de leur proposer de prendre part au montage de la base du feu. Essi s'en était déjà chargée par le passé et accepta d'emblée d'y participer à nouveau.

Plus ils passaient de temps ensemble, plus ceux-ci s'appréciaient. Antti avait l'habitude des relations éphémères. Le genre de rapprochements qui ne duraient que le temps d'une soirée ou d'une nuit, tout au plus. Cette fois, il ressentait autre chose.

— Ils vont allumer ce feu à minuit ? demanda-t-il en appuyant une brassée de perches sur le piquet central.

— Non, le feu s'allumera vers vingt heures et la musique débutera ensuite, expliqua Essi avec fébrilité. À minuit, c'est le

Soleil qui sera le clou du spectacle, l'as-tu déjà admiré au Juhannus ?

— Non, jamais. Mes parents se sont séparés alors que j'étais jeune. Je dirais qu'à peu près toutes les traditions ont disparu en même temps que ma vie de famille.

— J'en suis profondément désolée, répondit-elle en s'assurant de bien enfoncer les tiges dans le sable. Par contre, ça veut dire que tu auras droit à ton vœu, ce soir !

— Mon vœu ? De quoi tu parles ?

— On dit que quiconque observe pour la première fois le Soleil de minuit dans la soirée du Juhannus a droit à un souhait, tu ne le savais pas ?

— Non seulement je ne le savais pas, mais je dois reconnaître que je n'y crois pas non plus, répliqua Antti en continuant d'empiler les longs morceaux de bois.

— Pourtant, tu devrais ! Ceux qui y croient vraiment en sont récompensés ! De toute manière, tu ne risquerais rien d'essayer, termina-t-elle.

Ces derniers mots ne parurent pas avoir d'effet sur le jeune homme et pourtant, au plus profond de lui, ceux-ci s'enracinaient tout doucement, à son insu. La soirée s'amena tranquillement. De plus en plus de gens s'entassaient à travers le parc ainsi que sur la petite plage. Antti n'osait se l'avouer, mais il avait passé une excellente journée. Il fallait dire qu'Essi possédait un charisme hors du commun. C'était ce genre de personne qui parvient à transformer une journée pluvieuse en un moment radieux.

Le brasier fut allumé comme prévu à vingt heures et du même coup, les musiciens se mirent à jouer une multitude d'airs traditionnels. Antti avait davantage l'habitude de la musique électronique qui jouait dans les boîtes qu'il fréquentait. Cependant, celui-ci se découvrait un goût insoupçonné pour ce

type de sonorités plus ancestrales. Appréciant le spectacle en compagnie de sa nouvelle amie, il parvenait à avoir du bon temps sans avoir ingurgité une seule goutte d'alcool.

— Tu veux aller faire un tour de grande roue ? lui proposa spontanément Essi, la vue sur la plage y est magnifique !

— D'accord, accepta-t-il sans même réfléchir, ça fait un bon moment que je n'ai pas fait un tour de manège.

Le succès de l'organisation de la fête était incontestable. L'endroit était bondé et il ne fallait pas être pressé pour être en mesure de rejoindre l'un ou l'autre des amusements disponibles. Ils patientaient tous les deux dans la file menant à l'imposante structure lumineuse lorsque le manège s'immobilisa, sans aucune lumière. Cette panne soudaine sema l'émoi à travers la masse. En un rien de temps, la foule agglutinée s'était déjà dispersée à travers le parc. Ce dysfonctionnement fut rapidement réglé, mais le mal était fait, la plupart des gens avaient déserté la fête foraine.

— T'as vu leur gueule ? lança une voix qui s'amenait vers eux. Juste de voir la frayeur dans leurs yeux valait le coup !

C'était Juha, l'un des amis de Antti. Lui et son groupe venaient tout juste de saboter momentanément le manège principal de l'événement et s'en vantaient allégrement.

— Quand nous avons vu que tu étais prisonnier de cette file interminable, nous nous sommes dit, donnons-lui un petit coup de main, ricana-t-il en avouant candidement son geste.

— Ne me dis pas que tu souhaitais réellement faire un tour de grande roue ? ajouta immédiatement Ukko, l'air accusateur.

— Pas vraiment, répliqua Antti, de peur de subir les moqueries de ses camarades. J'ai passé l'âge pour ce genre de futilité.

— Il me semblait bien aussi, confirma Ukko avant de reprendre. Et dis-moi donc, qui est cette fille qui t'accompagne, ne serais-tu

pas en train de nous cacher une copine ?

— Pas du tout ! reprit-il, catégorique. Il s'agit de Essi, elle était chargée de me donner du travail aujourd'hui.

— Et là, tu travailles encore, à cette heure-ci ? demanda Timo avec curiosité.

— Non, nous avons terminé à présent, n'est-ce pas ?

La jeune femme eut à peine le temps de hocher la tête qu'elle se fit immédiatement rabrouer.

— Dans ce cas, nous n'avons plus rien à faire ici, on dirait bien, reprit Ukko. Nous avons pensé retourner à la même boîte qu'hier, il y a quelques filles qui avaient attiré mon attention et avec qui j'aimerais faire plus ample connaissance.

— Je ne sais pas trop, j'avais pensé demeurer ici ce soir, il fait beau, l'ambiance est à la fête, répliqua Antti, peu enclin à devoir quitter aussi rapidement.

— Tu n'es pas sérieux ? riposta Juha, incrédule. Il n'y a rien d'intéressant à faire ici, il n'y a que des familles et des gens que nous ne connaissons pas.

Même s'il avait envie de passer le reste de la soirée avec sa nouvelle amie, Antti n'avait jamais su dire non à ses camarades. C'était également depuis qu'il avait fait leur rencontre que sa vie avait pris un tout autre tournant. Lui, qui se dirigeait vers de longues études universitaires, se voyait désormais commis dans un dépanneur, à temps partiel, n'attendant que leur prochaine sortie nocturne.

— Ce fut un plaisir de travailler avec toi, Essi, nous aurons peut-être l'occasion de nous croiser à nouveau quelque part, trancha-t-il finalement en la laissant derrière lui, le regard rempli de déception.

— Bon ! Voilà qui est une sage décision, répliqua Timo en

empoignant son ami par-dessus l'épaule. Maintenant, que la fête commence !

Regardant celui avec lequel elle avait projeté passer la soirée la quitter abruptement, Essi fondit en larmes, adossée à un arbre. Elle qui avait tant cru en la rédemption de ce nouvel ami, se voyait à présent rejetée dès la première occasion. Heurtée par une telle déception, trop déçue de la tournure des événements, elle préféra rentrer chez elle, le cœur lourd. Pour la première fois depuis qu'elle en avait le souvenir, elle n'allait pas assister au Juhannus.

De son côté, Antti passait une autre soirée à faire la fête. Mais cette fois, il ne s'amusait pas comme il en avait l'habitude. Ses amis, eux, n'en avaient que pour les filles qui se trouvaient dans le bar. Ils étaient tous beaucoup trop occupés à draguer pour remarquer que leur copain était tourmenté. Rongé par les regrets, il ne pouvait s'empêcher de penser à la façon dont il avait abandonné Essi. De plus, l'idée d'observer son premier Juhannus lui revenait sans cesse en tête. Convaincu, il décida, pour la toute première fois, de faire fi de l'opinion de ses camarades.

— Bonne fin de soirée ! leur dit-il subitement avant de s'acquitter de sa note.

— Où vas-tu comme ça, Antti ? lui demanda Ukko, alors que son ami s'éloignait déjà.

— Là où j'aurais dû demeurer tout à l'heure, s'écria-t-il à travers l'assourdissante musique qui envahissait les lieux.

Antti prit rapidement la direction de la plage en vérifiant constamment son téléphone afin de ne pas arriver en retard. À vingt-trois heures trente, il était enfin de retour à Ounaskoski. La musique avait cédé sa place à des chants lyriques et une masse de résidents attendait patiemment l'événement annuel. Croisant Jukka par hasard au beau milieu du parc, il le questionna brièvement.

— Je me suis absenté un moment, débuta-t-il, serais-tu en mesure de me dire où se trouve Essi ?

— Essi ? Elle est partie depuis longtemps, lui répondit-il, l'air étonné. Elle ne semblait pas dans son assiette, je l'avais rarement vue dans un tel état.

Comprenant qu'il était vraisemblablement la cause de son départ, le jeune homme se rendit sur la plage, le regard tourné vers le Soleil qui caressait tendrement l'horizon. Le ciel était imprégné de couleurs vives changeant sans cesse. Antti n'avait jamais rien vu de tel. Lorsque la musique s'arrêta, le garçon comprit qu'il était désormais minuit. Un calme désarmant régnait sur la place. Seul, au beau milieu de tous ces inconnus qui contemplaient le phénomène, il formula enfin son vœu. Un souhait qu'il avait en tête depuis peu, mais qui aurait le pouvoir de changer sa vie. Ébahi devant le spectacle auquel il assistait, il ressentit soudainement une profonde fatigue. Sa nuit écourtée, combinée à la longue journée de travail avait contribué à l'épuiser. S'adossant momentanément à un rocher, il se laissa calmement bercer par le vent.

À son réveil, Antti était dans son appartement. Il ne se souvenait absolument pas de quelle manière il était rentré. Il avait tellement l'habitude de se retrouver dans une situation semblable, qu'il n'y porta guère attention. Il se leva, empoigna son cellulaire et se rendit à la cuisine afin de se préparer un café. Après un court déjeuner, il sortit rejoindre l'arrêt de bus. Il était en poste au dépanneur tous les samedis matin et celui-ci ne faisait pas exception. Arrivé à l'extérieur, il remarqua que le temps était plus frisquet que la veille, mais n'en fit davantage de cas, Rovaniemi étant une ville nordique, les écarts de température étaient fréquents. Arrivé au petit abri, il ouvrit son téléphone et remarqua quelque chose d'étrange. Celui-ci indiquait la date du vingt-cinq avril. N'en croyant pas ses yeux, son regard se posa sur une jeune fille assise sur le banc, le nez plongé dans son bouquin. Elle releva brièvement la tête afin de le saluer.

— Bonjour ! Belle journée, n'est-ce pas ? lança Essi, le sourire radieux.

La nuit où le jour s'arrêta

Mélanie Wilcott

L'Ancienne referma la porte du dortoir des enfants en soupirant. Demain ne serait pas un jour comme les autres et elle l'appréhendait. Dans quelques heures, les préparatifs du jour anniversaire débuteraient et tous se posaient la même question : un miracle se produirait-il enfin ?

Pour le moment, toutefois, l'Ancienne devait accomplir une tâche qu'elle redoutait. Non qu'elle soit difficile à exécuter – elle devait faire ce qu'elle maîtrisait le mieux, lire, pour ensuite écrire – mais cela lui imposait d'aller puiser dans les souvenirs de sa famille, dans des émotions douloureuses. Elle se demandait si elle en avait la force.

Ramassant des pans de tissus dans un panier au pied de la porte du dortoir, elle se mit en direction des escaliers en inspirant profondément. Dans la sacoche qui sautillait sur sa hanche à chacun de ses pas, se trouvait ce dont elle aurait besoin : son portable à énergie solaire, des noix, une gourde d'eau et une vieille photo usée à force d'être regardée.

À la seule pensée de cette photo, les yeux de l'Ancienne s'emplirent de larmes. Elle n'avait pas connu celui qui souriait sur l'image, mais il faisait partie de sa lignée, de sa famille. Il représentait une époque dont elle avait si souvent entendu parler par sa mère et ses aïeules, qu'elle se l'imaginait sans peine dès qu'elle fermait les yeux.

Gravir les marches menant au sommet de la tour d'observation lui prit moins de temps qu'à l'habitude. Souvent utilisé par les enfants les plus téméraires comme terrain de jeu, le premier palier de l'étroit escalier était, pour une fois, désert. La communauté avait choisi de devancer l'heure du couvre-feu ce soir, pour permettre à tous, jeunes et plus âgés, de bien se

reposer, ne sachant pas ce qu'il adviendrait le lendemain. Un éclat de lumière intense apparut soudainement lorsqu'elle atteignit la dernière volée de marches, elle devrait se dépêcher à accrocher les pans de rideaux car à cette heure tardive, le Soleil était à son apogée et les risques de brûlures n'en seraient que plus grands.

Heureusement, elle n'en était pas à sa première visite nocturne dans cet endroit de la citadelle. Personne ne montait plus faire d'observation ici depuis plusieurs années, quand elle en avait fait son refuge. À cette époque, elle n'était pas encore une Ancienne, mais une Érudite, une de celles qui avaient la tâche d'apprendre l'histoire de la communauté, afin de pouvoir la retransmettre le moment venu.

Ce jour était finalement arrivé, mais il impliquait d'abord de se souvenir et elle devait le faire seule, maintenant, car demain il serait peut-être trop tard. Elle déposa son sac sur le coussin nappé posé à même le sol et se dépêcha de suspendre chaque pan de tissu aux pointes d'acier fichées entre les pierres séparant les espaces d'observation. Ce n'est qu'après avoir accroché le dernier qu'elle s'aperçut qu'elle retenait son souffle depuis son arrivée dans la tour. Maintenant que l'ombre était en place, l'Ancienne ferma les yeux et inspira profondément, puis expira le plus lentement possible. Elle fit cette manœuvre à plusieurs reprises, et comme son arrière-grand-mère le lui avait si bien expliqué, elle sentit son corps se calmer et son esprit s'éclaircir.

— Le temps est venu de penser à demain, murmura-t-elle à l'homme sur la photo, après l'avoir déposée sur ses genoux. Demain est le jour anniversaire de la catastrophe qui t'a emporté, toi, et plusieurs millions d'autres humains. Je sais que tu m'entends, alors saches que tout ce que vous saviez à l'époque ne s'est pas perdu. Les générations suivantes ont appris des erreurs de votre sacrifice imprévu. Le chemin a été difficile, il a fallu réapprendre à vivre selon les lois de la nature, plutôt que celles que les humains vénéraient, mais nous avons réussi.

— Demain, bien qu'on le nomme jour anniversaire, continua l'Ancienne, n'est pas un jour de fête. Demain, nous serons le 21 juin de l'an 2121. Cent ans exactement après le tout dernier solstice d'été. Que faisais-tu ce jour-là ? On m'a expliqué, enseigné, que les humains de l'an 2021 connaissaient une période sombre de maladie à ce moment. Que la vie telle que vous la viviez se décomposait petit à petit. J'imagine sans peine le choc que ce devait être de voir sa liberté réduite de plus en plus, puisqu'il a fallu un siècle entre toi et moi pour que nous retrouvions cette sensation que tout est possible. Que se serait-il passé, dis-moi, si vos dirigeants avaient su ce qui allait se produire ? Auriez-vous pu y faire quelque chose ? Et qu'arrivera-t-il demain ?

Le 21 juin 2021, avait-elle appris, semblait une journée tout à fait normale pour l'époque, malgré la maladie virale qui se répandait aux quatre coins du globe. Une journée régulière de lutte contre une ennemie invisible affectant l'humanité sans égard au rang social, à la couleur de peau ou toute autre catégorie utilisée à cette époque pour dissocier les humains de leurs semblables. Une journée ordinaire où pourtant le visage de la planète avait changé. Il avait fallu bon nombre d'années pour que les scientifiques survivants comprennent le phénomène qui s'était produit ce jour-là. L'explication la plus plausible, cent ans plus tard, était que le satellite naturel de la Terre, la Lune, avait soudainement changé de fréquence vibratoire le jour même du solstice d'été.

Une Ancienne sur le point de mourir lui avait raconté la frayeur que ses ancêtres avaient vécue. Regarder le ciel, voir la Lune apparaître comme chaque nuit depuis le début des temps et curieusement, la voir osciller lentement puis de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'elle semble clignoter. Puis, que ce clignotement prenne encore de l'ampleur, de la vitesse et que tout à coup, la Lune ne soit plus là. Disparue.

Ce changement aussi improbable qu'inattendu avait provoqué plusieurs problèmes. Plusieurs milliers d'hommes, femmes et

enfants, ayant constaté le phénomène de leurs propres yeux, avaient sombré dans une folie momentanée.

Tous ceux qui regardaient le ciel, ce soir-là, partout sur le globe, racontaient la même histoire en boucle, comme si le clignotement leur avait grillé l'esprit. De la folie instantanée, ces personnes passaient ensuite à un état catatonique entraînant une mort cérébrale assez rapidement. Les gouvernements, déjà englués par la gestion de la crise de santé qui sévissait, se sont retrouvés avec des milliers de morts supplémentaires sur les bras. Les scientifiques les plus réputés ne comprenaient rien à la situation, les groupes religieux criaient à la fin du monde... et les nuits avaient disparu avec la Lune.

La noirceur de la nuit du 21 juin 2021 s'était dissipée avec le lever du jour et quelque chose s'était dérèglé à partir de ce moment. On avait raconté maintes fois à son groupe d'Érudites cette histoire incompréhensible. Pourtant, malgré qu'un siècle soit passé, le mystère ne s'expliquait pas encore totalement. La disparition de la Lune avait enclenché un phénomène bizarre par lequel le Soleil ne se couchait plus. Autre particularité, en l'absence de la Lune, les marées ne fonctionnaient plus, si bien que les océans s'étaient mis à envahir les continents. Heureusement, certaines parties du monde furent touchées moins rapidement, ce qui permit de sauver, outre les humains et les animaux, bon nombre de connaissances et de technologies.

L'Ancienne avait pu comparer des images de ce à quoi la Terre ressemblait avant, avec la réalité actuelle. En fermant les yeux, bien à l'abri dans son coin d'ombre au sommet de la vieille tour, tout en haut de la citadelle, elle voyait les images clairement dans son esprit. Là où se situaient les continents du temps de l'homme de la photo, se trouvaient maintenant de nombreuses mers intérieures. Les océans s'étant répandus, n'ayant plus de marées basses pour les contenir dans leurs lits, les fonds marins s'étaient transformés en de nombreux lacs et déserts. Les espaces permettant aux humains de vivre s'étaient, eux, amenuisés

graduellement.

L'humanité n'avait pas eu le choix de s'adapter pour conserver sa place dans cette nouvelle réalité terrestre. Une fois le choc des premières années de survie passé, des communautés s'étaient rassemblées un peu partout, tentant de recréer un mode de vie humain avec les ressources disponibles, en y intégrant les technologies et les connaissances sauvegardées du cataclysme. J'en ai un parfait exemple, se dit l'Ancienne, en extirpant son portable de son sac.

— La présence continue et immuable du Soleil a tout changé, tu sais, ajouta-t-elle à voix haute en jetant un coup d'œil à la photo défraîchie. Vos ordinateurs, vos réseaux de communication, vos méthodes de chauffage, d'agriculture, tout cela existe encore, mais tu n'y comprendrais rien. Tout fonctionne grâce à cette satanée grosse boule lumineuse qui ne dort jamais. Cette énergie solaire, qu'à votre époque vous n'utilisiez presque pas, est la seule et unique source d'énergie possible, maintenant. Mais il a fallu énormément de travail et d'années pour que tout cela fonctionne. Bon, assez de bavardages, ça suffit, de toute façon, comme toujours, tu n'es pas très jasant et j'ai une tâche à accomplir.

Afin de ne plus se laisser distraire, l'Ancienne rangea le précieux souvenir dans sa sacoche et installa le portable sur ses genoux. Heureusement pour elle, le vent ne soufflait pas très fort pendant cette énième nuit ensoleillée, alors les pans de tissus suspendus à son arrivée en haut de la tour tenaient toujours bon et créaient une ombre plus que bienvenue. Seul un tout petit rayon de lumière serait suffisant pour alimenter l'appareil. Juste à soulever un bout du rideau le plus proche, déposer la pile dans la brèche de clarté et s'assurer de bien la relier au portable, avant de le mettre en marche.

Elle avait été choisie pour prendre connaissance d'un document récemment découvert par les Anciens d'une autre communauté. Un court texte rédigé dans la langue de ses ancêtres à elle,

langue que personne ne parlait plus depuis longtemps mais qui, cent ans avant, unifiait la presque totalité du monde. Ses mains tremblaient, sa respiration s'accélérait, l'Ancienne devait se rendre à l'évidence, elle craignait ce qu'elle allait lire. Parce qu'après l'avoir lu, il faudrait le traduire, le comprendre, le répéter, l'expliquer aux autres Anciens de toutes les communautés. Et si ces mots ne signifiaient rien d'important, allait-on la blâmer, elle ? Et si, au contraire, ils changeaient le cours des choses ? Le poids des conséquences de cette lecture s'installait malgré elle sur ses épaules et elle ne pouvait s'y soustraire.

« À vous qui lirez ces quelques lignes, sachez ceci : lorsque la Terre aura été saturée de l'astre solaire, lorsque les humains auront apprivoisé la vie sous la continuelle clarté aveuglante, vous serez prêts. Pour que l'humanité aspire à l'équilibre qui lui est nécessaire pour évoluer, la nuit permanente devra prendre le pas sur la lumière. Seule la connaissance issue des extrêmes permettra le maintien de la Vie humaine à sa juste place dans l'Univers. Merci de transmettre ce message là où il sera requis. »

C'était tout. Aucune signature, aucun indice sur l'auteur, rien. Les réflexes d'Érudite toujours présents dans l'esprit de l'Ancienne cherchaient à valider les informations contenues dans cette suite de mots. Pouvait-elle faire confiance à ce qu'elle avait lu ? Avait-elle bien saisi le sens de ce texte, elle qui ne parlait plus l'anglais depuis la mort de ses aïeules et de sa mère, comment être certaine qu'elle comprenait correctement.

« Fais confiance à ton intuition » entendit-elle alors dans son esprit. « Souviens-toi : tu sais. Nul besoin de savoir ni d'où ni pourquoi, tu sais, tout simplement. » Oui, elle savait et cela lui faisait peur.

Alors qu'elle acceptait cette vérité qui lui résonnait en tête avec la voix douce de sa grand-mère, des éclats de voix venant d'ailleurs dans la citadelle se firent entendre. Alertée, elle déposa en hâte le portable et se dirigea vers un tissu qu'elle souleva afin

de regarder en bas la provenance de ce qui devenait des cris.

Si concentrée à repérer la source de ce qu'elle entendait, l'Ancienne ne remarquait même pas que la lumière, habituellement si vive, du Soleil à cette heure de la nuit ne l'aveuglait pas. Ce fut plutôt sa difficulté à bien voir tout en bas, dans une des ruelles adjacentes, qui lui mit la puce à l'oreille. Elle regarda alors autour d'elle et vit, pour la toute première fois de sa vie, le ciel changer de couleur.

Tellement surprise, elle courut d'un rideau à l'autre pour tous les arracher. L'endroit où elle se trouvait aurait dû s'emplir d'une clarté jaune aveuglante, mais c'était plutôt une lueur orangée légèrement teintée de rose qui emplissait l'espace. Ahurie, l'Ancienne n'entendait plus les cris et observait le ciel se métamorphoser sous ses yeux. Le Soleil, toujours au même endroit au-dessus de la citadelle, depuis sa naissance, bougeait vers l'horizon. Elle assistait à quelque chose qu'elle n'aurait jamais cru possible. Un coucher de soleil, comme les livres et les photos d'il y a un siècle en montraient.

Pourtant, avec ce dont elle se souvenait de ses lectures, un détail clochait. Nulle part, il n'était fait mention que le Soleil tremblait en rapetissant vers l'horizon. À bien y regarder, il oscillait de plus en plus rapidement sur lui-même mais, plus étrange encore, les lueurs orangées et roses que l'Ancienne observait quelques minutes auparavant devenaient maintenant violacées. Elles s'assombrissaient au fur et à mesure que le Soleil augmentait sa cadence de clignotement.

De nouveaux cris retentirent, ce qui sortit l'Ancienne de sa contemplation ébahie. En redescendant son regard vers le bas, elle s'aperçut que tous ceux qui, comme elle, ne dormaient pas, sortaient de leurs maisons et regardaient le ciel, à la fois subjugués et effrayés. Elle remarqua alors que la chaleur accablante, toujours présente dans l'air, s'atténuait, tout comme le Soleil lui-même.

Puis soudain, alors que dans la grande salle réservée aux Anciens, quelque part sous la tour, un calendrier ancestral tournait minuit, le Soleil disparut.

Auteurs participants

LUNE

Mathieu Bonneau

Mathieu Bonneau est un enseignant au préscolaire et au primaire de formation. Non conventionnel de nature, il exerce son métier comme enseignant à domicile (tuteur) à temps plein. Polyvalent, il agit aussi comme modèle en croissance personnelle en démontrant aux gens qu'il est possible de se dépasser constamment et d'aller rencontrer une meilleure version de soi-même dans le futur. C'est un écrivain qui a toujours eu un attrait et un lien particulier avec l'écriture. Déjà à dix ans, il s'amusait à écrire des romans fantastiques. Plus de vingt ans plus tard, sa passion est toujours aussi vive. Il écrit des pièces de théâtre, des romans et des ouvrages pédagogiques.

Marianne Fortier

Native de Saint-Nicolas sur la rive sud de Québec, Marianne écrit depuis son adolescence. Titulaire d'un DEC en littérature, ce n'est qu'à l'aube de ses quarante ans qu'elle sera éditée. Son premier roman fantastique *Au-delà des Sphères, Watsinosha*, est paru en mai 2021. Gagnante d'un concours littéraire en 2020 pour son texte *Papa* (Allez, Raconte !) et coauteure d'un court récit dans *24 histoires de woof avant Noël*, Marianne ne recule devant aucun défi.

Dans la région de Lac-Mégantic depuis quinze ans avec son conjoint, Marianne puise l'inspiration dans les lacs, les forêts et les gens de ce coin de pays. Maman de deux merveilleuses filles, artisane, peintre, Marianne carbure aux projets, l'écriture lui procure ces moments d'évasion dont elle a besoin.

Boris Parmeland

Univers – Superamas de la Vierge – Voie lactée – Bras d'Orion –

Système solaire – Planète Terre – Europe – France.

Boris Parmeland, être humain banal, vit parmi plus de 7 milliards de ses congénères. Auteur à ses heures perdues et paresseux par conviction, il s'emploie uniquement à rapporter de courtes bribes d'imaginaire lorsque la conjonction des astres (ou le hasard) le permet.

Isabelle Daigle

Isabelle Daigle est une auteure originaire de la ville de Québec (Canada) et passionnée de lecture et d'écriture depuis son tout jeune âge. Ces deux passions l'ont naturellement amenée à étudier en création littéraire, littérature québécoise et rédaction professionnelle à l'Université Laval. Isabelle s'intéresse également au domaine spirituel et mystérieux.

Elle souhaite combiner ses passions et intérêts afin de permettre aux lecteurs de s'évader dans des histoires insolites, emplies de mystères. Le court récit *La guerrière de l'ombre* est sa première publication fantastique.

Amélie T. Rivard

Demeurant dans la magnifique région du Saguenay-Lac-St-Jean depuis toujours, Amélie T. Rivard adore la littérature fantastique qui occupe une grande place dans sa bibliothèque. Dotée d'une imagination débordante, elle est attirée par l'ésotérisme et le spiritisme. L'écriture tout comme la lecture font partie de sa vie depuis son enfance et lui permettent un certain exutoire. La sélection de sa nouvelle pour le recueil lui a offert une occasion de diminuer son sentiment d'imposteur face à l'écriture et la motivation à terminer son projet littéraire en cours qui lui trotte dans la tête depuis la dernière décennie.

Dessinatrice en bâtiment à la suite d'un retour aux études en 2012, elle complète présentement un BAC en enseignement professionnel tout en enseignant à ses heures depuis 2017.

Transmettre est une valeur importante pour elle et l'enseignement tout comme l'écriture lui permettent de la combler.

Mello Von Mobius

Passionnée par la littérature fantastique et la science-fiction, Mello écrit depuis qu'elle a dix ans, et cet amour pour les beaux mots et les belles histoires ne s'est jamais tari. Particulièrement fan de H.P. Lovecraft, Richard Matheson, Neil Gaiman et Philip K. Dick, c'est dans les mondes de l'imaginaire qu'elle prend plaisir à naviguer et qu'elle écrit tout naturellement, aimant à partager ainsi des expériences qui font se côtoyer surnaturel, horreur et poésie.

Mélanie Dufresne

Mélanie Dufresne est originaire de la banlieue ouest de Montréal, au Québec. Déjà à 10 ans, elle passe une bonne partie de ses nuits à lire sous les draps avec une lampe de poche. Le reste du temps, elle rêve d'écrire ses propres histoires. À 17 ans, elle quitte sa ville natale pour poursuivre ses études.

Elle rencontre son conjoint dans le Bas-du-Fleuve et lui offre une vie de servitude en échange de bons repas. Finalement, c'est lui qui cuisine et c'est mieux ainsi. Ils habitent en banlieue de la ville de Québec avec leurs deux merveilleux enfants et un chien affectueux, mais pas très brillant. Ses plaisirs coupables sont le chocolat et les romances paranormales.

TERRE

Isabelle T. Rivard

Originaire de St-Ambroise au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Isabelle T. Rivard s'est d'abord consacrée à l'écriture à titre d'auteure-compositrice interprète à travers deux albums en autoproduction. Ce n'est que récemment qu'elle s'est remise à l'écriture littéraire, stimulée par l'appel de texte pour la création du présent recueil

qui lui fut partagé par sa sœur Amélie.

Ses textes s'inspirent du territoire, de l'histoire et des gens de sa région natale à laquelle elle voue un grand attachement. Passionnée de nature, de plein-air et de cuisine, elle a créé le blogue Curieuse des bois dans lequel elle partage des billets sur le mode de vie boréal.

Détentrice d'un baccalauréat en biologie et d'une maîtrise en ressources renouvelables, elle occupe depuis 2008 le poste de directrice du Créneau d'excellence AgroBoréal qui l'amène à exploiter au quotidien ses habiletés en communication pour le rayonnement du secteur agroalimentaire.

Thaïs Barbieux

Thaïs Barbieux, née au Québec en 1984, devient très tôt une artiste multidisciplinaire et membre de la Troupe Caravane. Depuis, elle se développe à travers la musique, la danse et les marionnettes. En 1999, elle commence à se spécialiser dans les Mandalas, ce qui l'amène à exposer ses œuvres, donner des ateliers et créer des livres à colorier. Elle écrit, depuis le début des années 2000, des romans et des pièces de théâtre et elle fonde, en 2013, les Éditions de l'Exil. Elle vit désormais dans la campagne de St-Élie-de-Caxton.

Soufana Louali

Soufana Louali est analyste qualité logicielle et travaille sur plusieurs applications mobiles. Quand elle n'oeuvre pas à améliorer le quotidien des utilisateurs sur cellulaire, elle écrit des nouvelles, des romans et surtout des contes, son genre favori. Elle a également été rédactrice pour *Japan Lifestyle*, *Animeland* et *Animeland Xtra*, des magazines sur la culture japonaise, son autre passion. *Le voleur de mots* est sa première publication officielle.

Catherine Phan Van

Née en 1976, Catherine Phan Van est passionnée de lecture dès

son plus jeune âge. Éclectique, elle dévore les romans de divers genres, et s'essaie timidement à l'écriture dès le début du collège. Mais ce n'est qu'en 2021 qu'elle décide de franchir le pas, et de soumettre ses textes à des regards extérieurs en participant à ses premiers concours de nouvelles. Ingénieure dans les systèmes d'information, elle vit actuellement en France, dans la métropole bordelaise.

Caroline Tremblay

Depuis sa tendre enfance, Caroline aime créer des histoires dans sa tête ou en dessin. Avec le temps, elle s'est tant démarquée par ses histoires abracadabrantes, qu'elle a décidé de lancer le blogue *Miss Simplicité*. Par la suite, elle a fait ses marques dans le blogue *Etsy Québec* et *Isa Prof, Etc.*, où elle a continué à manier les mots avec passion. Elle est reconnue pour son don de faire ressentir les émotions à ses lecteurs. Présentement, elle se concentre sur ses études universitaires qu'elle a mises sur pause, son blogue et ses collaborations. Mais, elle ne veut pas mettre un trait sur l'écriture : elle s'amuse à écrire en participant à quelques projets ! Elle écrit des nouvelles, mais un jour, qui sait, on découvrira peut-être son premier roman dans les librairies.

Isabelle D Boutin

Isabelle D Boutin est née à Québec en 1981. Son parcours éclectique et son amour des romans en tous genres ont tissé une toile de plusieurs influences qui se mélangent pour créer un nouveau genre qui n'entre dans aucune catégorie. Dans ses textes, elle aime exposer les défauts de l'humain, le côté négatif de la société et en faire ressortir la beauté et l'espoir.

En 2020, elle a publié sa première série dystopique *Fort Victoire*. Cette trilogie aborde de façon spéculative le futur de la Terre à la suite des changements climatiques ainsi que le rôle de l'état dans la société. Depuis, elle travaille sur un projet de fantasy humoristique qui abordera les sujets de la diversité culturelle ainsi que les jeux de pouvoirs entre les différentes strates de la société.

Livia Tournois

Depuis toute petite, Livia aime les histoires. Elle les écoute, les lis, les regarde, les invente. Très tôt son imagination débordante a été enrichie par ses centres d'intérêt : l'histoire, les mythologies, la fantasy et le fantastique. C'est une grande curieuse qui s'abreuve de tout, pioche des inspirations à droite et à gauche. Elle aime la nature, qui l'apaise, et est sensible à sa fragilité et à la protection des animaux. Livia est une adepte des visites culturelles, de la découverte des patrimoines, et une grande fan de pâtisseries ! Écrire est pour elle un exutoire, un moyen de canaliser son esprit bouillonnant d'idées. Un vecteur de partage également, car elle espère avant tout procurer un moment hors du temps, et du stress du quotidien, à ses lecteurs.

SOLEIL

Marie-Ève Bisson

Née en Gaspésie en 1978, Marie-Ève Bisson passe sa jeunesse entre Québec et Bellechasse, puis entre Montréal et l'Alberta. Dès son plus jeune âge, elle touche au théâtre et à l'écriture. Après des études collégiales en langues et traduction et en création littéraire, elle complète en 2003 un baccalauréat en géographie à l'Université Laval.

Au sein de l'équipe de la Commission de toponymie, elle collabore à la réédition du dictionnaire illustré *Noms et lieux du Québec* et participe à la création de l'ouvrage *Parlers et paysages du Québec*, pour lequel elle signe divers courts textes et poèmes. Elle est également l'auteure de nombreux guides, articles et communications sur la toponymie. *Les violons dans la forêt* est sa première nouvelle publiée.

Fedoreen

Fedoreen est une apprentie écrivaine française, qui s'est prise d'affection pour les mots, leurs sons, leurs images, dès

l'adolescence, en écrivant des poèmes. Avec le temps, devenue plus expansive dans ses idées et dans l'élaboration de récits, elle se lance dans des concours de nouvelles à tendance plutôt fantastique et mystérieuse.

La Résurrection du phœnix vert est sa première nouvelle éditée. Un roman pour adolescents sur le monde de la sorcellerie est en cours. Mais soucieuse de détails pour rendre son histoire crédible, il va falloir attendre une bonne année avant de pouvoir le découvrir...

Roxanne Pellerin

Lectrice passionnée, Roxanne Pellerin écrit pour elle-même depuis l'adolescence. Amoureuse de la littérature et du théâtre, elle décide de faire de la communication son métier. Elle commence à partager ses écrits à 35 ans en fondant le blogue *Le Vide-Cœur*, qui atteint rapidement les 10 000 abonnés. Plusieurs textes sont alors repris sur de grandes plateformes telles que le Huffington Post. Le succès de ce projet l'incite à présenter des textes à des concours littéraires.

En 2019, elle reçoit le prix Coup de cœur des prix littéraires Thérèse-Denoncourt. L'année suivante, un de ses textes est retenu sur la liste préliminaire du prix de la création littéraire (récit) de Radio-Canada. Encouragée par cette reconnaissance, elle consacre plus de temps à la création et se permet d'explorer divers styles, dont le récit, la fiction et la dramaturgie.

Elle travaille actuellement à quelques projets littéraires, dont un recueil de nouvelles.

Thibault Jacquot-Paratte

Thibault Jacquot-Paratte est né en Acadie (N.-É.) en 1993. Il a déjà publié de nombreuses nouvelles et de nombreux poèmes en revues et en anthologies, en français ainsi qu'en anglais. Trois de ses pièces de théâtre (*Les mangeurs d'ail*, *Chlorophyllisme*, *La*

dérivée de *Pâques*) ont paru entre 2016 et 2017, ainsi qu'un recueil de poésie (*Cries of somewhere's soil*) en 2020. Sa pièce *Les mangeurs d'ail*, a été montée, produite et présentée au grand public à Halifax, Nouvelle-Écosse, en janvier 2020.

Également musicien (sous le nom de Thibs solo band), il a pu participer à divers groupes et présenter ses chansons en public au Canada, en Europe, et en Inde. Il a notamment pu participer au Gala de la chanson de Caraquet et au festival Scène Stella en 2019. Il s'est aventuré dans le domaine du cinéma avec la réalisation de court et moyen métrage (*Tallin, hvor smuk du er !* et *Le grand-père d'Ursule*).

Voyageur compulsif, il a exploré (en vivant dans des véhicules ou en auto-stop), diverses régions d'Amérique du Nord et d'Europe et a étudié, vécu et travaillé dans de nombreux pays. Cela, tout en réalisant une licence, puis une maîtrise en études nordiques à l'Université Paris-Sorbonne.

Gaby Comtois

Gaby Comtois, originaire de Montréal, est l'auteure de la nouvelle *Le Mont-des-Oubliés*. Passionnée d'art et de littérature, elle a étudié en arts visuels, avant de se lancer sérieusement dans l'écriture, une passion qui l'habite depuis son enfance.

Particulièrement intéressée par la fantasy et les romans sous forme de conte ou de légende, elle aime que son univers soit peuplé de personnages complexes et attachants.

Sébastien Rancourt

Natif d'un petit village en flanc de montagne dans la région de Lac-Mégantic, Sébastien est un passionné d'histoire, d'architecture et de musique. Il n'a jamais eu la chance d'être publié avant ce recueil, il est donc très fier d'en faire partie espérant très sincèrement que ce soit la première d'une série de succès.

Avec plus de 300 000 mots à son actif, l'écriture lui offre des moments de tranquillité et d'évasion. Sébastien a quelques projets en cours qui lui tiennent à cœur. Outre l'écriture de roman, il est également parolier pour son groupe de musique. Il partage sa vie avec sa conjointe et ses deux filles. Dès qu'il en a l'occasion, il explore le Québec et les maritimes, reliant sa grande passion pour les phares au bonheur d'être en famille.

Mélanie Wilcott

Passionnée de lecture et d'écriture depuis son adolescence, Mélanie a toujours su qu'un jour elle écrirait des histoires mais n'avait aucune idée du chemin qu'il lui faudrait parcourir afin d'y arriver. Après des études en communication, divers boulots et deux enfants dont une avec une maladie orpheline, Mélanie a choisi de renouer avec sa plume afin de se retrouver. De cette quête est né le désir de ne plus jamais mettre l'écriture de côté mais plutôt d'en faire un point d'ancrage pour la suite de sa vie. *La nuit où le jour s'arrêta* est son tout premier texte publié.